

ETRE PRINCESSE

Par

C.N. Williamson



1 fr. 50



Editions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan. PARIS.

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : 0 fr. 40.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : 0 fr. 75.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine pour fillettes et garçons.

Le numéro : 1 franc.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monetta*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
 Claude ARIELZARA : 256. *Printemps d'amour*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maïndroz*.
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Ando CANTAGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux Roses*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?* — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPCL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLÔ : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 24. *La comtesse Edith*.
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Heroic, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*. — 261. *Au-dessus de l'amour*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de l'indigne*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Désillusion*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOIRDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Mal'bonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary HELIA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 M. A. HUILLET : 259. *Seule dans la vie*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Amie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jacelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolus.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Petitote. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cresselle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Vasco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WALLIY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C. N. WILLIAMSON

Être Princesse !

traduit de l'Anglais par

Ève-Paul MARGUERITTE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV)

Être Princesse !

I

A LA RECHERCHE D'UN GUIDE

Tous les regards se tournèrent vers la jeune fille lorsqu'elle pénétra dans l'agence Caveroni, située à Venise, quai des Esclavons.

Il y avait là des Anglais, des Français, des Allemands, même des Italiens. Tous éprouvèrent la même commotion admirative à l'entrée de cette jeune déesse.

Elle s'avança, d'une démarche de reine, vers un des guichets.

Sa beauté insolente, son élégance raffinée ne pouvaient passer inaperçues. Visiblement, elle avait conscience de cette beauté et de cette élégance, car elle possédait cette assurance que procurent la fortune et le contentement de soi.

Tout dans son attitude semblait dire : « Oui, je suis belle, je le sais ; admirez-moi si vous voulez, j'en ai l'habitude. Cela ne me trouble guère. »

Cette éblouissante jeune fille était suivie, à une respectueuse distance, par une demoiselle de compagnie entre deux âges, vêtue d'une façon peu voyante.

Il était aisé de deviner, à ses manières distinguées, que cette vieille demoiselle appartenait à un milieu aristocratique et n'était pas faite pour le métier qu'elle exerçait. Elle eût mieux figuré au fond d'un vieux château d'une province anglaise qu'auprès de cette jeune beauté qui courait le monde.

Cette vieille demoiselle s'appelait miss Molesey, miss Fanny Molesey. Elle appartenait à cette caté-

gorie de dames mûres, de petites rentières appauvries par la baisse des valeurs et la crise économique, dont on dit : « Elle est pauvre comme Job, la pauvre, mais elle possède les meilleures relations et elle est très bien apparentée. » Les amies, par abréviation, l'appelaient « Mole ».

La rayonnante jeune fille répondait au nom d'Alice Grant.

C'était une des plus jolies filles des Etats-Unis, une des plus riches aussi, une des plus désagréables peut-être.

Ayant perdu sa mère fort jeune, fille unique du Roi de la gomme à mastiquer, décédé l'année précédente, Alice Grant, élevée en enfant gâtée, comme une princesse de sang royal, croyait le monde soumis à ses désirs. Aucun obstacle, s'imaginait-elle, ne pouvait exister à ses caprices.

Alice était bien connue dans son pays, à cause de la fortune paternelle, mais à Venise on l'ignorait, et les employés de l'agence Caveroni n'avaient pas entendu parler de miss Grant, ni du Roi de la gomme à mastiquer.

Elle venait de débarquer à Venise, où les jolies filles de tous pays abondent, des jolies filles aimables et charmantes par-dessus le marché.

Lorsque la jeune Américaine pénétra dans le bureau, immatérielle comme une brise de la lagune, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleu de lin, sa taille élancée, sa beauté parut éclairer toute l'agence. L'heure était matinale et il y avait peu de clients, mais tous les employés levèrent les yeux de dessus leur travail, béants d'admiration devant cette saisissante apparition vêtue de blanc.

Celle-ci jeta, du premier coup d'œil, son dévolu sur le plus obligeant des employés de l'agence, un certain Enrico Bueno ; avec un flair indéniable, elle avait deviné, à son visage sérieux, qu'Enrico était le plus compétent et la renseignerait mieux que les autres. Miss Grant, Américaine pratique, savait tirer de chacun, pour son propre bénéfice, le maximum. Elle ne dépensait son argent qu'à bon escient.

Flatté d'être choisi par cette jeune reine, M. En-

rico Bueno se fit empressé, prêt à répondre dans la langue qu'on voudrait : l'allemand, l'anglais, le français, le russe n'avaient pas de secrets pour lui.

Il arbora son plus séduisant sourire professionnel, sans paraître remarquer l'envie que cette préférence éveillait chez ses collègues et d'ailleurs parfaitement conscient que, pour cette belle dame, il n'était pas un homme, mais simplement un agent de Caveroni placé là pour la commodité de miss Grant, moins que rien.

Miss Grant, répétons-le, avait été fort mal élevée. Abandonnée dès son jeune âge à des soins subalternes (sa mère était morte en lui donnant le jour), Alice s'était toujours vue traiter en princesse à qui rien ne résiste et avait, de ce fait, conçu une haute idée de sa petite personne. Elle se croyait le centre du monde. La notion que ceux qu'elle considérait à tort comme ses inférieurs pussent exister en tant qu'individualités propres ne lui avait jamais traversé l'esprit.

Elle s'imaginait, de plus, que si l'on se montrait aimable envers ces gens-là, ils en profitaient immédiatement pour prendre avec vous des libertés intolérables.

Étant affligée de cette déplorable mentalité, la ravissante Alice, si elle avait beaucoup d'admirateurs, comptait peu d'amis. Miss Molesey, qui avait expérimenté, à ses dépens, le manque d'amabilité de sa jeune patronne, passait sa vie à trembler, dans la crainte d'avanies possibles de la part de miss Grant. Délicate, craignant toujours de gêner les autres, miss Molesey ne comprenait pas qu'on pût manquer de tact à ce point. Elle déplorait que cette Alice, si charmante par tant de côtés, avec de jolis dons en friche, eût été si mal élevée, ou plutôt n'eût pas été élevée du tout. Qui développerait maintenant, chez cette jeune fille autoritaire et d'une indépendance excessive, les bons côtés qui sommeillaient en elle?... Miss Molesey avait bien essayé, au début ; mais, très vite, elle avait renoncé.

— J'arrive à Venise, annonça la jeune beauté à M. Bueno. La ville me plaît !

(Elle aurait pu dire « nous arrivons » ; mais miss Molesey était-elle autre chose que son ombre ?)

— Je suis descendue à l'hôtel *Daniéli*, reprit-elle. Mon nom est miss Grant. Si je me plais à Venise, j'y séjournerai peut-être quelques semaines.

S'il avait su qui était miss Grant et à travers quelles pérégrinations, depuis dix-huit mois, depuis la mort de son père, elle entraînait la pauvre Mole, M. Enrico Bueno eût été flatté pour Venise.

La richissime miss Grant de New-York (fille du défunt Gaillord G. Grant, dont les réclames pour la gigantesque firme de la gomme à mastiquer avaient fourni Broadway de ses plus belles affiches lumineuses) ne demeurerait jamais plus de deux ou trois jours dans une ville.

A Palm Beach, elle avait séjourné trois mois, son plus long record !... Depuis, que d'hôtels Alice et miss Mole avaient habités ! Que de décors différents elles avaient contemplés ! Ah ! oui, Alice en avait vu, du pays ! Sans pour cela acquérir du plomb dans la cervelle ni une plus juste notion des êtres et des choses par rapport à elle.

Elle avait seulement gagné, à tant circuler, l'impression d'avoir déjà beaucoup vécu et d'être blasée, alors qu'elle ne connaissait rien de la vie.

Comme toutes les jeunes filles, elle rêvait du mariage ; mais, au lieu de souhaiter se marier selon son cœur, snob, elle avait décidé qu'elle épouserait un titre, dût-elle y mettre le prix.

Cette ambition ingénue et bien américaine s'était montrée plus difficile à réaliser qu'elle n'avait cru tout d'abord. A Paris, à Londres, Alice avait éprouvé quelques déceptions. Peu sensible au charme de ces deux capitales, elle avait tenté avant tout de s'y créer des relations dans la noblesse. Tâche malaisée !

Les ducs, les marquis célibataires et séduisants ne se ramassent pas à la pelle, et, ceux qui existent, encore faudrait-il les connaître.

A Londres, par des amis de son père, elle avait rencontré le duc de Donderry, qui se mit aussitôt sur les rangs comme prétendant. Mais celui-ci avait

soixante-cinq ans, peu de cheveux et un râtelier. Alice y avait renoncé assez vite.

A Paris, par l'entremise du duc de Donderry, elle avait connu le marquis de Villemain, un tout jeune homme par trop inconsistent et trop visiblement coureur de dot.

Si peu romanesque que fût Alice — du moins se croyant peu romanesque, car quelle jeune fille ne l'est? — elle avait été écœurée par l'empressement excessif du jeune homme.

Elle avait fui, et le hasard l'avait amenée à Venise.

L'abord de cette ville romantique la surprit. Ces canaux, ces gondoles, cette étonnante place Saint-Marc, oui, cela était nouveau pour elle. Dans la cité des Doges régnait une atmosphère spéciale, un charme qui agissait sur Alice à son insu. De ces rues d'eau sinuantes, de ces vieilles églises, de ces palais somptueux et délabrés, de ces ponts imprévus se dégageait tout un passé envoûteur, auquel les êtres les plus frustes ne peuvent demeurer insensibles.

La globe-trotter, l'Américaine agitée soupçonnait qu'on pût séjourner dans cette ville et s'y plaire. Alice avait la vague impression d'avoir débarqué dans une ville de conte de fées, une ville de cristal, bâtie sur un arc-en-ciel.

— Je devrais prendre un guide, avait confié Alice à miss Molesey.

Celle-ci, qui avait déjà séjourné à Venise, suggéra aussitôt :

— L'agence Caveroni vous procurera facilement un guide.

Et, pour une fois, Alice avait suivi l'avis de son humble demoiselle de compagnie.

— J'ai l'intention d'explorer la ville et les environs, confia donc la jeune Américaine à M. Enrico Bueno, et je n'y connais personne. De plus, la saison est assez avancée, nous sommes en octobre, et les compatriotes que j'aurais pu y rencontrer sont déjà repartis en Amérique. Je voudrais donc que vous me trouviez un guide.

— Cela vous sera facile, dit M. Bueno qui avait pris un visage grave et oubliait, dans le souci de sa profession, qu'il parlait à une ravissante déesse. Nous avons l'habitude de fournir à nos clients...

— Attendez ! coupa miss Grant avec impatience. Laissez-moi vous expliquer ce que je désire. Je ne veux pas un guide ordinaire, banal, un individu sordide, miteux, mal habillé, comme ceux que vous procurez habituellement à vos clients ; cela ne me conviendrait nullement. Je veux que vous me trouviez un homme du monde, un homme instruit, cultivé, qui connaisse tout de Venise : sa géographie, son histoire, son passé et son présent. Je veux visiter tous les vieux palais, les musées, les églises, les environs. Il faudra donc que mon guide possède une érudition assez étendue et parfaitement solide, car je n'irai pas contrôler ses affirmations dans les *bœdekens*. Je veux que ce guide, quoique Italien, parle couramment l'anglais et aussi le français. Je désire me perfectionner dans cette langue. Je veux que cet homme soit bien habillé, élégant de sa personne, parfaitement élevé, un gentleman, en un mot, afin qu'il puisse m'accompagner au restaurant, au théâtre, à l'Opéra. Il devra donc posséder un *smoking* de coupe impeccable. J'ai horreur des gens mal vêtus. Je veux qu'il soit excellent danseur, au cas où il me prendrait la fantaisie de le choisir, un soir, comme partenaire. J'exige, naturellement, de sa part, une correction absolue, de la déférence et du tact. Ce guide devra être à mes ordres à partir de dix heures du matin, tous les jours. Si je ne suis pas prête, il attendra. Je ne veux pas d'un homme âgé, et je désire qu'il soit bien de sa personne, ne pouvant supporter la présence attristante des vieillards ni des gens laids. En fait, il me faudrait quelqu'un de bien né, un noble décafé de préférence, un aristocrate ayant l'usage du monde. Quelqu'un d'une moralité scrupuleuse, cela va de soi.

Miss Molesey s'agita, mal à l'aise. Quant à Bueno (Enrico), malgré l'habitude qu'il avait des clients exigeants, il semblait médusé.

— Naturellement, reprit ingénument la jeune

Américaine, il faudrait que cet homme s'y connaisse parfaitement en peinture et architecture. Je crois que Venise possède d'assez beaux tableaux et des palais intéressants.

Elle conclut :

— Je pense que vous avez maintenant compris ce que je désire ?

— Est-ce vraiment là tout ce que vous exigez de votre guide ? demanda Bueno avec le plus grand sérieux, quoiqu'en lançant un regard amusé vers ses collègues.

Ces Américaines, elles ne doutent de rien !...

— Oui, je crois que c'est bien tout, dit miss Grant sans soupçonner l'ironie, tant était grande sa confiance en elle. Du moins tout ce à quoi je pense pour l'instant.

« Heureusement, songea M. Bueno, sans quoi un catalogue en deux volumes ne suffirait pas à enregistrer toutes ses exigences ! »

Si M. Bueno avait répondu selon son sentiment, il aurait proféré d'un ton sec : « Mademoiselle, le guide que vous réclamez n'existe pas, je le crains. Saint Marc lui-même ne vous aurait pas satisfait. Lucifer ferait peut-être votre affaire, mais je ne l'ai pas à ma disposition. »

Mais M. Bueno, qui était intelligent et connaissait son métier, se plia une fois de plus à la règle qui était celle de la maison, à savoir : « Promettez toujours au client de lui fournir ce qu'il désire, et arrangez-vous ensuite pour le satisfaire. Ne le découragez jamais. S'il vous réclame le Mont-Blanc, dites que vous allez téléphoner pour qu'on vous l'expédie par express », avait établi, une fois pour toutes, M. Caveroni.

M. Bueno se garda donc de faillir à la règle et répondit avec suavité :

— Je vois, Mademoiselle, ce que vous désirez, et je vais m'occuper de vous procurer sans retard ce guide modèle.

« Je crois même avoir sous la main ce qu'il vous faut. Si le gentleman est libre en ce moment, comme

je le crois, il sera à vos ordres demain matin, à dix heures. »

— Si le guide auquel vous songez répond à mes désirs, peu m'importe qu'il soit engagé ou non en ce moment. La question argent n'existe pas pour moi; il payera un dédit, au besoin.

— Certainement, Mademoiselle, si la chose est possible; mais il peut avoir engagé sa parole.

— Aucune parole ne tient devant l'argent, préfère miss Grant avec un cynisme inquiétant pour son âge.

— Ma chère petite! s'écria miss Mole, horrifiée.

— Quand il saura qui je suis, il s'arrangera, dit Alice Grant.

M. Bueno lui-même parut choqué; il murmura cependant :

— Je ne doute pas, Mademoiselle, que notre guide préfère travailler avec vous. Mais encore faut-il qu'il puisse se rendre libre. Nous allons le consulter.

— Je payerai ce qu'il faudra, mais, si ce guide remplit les conditions que j'exige, je veux l'avoir, déclara la jeune Américaine avec décision.

L'infortunée miss Molesey passait par toutes les couleurs et paraissait sur des charbons ardents.

On aurait pu entendre voler une mouche dans le silence qui suivit ces paroles. Les employés considéraient Bueno avec curiosité. Qu'allait-il répondre?

— Bien, Mademoiselle, dit simplement celui-ci.

II

SON PRINCE

Il ajouta :

— Le guide auquel je songe pour vous, Mademoiselle, n'est pas un guide professionnel. Loin de là! D'ailleurs, un guide ordinaire ne pourrait répondre à vos exigences. Vous vous en doutez.

— Enfin, avez-vous, oui ou non, ce qu'il me faut?

— Peut-être, s'il consent... Celui auquel je songe

est un personnage à Venise. Si quelqu'un peut le décider à accepter l'emploi de cicerone auprès de vous, c'est M. Bueno de l'agence Caveroni, votre serviteur.

— Hé là ! A vous entendre, on croirait que vous parlez d'un prince !

Elle commençait à comprendre que ce petit employé n'était pas aplati d'admiration devant elle. Ses sourcils parfaitement dessinés se froncèrent. Un simple agent allait-il tenir tête à la fille du Roi de la gomme à mastiquer. Gaillord Grant, dont des affiches flamboyantes lançaient le nom à travers toute l'Amérique ?

Sous les boucles dorées, les joues se fardèrent de rose. Les yeux de saphir sous les longs cils sombres lancèrent une lueur froide.

— Précisément, Mademoiselle, dit M. Bueno.

— Quoi, précisément ?

— Le guide auquel je songe pour vous est un prince.

Alice parut une seconde interdite, mais déjà elle s'était ressaisie. Un prince fourni par l'agence Caveroni ?... Elle esquissa une petite moue dédaigneuse de ses jolies lèvres pourpres.

— Oh ! vraiment ?... Un prince pour rire, j'imagine.

— Un prince authentique ! affirma Bueno avec chaleur.

— Ruiné ?

— A peu près. Appauvri, en tout cas. Comme vous le savez sans doute, Mademoiselle, il y a ceux que la guerre a enrichis : les profiteurs ; ceux qu'elle a ruinés. Engagé volontaire à dix-sept ans, le prince a combattu pendant la guerre. Il n'a pas eu le temps de songer à faire fructifier sa fortune...

Gaillord Grant, qui avait, en 1916, 1917 et 1918, fourni toute l'armée américaine de gomme à mastiquer (« Envoyez à nos soldats la gomme Grant, la meilleure de toutes »), rentrait évidemment dans la première catégorie, celle des profiteurs. Alice n'y songea point. Elle avait sept ans lorsque l'Amérique s'était unie aux alliés pour entrer dans la fournaise,

et ses souvenirs de cette époque étaient des plus vagues !

— Le prince, pendant la guerre, s'est conduit comme un héros, dit Bueno avec chaleur. Il a gagné, par son courage, le grade de colonel. J'étais sous ses ordres. Vingt fois il a exposé sa vie... Aussi ne compte-t-il plus ses citations ni ses décorations. Le prince a perdu sa fortune, mais il a gagné la gloire. Sa famille est d'ailleurs une des plus anciennes et des plus illustres de l'Italie. A l'heure actuelle, le prince ne possède plus que son grand nom et son beau vieux palais du xvi^e siècle.

— Oh ! Il a encore son palais familial ? répéta Alice, pensive.

— Oui, Mademoiselle, un des plus jolis de Venise.

— Quel âge a ce prince ? Il doit être vieux comme Mathusalem, s'il a fait la guerre.

— Mon Dieu, Mademoiselle, répondit Bueno en souriant, il avait dix-sept ans en 1916, ce qui lui donne aujourd'hui trente et un ans.

— Oui, c'est encore assez jeune..., convint-elle.

— Il me semble, ne put s'empêcher de remarquer Bueno qui comptait le même nombre d'années.

— A-t-il été blessé pendant la guerre ? J'espère qu'il n'est ni défiguré, ni infirme, ni manchot ?

— Le prince a été touché au côté droit et à la jambe par un éclat d'obus. Mais il est parfaitement remis de sa blessure et on le considère comme un des plus beaux hommes de l'Italie.

— Tout cela me paraît satisfaisant.

— Parfaitement satisfaisant, affirma Bueno, convaincu.

— J'ai donc envie de l'engager.

Ces mots firent frissonner le jeune agent ; mais les affaires sont les affaires. Il se domina à grand-peine.

— Le difficile, maintenant, dit-il, est de décider le prince.

— Je croyais vous avoir dit que la question de prix n'existait pas pour moi. Je viens de déposer une provision de huit cent mille francs à votre banque. Voici le reçu.

— Il ne s'agit pas de prix.

— Quoi, alors ? Son amour-propre à vaincre ?
railla la jeune Américaine.

— Non plus. Mais il est fort occupé.

— Je vous l'ai déjà dit : s'il est pris, qu'il se libère ; je paierai ce qu'il faudra.

— L'argent seul ne suffirait pas à le décider... Si le prince accepte, ce sera beaucoup pour nous obliger. Combien offrez-vous ?

— Combien paye-t-on les services d'un prince à Venise ? demanda-t-elle ironiquement.

Sachant qu'il faut réclamer le plus pour obtenir le moins, Enrico Bueno déclara fermement :

— Pas moins de cinq mille francs par jour.

— C'est un chiffre, dit-elle tranquillement.

— Qui vous effraye ? demanda-t-il.

L'orgueil de miss Grant se cabra : jamais aucune dépense, si exorbitante fût-elle, ne l'avait effrayée. Mais miss Molesey prit peur. La somme lui paraissait vraiment exagérée pour un simple guide.

— Ne croyez-vous pas, ma chère, commençait-elle, que vous feriez bien de réfléchir ?

Cette faible résistance résolut la question. Si miss Molesey n'avait pas protesté, peut-être Alice aurait-elle marchandé ; mais, agacée de l'intervention de sa demoiselle de compagnie, elle déclara :

— Nous sommes d'accord. Cinq mille lire, cela ne fait jamais que deux cents dollars.

« En tout cas, dit-elle à Bueno, je ne payerai pas un centime de plus. C'est à prendre ou à laisser. Si je suis contente de mon guide à la fin de mon séjour, je lui donnerai une prime supplémentaire. »

Elle prononça ces paroles d'un ton provocant, afin de bien établir sa situation de jeune héritière indépendante vis-à-vis des princes européens décavés, et afin de bien faire sentir à ce petit employé qu'elle les mettait, lui et son prince, sur le même pied que ses domestiques.

Peut-être se souvenait-elle aussi des déceptions que lui avaient causées le duc de Donderry et le marquis de Villemain, ce qui expliquait son amertume à l'égard de la noblesse européenne.

— Je crois, Mademoiselle, dit Bueno avec une douce fermeté, qu'il sera inutile d'offrir un pourboire au prince. Il ne l'accepterait pas.

— Je n'ai jamais vu personne refuser un gros pourboire, dit-elle grossièrement.

— Hé bien ! Cela serait une expérience nouvelle pour vous, Mademoiselle, dit-il avec calme.

— Nous verrons bien, dit la jeune fille, impatentée. Quel est le nom de votre prince?...

— Je regrette, Mademoiselle, mais il m'est impossible de vous livrer ce nom avant de savoir si le prince accepte ou non votre proposition.

La belle jeune fille considéra Bueno avec étonnement, irritée qu'on osât résister à sa demande. Mais, à la mâchoire comprimée du jeune Italien, au feu sombre de son regard, elle comprit qu'il serait inutile d'insister.

Alice lisait sur la physionomie de M. Bueno une expression d'irritation contenue qu'elle avait maintes fois remarquée sur les visages de certains de ses interlocuteurs.

Bizarre qu'elle produisit cet effet !

— Comme il vous plaira, dit-elle, en haussant les épaules. Peu m'importe, au reste. Quand saurai-je la réponse de votre prince ?

— D'ici deux heures. Repasserez-vous à l'agence ou téléphonerai-je à l'hôtel *Daniéli*, vers midi ?

— Téléphonez, dit Alice. Vous avez compris, n'est-ce pas, ce que je désire ? Venez, Mole.

Et, sans prendre la peine de dire « au revoir », pas plus qu'elle n'avait dit « bonjour », Alice entraîna sa demoiselle de compagnie, effondrée par tant de manque de savoir-vivre, et disparut comme une comète suivie d'un sillage obscur.



— Quel chiqué ! remarquèrent en chœur les jeunes employés, lorsque Miss Grant eut disparu. Je plains son guide.

L'agence était vide à ce moment-là. Dix heures venaient à peine de sonner. On était entre soi...

— Quel caractère ! remarqua un autre. Avec toute sa beauté et tout son argent, j'hésiterais à me faire son cicerone. Je plains votre ami, s'il accepte, Bueno ! Vous pensez évidemment au prince Dantarini ?

— Oui, convint Bueno à regret.

Il eût voulu cacher à ses collègues ce nom vénéré, mais le moyen ? Tout le monde connaissait l'admiration fervente, le culte que Bueno avait voué à son ancien chef. Tout le monde connaissait le courage héroïque du prince qui, ruiné, et pour ne pas abandonner sa vieille mère, qu'il adorait, et conserver à celle-ci son cadre habituel, était condamné à vivre d'expédients.

Nul n'ignorait que, grâce à Bueno, le prince avait réussi pas mal d'affaires assez brillantes. Celle que Bueno, cependant, allait proposer aujourd'hui au prince était d'un ordre si spécial, si différent des affaires qu'il traitait habituellement, qu'on ne pouvait guère prévoir quel accueil lui réserverait le prince Dantarini.

Pauvre Dantarini ! Si simple, si orgueilleux, si héroïque...

En être réduit là ? Non, jamais il n'accepterait la proposition de cette insupportable jeune Américaine, malgré l'offre tentante de cinq mille francs par jour...

— Je vais le trouver ! dit Bueno avec décision.

Dès qu'il eut le dos tourné, l'agence fut en rumeur.

Des paris s'ouvrirent. Le prince accepterait-il ou non la proposition d'Enrico Bueno ?

III

L'ANTIQUAIRE

Peu désireuses de regagner leur hôtel avant l'heure du déjeuner, miss Grant et Mole résolurent de flâner en ville. C'eût été un crime d'aller s'en-

fermer dans des chambres closes, par cette matinée lumineuse, même occupant les deux meilleurs appartements de l'hôtel.

Elles avancèrent donc au hasard, le long du quai d'abord, puis de la place Saint-Marc où, sous les Procuraties, les magasins de verreries et de dentelles excitèrent la convoitise d'Alice. La foule des pigeons gavés de graines l'amusa un instant. L'air limpide dégageait une paresse heureuse qui contrastait agréablement avec l'agitation de New-York. Il faisait bon se laisser vivre doucement, sans préoccupation d'aucune sorte, sous ce ciel d'un bleu d'indigo, dans cette atmosphère cristalline d'où toute poussière est absente, devant l'élancement du campanile jailli comme une note haute dans cette symphonie parfaite que compose la place Saint-Marc.

La saison étant terminée — on était en octobre, — beaucoup de touristes, comme l'avait remarqué Alice, avaient déjà déserté la Cité des Eaux qui reprenait son aspect local de ville provinciale, mais non endormie.

— Il me semble qu'on pourrait être heureux ici, murmura tout à coup Alice.

Miss Mole tressaillit. La jeune Américaine ne l'avait pas habituée à ces confidences intimes. Fanny avait l'impression de bien connaître la jeune fille, et cependant celle-ci la surprenait parfois par la profondeur de ses réflexions ou des remarques qui témoignaient une sensibilité cachée, ignorée d'elle-même, probablement.

Peu de jeunes filles étaient aussi belles et aussi séduisantes qu'Alice. Dommage, songeait miss Mole, que le moral ne fût pas en harmonie avec ce joli physique; dommage qu'Alice fût si snob, si sèche, si mal élevée... Jamais elle ne se ferait d'amis véritables, jamais elle n'inspirerait l'amour.

Alice n'avait rencontré, en effet, jusqu'ici, que des soupirants intéressés.

Déjà, à l'école, sa hauteur orgueilleuse rebutait les camaraderies, et, depuis dix-huit mois qu'elle courait le monde, que de sympathies Alice avait découragées ! Accréditée dans d'excellentes familles

à Londres, à Paris, à Vienne, son mauvais caractère, ses engouements suivis de prompts dégoûts, lui avaient valu plus d'ennemis que d'amis. Et, par contre-coup, elle ne s'était plu nulle part.

Quelle corde sensible Venise faisait donc vibrer dans ce cœur aride?...

Pour la première fois de sa vie, la curiosité d'Alice s'aiguissait. Elle souhaitait connaître le passé de cette ville étrange, au charme si mystérieux. Elle ne feignait plus d'être blasée avant d'avoir rien vu.

« Alice prendrait-elle enfin un intérêt intelligent à quelque chose? » songea la vieille demoiselle, enchantée.

— Une ville de ciel et d'eau, remarqua Alice, d'où la terre est absente..., quelle chose extraordinaire!... Les sons y ont une résonnance inaccoutumée, le silence y est solennel, ne trouvez-vous pas, Mole?...

Elles longeaient, à ce moment, le grand Canal.

— Voyez ces vieux palais, reprit Alice : ils n'ont pas l'air de vraies maisons construites en pierres et en briques. Ils semblent flotter, irréels, au-dessus des eaux, comme dans un rêve... Quelle paix, quel recueillement!...

Mole écoutait, tout heureuse. Une âme s'éveillait-elle dans ce joli corps?

Courte de jambes, la bonne Mole suivait à pas trottinants, tout en réfléchissant, la silhouette élancée et mince de sa jeune maîtresse qui la dépassait d'au moins une tête.

Oui, vraiment, depuis leur arrivée à Venise, un heureux changement semblait s'opérer chez Alice.

La veille au soir, quand elles avaient quitté la gare dans la gondole de l'hôtel, un flamboyant coucher de soleil incendiait le grand Canal. On eût dit que la barque noire, aux extrémités relevées, fendait un fleuve de feu.

Le ciel et l'eau, peu à peu, s'étaient teints de rose, puis glacés d'argent et d'or. La rangée des vieux palais eux-mêmes s'enveloppait d'une gaze rose. Alice était restée muette d'admiration, fait surprenant chez cette fille de la libre Amérique qui s'enorgueillissait de ne s'étonner de rien et « débi-

nait », avec un visible plaisir, la vieille Europe arriérée et décadente.

Miss Mole avait contemplé une Alice silencieuse, subjuguée, et qui jamais ne lui avait paru plus belle. Subjuguée, oui, c'était bien le mot. L'admiration lui seyait divinement. Son regard plus vif, son teint animé l'embellissaient.

À l'hôtel, à peine installées dans leur somptueux appartement du quai des Esclavons, Alice s'était accoudée au balcon, devant la lagune argentée, baignée de lune. Ce matin, il est vrai, chez Caveroni, elle s'était encore montrée sous son plus vilain aspect..., mais, sitôt sortie de l'agence, elle sembla de nouveau sous le charme.

« Oui, une âme s'éveille en elle », songea miss Molesey, ravie.

Elle admira l'adorable spectacle d'Alice jetant du grain aux pigeons qui l'enveloppaient de larges battements d'ailes : une radieuse image, en vérité...

— Nous pourrions charger ce prince de nous louer une gondole, murmura rêveusement Alice, une gondole princière, dont nous userions pendant notre séjour.

Elle parut rêveuse :

— En attendant, nous pourrions prendre une de ces gondoles ordinaires qui nous ramènera à l'hôtel. Il doit être près de midi et l'heure de rentrer, dit-elle.

« Elle attend le message de Caveroni, songea Mole avec amusement, et craint que le prince ne refuse. »

Mais elle garda ses réflexions pour elle et murmura seulement, selon son habitude :

— Bonne idée ! Ce sera charmant.

N'était-elle pas payée pour approuver toujours et sans cesse ? Erudite, Mole eût pu donner à Alice maints renseignements intéressants sur l'histoire et l'art de Venise, car elle avait plusieurs fois auparavant séjourné à Venise et ne manquait pas d'intelligence.

Mais elle savait qu'Alice ressentirait l'initiative de sa demoiselle de compagnie comme un reproche

à son ignorance, et elle garda une fois de plus le silence.

« Ce sera la besogne du prince ! songea Mole... Si celui-ci consent, naturellement !... »

Alice, dans la gondole, s'abandonna languissamment sur les coussins et regarda autour d'elle avec ravissement. Elle avait sur son visage cette expression fervente qui donnait si bon espoir à miss Molesey.

— Oui, je me plairai ici, murmura-t-elle pour elle seule. Mais il faudra que nous ayons une gondole à deux rameurs ; qu'en pensez-vous, Mole ?

— Certes, acquiesça la vieille fille avec empressement ; quand j'étais ici avec lady Smalz, nous faisions de longues promenades en gondole, c'était charmant.

Les rameurs contemplaient avec des yeux brillants la jolie signorina et prenaient des poses. Leur cri rauque, au tournant des canaux, amusait Alice. Leur longue perche fendait l'eau avec un bruit doux de soie déchirée et dispersait dans le miroir glauque le reflet du ciel bleu, des blancs nuages, des palais renversés, aux tons de vieille tapisserie, qui s'enfonçaient, fragmentés, sous la surface, simulant des fantômes de sirènes.

Non, pas des fantômes ; rien de triste dans ce soleil éblouissant. C'étaient plutôt des écharpes arrachées à l'arc-en-ciel, ou des fleurs coupées flottant sous le miroir liquide.

On avait envie de chanter, de rire, uniquement à cause de toute cette lumière, de tous ces reflets dansants.

Les gondoliers tirèrent Alice de cette béatitude en lui énumérant les monuments et les vieux palais par leur nom. L'idée que ces gens du peuple en savaient plus long qu'elle sur Venise l'irritait dans son amour-propre. L'Alice, Américaine snob, repaissait.

Elle ne pouvait admirer un édifice désigné par ces subalternes.

— Dites-leur de nous arrêter ici, dit-elle tout à coup à Mole.

Du geste, elle désignait un ravissant petit palazzo gothique, tout gris et rose, encastré entre deux vieux palais de style rococo, d'une architecture si délicate et si fine qu'on eût dit de la dentelle pétrifiée. C'était si exquis, si parfait, que l'on éprouvait la crainte de voir ce joyau tomber en poussière.

Miss Molesey admira le bon goût de la jeune fille qui voulait admirer de près cette merveille.

Les marches du palais, envahies par l'eau, amenaient presque le portail au niveau du canal. Sous le cristal mouvant, on voyait briller mystérieusement des gradins de marbre rose verdissés de mousse. A marée basse, ces gradins devaient être découverts, mais, à cette heure-ci, la gondole accosta directement à hauteur du rez-de-chaussée.

Les deux grilles de fer forgé, d'un merveilleux travail de la Renaissance, étaient larges ouvertes, dans un noble geste d'hospitalité. De chaque côté du portail, le mur était percé de deux fenêtres en ogive ; au-dessus se suspendait un charmant balcon, élançé de colonnettes de marbre que surmontaient de petits lions sculptés, au museau digne et triste, comme si ces vieux petits lions avaient connu et pleuré la décadence de Venise.

Les gondoliers immobilisèrent l'embarcation.

— Quelle ravissante demeure ! s'exclama miss Molesey, fidèle à son rôle d'approbation.

— Mais ce vieux palais a été transformé en magasin d'antiquités ! s'exclama Alice. Il y a des quantités de jolies choses... Voyez, là, à droite de la fenêtre de droite, ce vieux brocart rose et or. J'aimerais l'acheter. Entrons, voulez-vous.

Le vieux palais était, en effet, un magasin d'antiquités. Sous le balcon, une plaque de marbre, avec une inscription en caractères dorés, annonçait : *Antichità. — Oggetti d'arte.*

La fenêtre de gauche contenait quelques porcelaines du XVIII^e, peintes de fleurs d'une finesse extrême. Dans la vitrine de droite, s'étalait le magnifique brocart qui avait attiré l'attention d'Alice. Il tombait en lourdes cassures roses et or. Des fleurs brodées couraient sur cette trame riche, imi-

tant le dessin d'un vieux tapis persan. Rien autre dans la vitrine. Evidemment, l'antiquaire connaissait la valeur de ce brocart.

— Je pourrais me faire là dedans une ravissante sortie de bal, qui irait avec ma robe de velours rose, remarqua miss Grant, toujours prompte dans ses décisions. Oui, je veux l'acheter. Entrons dans la boutique, Mole.

IV

PREMIER CONTACT

Le plus jeune des gondoliers tendit sa main à la jolie signorina pour l'aider à descendre. Mole sauta à terre à son tour, sans aide, et ne reprit son équilibre que sur le gradin de marbre.

Toutes deux traversèrent un spacieux vestibule, dallé de mosaïques bleues et blanches, puis un vaste hall aux murs et aux plafonds peints à fresque par le vieux maître Tiepolo. Cette salle devait jadis servir pour la réception, mais aujourd'hui elle était convertie en salle de vente du magasin d'antiquités.

Dans le fond du hall s'ouvrait une haute porte à double battants repoussés, par delà lesquels s'apercevait une vaste salle dépourvue de meubles, dont les fenêtres donnaient sur une vaste cour plantée de beaux vieux arbres, dont deux cyprès. Au centre s'élevait un vieux puits enguirlandé de lierre.

Comme miss Grant et sa fidèle suivante pénétraient dans le hall, un homme, venant de la salle du fond dont il referma la porte derrière lui, s'avança, qui avait entendu sonner leurs pas sur les dalles.

Alice, qui regardait autour d'elle pour voir s'il n'y avait pas d'autre brocart à vendre que celui rose et or de la vitrine, n'aperçut pas tout d'abord l'antiquaire.

Est-ce que, d'ailleurs, un antiquaire comptait pour la fille du Roi de la gomme à mastiquer ?

Alice avait pour ces gens-là un regard qui passait

par-dessus leur tête et qui ne daignait pas s'arrêter sur eux.

Il y avait précisément dans le magasin plusieurs autres morceaux de brocart ancien. L'un notamment, vert et argent, qui mesurait bien une vingtaine de mètres (datant du temps des robes à paniers) et dans lequel on pourrait se faire une toilette princière.

Mais aucun ne valait celui de la vitrine : le brocart rose et or.

Alice, éblouie, découvrait des chaises d'un pur XVIII^e, de vieilles commodes marquetées en bois de rose, des miroirs dorés au cadre de bois sculpté, de hauts lampadaires de cuivre épanouis en tulipes, des chandeliers d'argent, des statues d'église en ivoire, d'un travail rare et minutieux, des statuettes profanes; mais rien de tout cela ne lui inspirait l'envie qu'elle avait éprouvée à première vue du brocart rose et or.

Les objets qui pouvaient servir à sa toilette et à son embellissement séduisaient toujours davantage son imagination que de purs objets d'art.

D'ailleurs, pourquoi achèterait-elle des meubles? Où les mettrait-elle, n'ayant plus de foyer?

Alice avait vendu la maison de son enfance, à New-York, une prétentieuse vieille demeure de style rococo, où elle avait vécu une enfance triste, entre un père occupé de ses affaires, presque toujours absent, et des gouvernantes plus ou moins sévères.

Aujourd'hui, Alice n'avait plus de maison, plus de foyer. En fait, toute son amertume et son irritabilité tenaient peut-être à ce fait. Elle n'avait plus de famille et ne se sentait nulle part chez elle, dans le vaste monde. Aucune tendresse ne l'attendait à New-York, aucune affection sûre ne pleurerait son absence. Elle était seule, désespérément... Et sa colossale fortune aggravait encore la distance qui la séparait des autres êtres.

Peut-être eût-elle donné tout son or pour rencontrer une amitié désintéressée, si elle avait pu soupçonner ce qui lui manquait?... Mais elle ne le soupçonnait pas.

« Pauvre petite ! songeait souvent miss Molesey, qui comptait des amies sûres et éprouvées, je ne voudrais pas être à sa place. Elle est bien pauvre, malgré ses millions. »

Alice ne daigna donc pas tourner la tête à l'entrée de l'antiquaire.

Miss Molesey, toujours polie et désireuse de se montrer aimable, accueillit le maître de maison d'un joyeux :

— Bonjour, Monsieur ! Nous admirons votre merveilleuse demeure et tous vos trésors.

Ceci en un mauvais italien qui fit dire à l'antiquaire :

— Je parle et comprends l'anglais, si vous préférez employer cette langue.

Son accent impeccable, celui des étudiants d'Oxford, et sa voix d'une étrange sonorité musicale, avec une résonnance métallique, surprirent Alice qui tourna la tête. Cet antiquaire italien s'exprimait avec la même pureté de langage que le duc de Don-derry et ce ton un peu dédaigneux qui avait parfois si fort irrité Alice.

L'homme était de belle taille, plus grand qu'elle, et son aspect suggérait une curieuse force musculaire, la souplesse cachée d'un grand félin indolent. Il était vêtu avec élégance d'un complet bleu à petites raies.

De toute sa personne émanait un magnétisme indéfinissable. Il avait un visage long, un front élevé sous la chevelure châtain légèrement ondulée, aux reflets fauves.

Les yeux d'un bleu d'acier, des yeux clairs d'enfant sous les immenses cils sombres, étonnaient dans ce visage bronzé, très mâle. Des yeux d'Italien du nord qui peuvent être tour à tour froids comme un lac au crépuscule ou brûlants comme le siroco.

Miss Grant considéra l'antiquaire. Celui-ci soutint son regard sans baisser les yeux, en égal.

— Combien coûte ce morceau de brocart rose et or, dans la vitrine de droite ? demanda-t-elle.

— Vingt mille francs, répondit-il sans hésiter.

— Quelle absurdité ! C'est beaucoup trop cher !

s'écria miss Grant, imbue du principe que les Italiens majorent leurs prix et qu'il faut toujours marchander. J'en donnerai dix mille francs.

— Je regrette, Mademoiselle, répondit l'antiquaire avec froideur, de sa belle voix métallique, mais il n'y a ici qu'un prix pour chaque objet ; il est inutile de le discuter.

— Êtes-vous le patron ou un employé ? demanda-t-elle avec insolence.

— Je suis le maître de maison, répondit-il tranquillement.

— Vous êtes fou de réclamer un prix pareil d'un vieux morceau d'étoffe prêt à tomber en poussière, lorsqu'on le coupera.

— Ce brocart est plus solide que tous ceux que l'on confectionne aujourd'hui. Et, d'ailleurs, il serait criminel de le couper.

— Si je l'achète, je le couperai, cependant, car je veux m'en faire un manteau.

L'antiquaire eut un sourire ironique.

— Ce serait vraiment manquer de goût que d'abîmer cette pièce qui date du xv^e siècle et qui devrait figurer dans une collection de musée.

— Non, vrai ! explosa miss Grant, hors d'elle, on peut dire que vous avez une drôle de façon d'inciter les clients à acheter votre marchandise ! Prétendez-vous leur imposer vos conditions concernant les objets que vous leur vendez ?

— Les vrais connaisseurs n'ont nul besoin qu'on les conseille. Je regrette, Mademoiselle, que vous ne vous y connaissiez pas en antiquités. Mais j'aime mieux risquer de perdre votre clientèle et réserver cette merveille pour quelqu'un qui saura l'apprécier à sa juste valeur.

— Vous êtes un drôle de commerçant ! Je doute que vos affaires prospèrent ! déclara Alice d'un ton fâché.

— Jusqu'à présent, je n'ai pas eu à me plaindre, dit-il en souriant.

— Hé bien ! je vais mettre vos beaux principes à l'épreuve ! cria Alice en riant nerveusement. Nous allons voir !

Elle était agacée, mais son désir de posséder le brocart s'aiguissait de la résistance de l'antiquaire.

De plus, cet homme excitait sa curiosité. Un type ! Il fallait qu'il possédât une forte personnalité pour qu'elle ne pût faire autrement que de s'adresser à lui comme à un égal.

— Je trouvais, au début, vingt mille francs une somme exagérée pour ce brocart, dit-elle ; maintenant, je vous offre vingt-cinq mille francs, à condition que vous m'autorisiez à le tailler à ma guise.

— Je ne veux pas qu'on coupe ce brocart.

— Vous céderiez pour trente mille ?

— Pas même pour cent mille. A aucun prix. Ce serait un meurtre. Il y a certains crimes qu'on ne doit pas laisser commettre, déclara-t-il avec fermeté.

Il la regarda fixement, et ce fut elle qui baissa les yeux. Alice était, en somme, bien jeune encore, et son insolence, qui était plus le fait d'une mauvaise éducation que d'un méchant caractère, avait des limites, surtout quand on lui tenait tête.

Elle s'étonna de céder si facilement.

— Vous êtes un bizarre antiquaire, répéta-t-elle seulement.

— Peut-être, fit l'homme d'un air pensif. Je me le dis parfois, mais qu'y faire?... N'importe, je m'excuse d'avoir été un peu vif, Mademoiselle. Vous ne pouvez pas savoir... Je ne puis m'empêcher d'être ainsi... Cependant, je désire vendre ce brocart, mais j'y tiens comme à tout ce que je possède ici : ce sont des souvenirs de famille, et je ne veux m'en séparer qu'à bon escient. C'est probablement idiot, puisque j'ai besoin d'argent, mais, tenez, je voudrais que ce brocart aille orner une chambre spécialement conçue pour lui, dans des tonalités douces, rose et or, qui s'harmoniseraient avec la nuance de vos cheveux ; mais le massacrer pour en confectionner un manteau, je ne puis supporter cette idée ! Non, je ne vous le vendrai pas.

— Bien ! Bien ! s'exclama miss Grant, subjuguée par cette véhémence et tout étonnée qu'on osât lui tenir tête. Je renonce à mon projet... Si j'accepte

votre prix de vingt mille francs et vous promets de ne pas couper ce brocart, consentirez-vous à me le vendre?... Ou dois-je aussi m'engager à faire construire une maison, avec une chambre spéciale dans le style que vous me suggérez, pour y installer le brocart ?

— Non, inutile. Dans ces conditions, je consens à vous le vendre, dit-il sans sourire.

Il ajouta :

« Avec plaisir. »

— Mais, fit Alice, saisie par cette prompte acceptation, comment savez-vous que je tiendrai ma parole ?

Il l'observa un moment d'un air critique.

— Vous êtes un peu rugueuse de caractère, dit-il, mais vous êtes franche et incapable de mentir. J'ai confiance en vous.

— C'est vrai, dit-elle, je ne sais pas mentir.

— Prenez donc ce brocart, il vous appartient, dit-il aimablement.

— Je me demande ce que je vais pouvoir en faire, si je ne le coupe pas, dit-elle en riant.

— Ne l'achetez pas si vous n'en avez pas l'emploi, fit-il vivement.

— J'y tiens, maintenant. Cela m'ennuierait de ne pas l'avoir, avoua la jeune fille.

Miss Molesey n'en croyait pas ses oreilles. Elle avait suivi cette scène avec stupeur, s'attendant à tout instant à un éclat, persuadée qu'Alice allait partir en claquant la porte. Mais non, rien de semblable ; Alice proférait d'une voix douce :

— J'aurais voulu emporter ce brocart avec moi dans la gondole ; seulement je n'ai pas assez d'argent sur moi... Je vais vous laisser un chèque, et vous ferez livrer le brocart à l'hôtel *Danieli*, au nom de miss Alice Grant. Vous pouvez téléphoner chez Caveroni pour vous assurer que je suis solvable.

— Emportez l'étoffe, et je ferai toucher ce chèque plus tard ; je suis persuadé que vous êtes solvable.

— Vous connaissez le nom de Gaillord Grant, mon père ? demanda-t-elle ingénument, persuadée

que le nom du Roi de la gomme à mastiquer avait franchi les mers.

— Pas du tout. Je ne l'ai jamais entendu prononcer, mais cela n'a aucune importance.

L'antiquaire enveloppait le beau brocart rose et or avec des soins paternels. On sentait qu'il s'en séparait à regret, comme d'une personne vraiment chère.

Les yeux semblaient dire tristement : « Je ne te verrai plus ! »

« Bah ! songea Alice, essayant de se ressaisir, du chiqué, de la pose !... Il pense ainsi donner plus de valeur à sa marchandise. »

Mais elle était mal convaincue, et un trouble inconnu, qui ressemblait à de la pitié, s'insinuait dans son cœur.

V

UN GESTE GALANT

Les deux femmes regagnèrent la gondole qui les attendait devant le palais.

— Montez la première, dit Alice à miss Mole, avec une politesse qui ne lui était pas habituelle.

Agréablement surprise, miss Molesey obéit sans protester. Les invitations de miss Grant étaient des ordres.

Fanny s'assit sur les coussins de cuir noir de la banquette arrière et comprit alors pourquoi Alice avait voulu passer la dernière. Alice se tourna, les mains tendues, vers l'antiquaire qui la suivait, pour recevoir elle-même le précieux paquet que le jeune homme s'appropriait à remettre aux gondoliers.

Miss Molesey pensa qu'Alice voulait, par ce geste, compenser les paroles un peu vives qu'elle avait prononcées au cours de la transaction.

« Décidément, elle s'améliore, songea la brave fille, émue et toujours optimiste. Pour peu que nous demeurions quelque temps à Venise, elle sera transformée. Ainsi... »

Mais ses réflexions furent interrompues par un incident ridicule qui lui fit pousser un cri de désespoir.

En montant dans la gondole, Alice fit pencher l'embarcation, elle crut perdre l'équilibre et manqua laisser choir le paquet contenant le précieux brocart. Elle le rattrapa à temps, mais le sac en mailles d'or, passé par une chaîne à son poignet gauche, glissa le long de sa main et tomba dans le canal.

Alice eut un geste de contrariété. Son beau sac incrusté de diamants, le dernier cadeau de son père !

— Perdu pour toujours ! murmura-t-elle, consternée.

— J'espère bien que non, murmura l'antiquaire. Le canal n'est pas si profond en cet endroit, et la marée baisse. Attendez quelques minutes, miss Grant, je vous prie.

— Que comptez-vous faire ? demanda Alice, surprise, en s'asseyant sur la banquette, le paquet étalé précautionneusement sur ses genoux, comme un enfant dans ses langes. Mon sac ne remontera pas à la surface comme un noyé.

Le jeune homme lança quelques mots en italien aux gondoliers et disparut.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Alice.

Miss Molesey interrogea les hommes et traduisit :

— Il leur a dit de s'éloigner un peu sur le côté, car il veut plonger et essayer de retrouver votre sac.

— Par exemple ! s'exclama Alice, suffoquée.

Puis elle garda le silence, les yeux fixés sur le portail aux grilles de fer forgé, tandis que les gondoliers contournaient les gradins de marbre pour se ranger sur le côté du palais.

Déjà, le jeune homme reparaisait, vêtu d'un maillot de bain, merveilleuse statue de bronze clair, aux formes impeccables. En cinq minutes, il s'était débarrassé de sa tenue correcte d'homme civilisé

— complet, col, cravate, manchettes — pour revenir en primitif. Sa silhouette, svelte et musclée, se détachait, harmonieuse, sur le fond rose du vieux palais.

Alice, qui avait admiré sur les plages californiennes les jeunes athlètes américains, estima que l'Italien ne perdait rien à la comparaison. Ses cheveux, dans le soleil, paraissaient cuivrés.

Déjà, il avait plongé.

— Mon Dieu, j'espère qu'il n'y a pas de danger ! murmura Mole, affolée.

Alice ne dit rien, mais son teint pâli, ses lèvres serrées décelaient son émoi. Elle essuya son visage éclaboussé de quelques gouttes d'eau.

— Il y a de mauvaises herbes en cet endroit, prononça un des gondoliers en se penchant ; pourvu qu'il leur échappe.

— Il a eu tort de plonger ! dit Alice. Mon sac ne valait pas cela ! Cela m'était égal de le perdre.

Et cependant le sac était un objet de grand prix.

« Elle progresse, décidément », songea Mole, enchantée.

— Vous auriez dû le dissuader de plonger, dit Fanny, d'un ton de reproche, à Alice.

— Il ne m'aurait pas écoutée, répondit la jeune fille.

Déjà, le jeune homme reparaissait, les cheveux collés sur la tête, des algues enroulées autour de son corps.

— Je n'ai pas le sac encore, cria-t-il, mais je sais où il est, maintenant.

Et, avant que miss Grant pût proférer un mot, il replongeait à nouveau.

Mole compta, très émue :

— Un, deux, trois...

Alice se torturait la cervelle pour se rappeler combien de temps un plongeur pouvait rester sous l'eau sans être asphyxié.

« Pourvu qu'il ne lui arrive rien ! » pria-t-elle, épouvantée.

Sa prière fut exaucée : le jeune homme sortit de l'eau, ruisselant. Il tenait à la main le sac en or, incrusté de diamants.

S'approchant de la gondole, le long du gradin, il déposa l'objet précieux sur la banquette de cuir noir.

— Ne le touchez pas, dit-il, sinon vous mouillerez votre jolie robe.

— Merci, dit Alice ; je regrette que vous vous soyiez donné cette peine.

Miss Mole trouva le remerciement pauvre. Cependant, de la part d'Alice, c'était déjà beaucoup. Le jeune homme fut aussi laconique :

— De rien !... C'est par ma faute que votre sac a pris un bain. Il était naturel que je vous le retrouve. Au revoir, Mademoiselle.

Semant autour de lui des gouttelettes lumineuses, il escalada les gradins de marbre, maintenant en partie découverts par la marée descendante. Puis le palais l'engloutit. Il ne se retourna pas avant de disparaître.

— *Hôtel Danieli !* cria Alice Grant, d'un ton de colère, aux rameurs.

VI

TENDRESSE FILIALE

A peine rhabillé, le jeune antiquaire, quittant le magasin, passa dans ses appartements privés pour gagner le premier étage.

Il ouvrit une porte et se trouva dans une chambre meublée avec goût, qu'ornaient des bibelots rares et de beaux tableaux. De ravissantes fleurs y mettaient leur note vive.

Sur un divan dressé en estrade, comme un trône, était assise, au milieu de coussins bariolés, une vieille dame encore charmante sous ses cheveux d'un blanc de neige. Elle était vêtue avec une élégance raffinée.

Debout devant elle, comme un humble courtisan devant une majesté en présence de qui l'on n'ose s'asseoir, se tenait notre vieille connaissance : M. Enrico Bueno. Il s'appuyait d'une main contre une table d'un merveilleux travail Renaissance. Sur cette table, un paquet de cigarettes et différents articles de fumeur intacts. M. Bueno n'aurait ja-

mais accepté de fumer en présence de la princesse Dantarini.

C'était déjà bien aimable à elle de l'avoir prié de fumer.

Devant une des fenêtres, celle qui ouvrait sur la cour, s'agitaient les branches des arbres plantés dans la cour du vieux puits, que nous avons déjà aperçue du rez-de-chaussée.

L'autre fenêtre donnait sur le grand canal.

— Le prince est bien bon d'avoir rendu un pareil service à cette demoiselle, disait Bueno en anglais.

Car l'on parlait anglais avec la princesse Dantarini, Irlandaise de naissance et née Marjorie O'Reil.

— Une pimbêche, reprit Bueno. Ce matin, à l'agence, elle nous a bien agacés. Risquer la noyade pour cette parvenue, c'est fou !

— Mon fils aurait agi ainsi vis-à-vis de n'importe quelle femme, dit la vieille femme aux cheveux de neige et aux yeux bleu de lin. Un homme doit toujours se conduire en gentleman, même vis-à-vis d'une parvenue.

— Tout de même, Princesse, risquer d'être enlacé au fond du canal par des herbes traîtresses comme des serpents, ou bien par des tentacules de méduses, pour repêcher un petit sac de dame, c'est exagérer la chevalerie !...

« Il faut être mon colonel pour jouer ainsi au Don Quichotte. »

Avant que la princesse pût répondre, le prince Dantarini fit son entrée.

— Alors, mon colonel, vous avez retrouvé le sac de la jeune Américaine ? demanda Bueno avec vivacité.

— Quelle question ! dit la mère en souriant. Croyez-vous que nous reverrions Pietro s'il ne l'avait pas retrouvé ? Quand il entreprend quelque chose, mon fils chéri, il le mène à bonne fin.

— Vous avez raison, princesse, s'excusa l'ex-soldat du prince Dantarini. Mais je ne me console pas de penser que mon colonel a couru un tel risque pour un si pauvre objet.

— Aucun risque, dit gaîment Pietro. Mais l'eau

du canal n'est pas d'un goût très agréable. Je me devais, d'ailleurs, de rendre ce service à cette jeune fille qui venait de m'acheter un brocart de vingt mille francs. J'ai le chèque. A propos, elle m'a dit, je crois, de toucher à votre banque, Bueno.

— J'espère qu'elle ne m'a pas vu entrer chez vous, mon colonel, dit tout à coup Bueno.

— Je ne pense pas, répondit le prince. Mais que vous importe ?

— C'est vrai, mon colonel. Vous n'êtes pas encore au courant. Je commençais à peine à vous expliquer l'affaire lorsque cette jeune Américaine est venue précisément nous interrompre. Je vous ai donc dit que je venais vous proposer de remplir, pendant une quinzaine de jours, un emploi de guide mondain, au tarif de cinq mille francs par jour. Mais je ne vous ai pas dit le nom de la personne qui désire vos services. Il s'agit de cette jeune Américaine, miss Grant.

— La jolie acheteuse de mon brocart rose et votre excentrique Américaine ne feraient qu'une seule et même personne ? murmura Dantarini, surpris. Elle s'appelle Grant, en effet.

— Pas de doute possible, mon colonel !... Seulement, maintenant que vous avez pu apprécier le snobisme de la jeune personne et son manque de manières, vous aurez encore moins envie d'accepter son offre. Déjà, avant de savoir de qui il s'agissait, vous étiez prêt à refuser... Maintenant, je n'ai plus aucun espoir. Tant pis, l'affaire est enterrée. C'est un joli denier qui nous échappe.

— La seule question, répondit avec flegme Dantarini, est de savoir si elle me trouvera digne de lui servir de guide, quand elle saura que le prince merveilleux dont vous lui avez parlé est un simple antiquaire. Car, à travers vous, mon cher Bueno, je suis sûr d'être devenu un parangon de toutes les vertus.

« Si miss Grant consent à m'engager en apprenant ma profession actuelle, j'accepte son offre. »

— Mon enfant ! gémit la princesse, quand je pense que c'est à cause de moi, pour me maintenir

mon train de vie accoutumé, me conserver mon cadre habituel, mes servantes, que vous en êtes réduit à ces expédients, je suis pleine de remords. Sans moi, vous auriez rengagé dans l'armée, vous seriez parti pour les colonies, ou bien vous seriez entré dans la carrière diplomatique. Si je mourais...

— Mère, je vous en prie, ne dites pas d'absurdités. Il n'y a pas de sot métier, et celui d'antiquaire n'a rien de déshonorant, que je sache. N'oubliez pas que la cité des Doges dut sa fortune à des marchands.

Il conclut en riant :

— Je retourne à mes origines, voilà tout.

— Vous consentiriez ? demanda Bueno.

— Quant à l'offre de cette jeune fille, pourquoi ne l'accepterais-je pas ?... Les affaires d'antiquités marchent au ralenti, en ce moment, et soixante-quinze mille francs ne sont pas à dédaigner, dit le prince.

— Oui, mais, d'après tout ce que m'a dit Bueno, intervint la princesse, cette jeune personne est impossible, une vraie chipie !... Je ne veux pas que vous vous sacrifiez encore pour moi, Pietro. Grâce au Ciel, vous avez vendu le brocart, et vingt mille francs nous permettront de tenir quelque temps.

— Et vous vous priverez de fleurs, de bonbons et de robes. Cela, je ne puis l'admettre !... dit-il avec force.

— J'hésitais à vous faire cette proposition, mon colonel, intervint Bueno d'un ton d'excuse. Mais, comme vous me disiez l'autre jour que si vous aviez cent mille francs d'avance vous pourriez faire des choses intéressantes, je me suis décidé... Après tout, à l'heure actuelle, chacun gagne sa vie comme il peut. Et puisque cette Américaine extravagante est prête à payer à leur valeur les quelques heures de présence que vous consacreriez chaque jour à son éducation artistique... Après tout, de vous deux, c'est elle qui fera le meilleur marché.

— Je vous remercie, Bueno. Vous êtes un ami véritable. Je le répète, si miss Grant maintient ses

propositions, sachant que le prince Dantarini est un simple antiquaire, je les accepte !

— J'en serai bien heureux pour l'agence qui fera ainsi une excellente affaire, puisque vous nous abandonnez 10 %, et nous donnerons ainsi toute satisfaction à une cliente richissime qui fera peut-être avec nous d'autres affaires ; mais je ne serai pas sans inquiétude à votre sujet, mon colonel. Travailler avec une pareille pimbêche ne sera pas un amusement, je le crains.

— Ne vous tourmentez donc pas à mon sujet, mon bon Bueno. Nous en avons vu de plus rudes à la guerre, vous et moi. De plus, vous savez que je n'ai guère l'habitude de me laisser malmener. La famille Dantarini est une famille de dominateurs. Vous connaissez, je pense, nos armoiries : un guerrier avec deux lionceaux couchés à ses pieds et la devise de notre maison : « Nous les faisons obéir. »

— Ah ! si vous faites obéir cette jeune tigresse, mon colonel, l'admiration que je vous ai vouée ne connaîtra plus de bornes ! s'écria drôlement Bueno.

— Je vois d'ici mon fils en dompteur ! murmura la princesse en riant.

— Si vous le permettez, mon colonel, je vais prendre congé, afin de téléphoner sans retard votre acceptation à miss Grant. J'ai promis de lui donner une réponse avant midi.

— Dites que je me présenterai chez elle à deux heures. Il est d'ailleurs possible, lorsqu'elle me reconnaîtra, qu'elle reprenne son offre. Nous verrons bien.

— Mon pauvre Pietro, je ne me console pas de penser que vous risquez les avanies de cette jeune pimbêche par tendresse pour moi, soupira la vieille princesse.

— Allons donc, mère, ne dites pas de folies. Cette aventure m'amuse, au fond. La vie est une vraie comédie. Il ne faut pas la prendre au tragique. J'ai, d'ailleurs, commencé à mater notre jeune fauve. Figurez-vous, elle voulait acheter, pour le couper, notre beau brocart rose et or. Je le lui ai cédé à la condition qu'elle le laisserait intact.

— Oui, j'ai entendu la scène et je vous ai admiré, cher. C'est un vrai succès.

— A ce propos, Bueno, je vous dois pour cette affaire les 10 % habituels, dit le prince, quand vous m'envoyez des clients.

— Nullement, mon colonel; miss Grant est entrée dans votre magasin d'elle-même, par hasard. Ce n'est pas l'agence Caveroni qui vous l'avait envoyée.

— Je ne crois guère au hasard, dit pensivement Dantarini. Une force supérieure mène les pauvres pantins que nous sommes. Pour moi, la vie est une mosaïque dont les petits morceaux sont dispersés comme un puzzle, mais qui s'emboîtent peu à peu les uns dans les autres pour composer finalement un dessin parfait...

— C'est joli ce que vous dites là, Pietro, remarqua la princesse.

— Peut-être avez-vous raison, mon colonel, remarqua Bueno, philosophe, mais alors la vie de miss Grant, si elle continue de ce train-là, composera une drôle de mosaïque. Malgré toute sa fortune, je ne changerais pas de place avec elle!...

— Ne dites pas cela, Bueno, fit vivement le prince. Que savons-nous des êtres? Cette jeune fille possède peut-être, en friche, les qualités les plus précieuses; il suffirait peut-être d'un bon jardinier pour faire épanouir dans ce sol, en apparence ingrat, les fleurs les plus rares et les plus merveilleuses.

— Ça m'étonnerait!... Elle est si désagréable qu'on oublie en lui parlant combien elle est ravissante. Je prétends, moi, qu'elle a le don d'éveiller chez chacun ses plus mauvais sentiments. Au bout de cinq minutes de conversation avec elle, je me sentais méchant et hargneux comme un dogue. J'avais envie de mordre.

Dantarini se mit à rire, et ce rire adoucissait étrangement son grave visage, fit briller ses yeux froids.

— Elle ne me produit pas cet effet-là, dit-il pensivement. Non, ce ne sont pas ces sentiments-là qu'elle éveille en moi.

— Pietro, dit tout à coup la princesse, si vous refusez... Avec les vingt mille francs, vous pourrez

vous acheter le beau lit Médicis que vous convoitiez et le revendre avec un fort bénéfice... N'est-ce pas suffisant pour l'instant ?

— Non... Je veux acheter bien d'autres choses et agrandir mon commerce. Peu à peu, nous nous dépouillons de meubles et de bibelots, et j'ai besoin de renouveler mon stock.

— Hélas !... soupira la princesse.

« Vous avez toujours le dernier mot, Pietro. Vous êtes si courageux, si énergique... Et vous êtes le meilleur des fils. Mais vous soumettre aux caprices de cette parvenue, quelle déchéance !... »

— Ne vous tracassez pas, maman : quinze jours sont vite passés. Et soixante quinze mille francs ne sont pas à dédaigner.

« Téléphone à miss Grant, Bueno, mon acceptation. Je serai chez elle à deux heures. »

VII

PERPLEXITÉS

Alice avait été violemment troublée par les incidents de la matinée. Sans cesse, elle revoyait la silhouette du jeune antiquaire plongeant dans le canal pour retrouver son petit sac en or. Elle le revoyait debout sur les gradins de marbre, merveilleuse statue de bronze clair aux lignes harmonieuses... Elle croyait sentir sur elle l'éclat froid de son regard d'acier.

Elle revivait la scène dans le magasin et éprouvait du malaise à ce souvenir... Ne s'était-elle pas laissé faire la leçon par un commerçant ?...

Oui, mais ce commerçant s'était conduit comme un ancien paladin de la chevalerie. Toutes ses notions hiérarchiques étaient brouillées...

Dans le paquet contenant le brocart, elle avait trouvé une carte au nom de l'antiquaire :

Pietro DANTARINI

A ce moment, elle reçut la communication de

Caveroni. M. Bueno l'avisait « que le prince dont il lui avait parlé se présenterait à deux heures à l'hôtel pour s'entendre avec miss Grant ».

Elle allait s'enquérir du nom du prince, lorsque la communication fut coupée.

Peu importait, au reste. Elle serait fixée sous peu.

Pour l'instant, elle pensait beaucoup plus à l'antiquaire qu'à son futur guide.

— Je vais me reposer jusqu'à deux heures, dit-elle à Mole. Si je m'endors, vous me réveillerez quand le prince se présentera.

Abandonnée à elle-même, miss Molesey descendit au salon retrouver deux vieilles demoiselles anglaises qu'elle avait jadis connues en Ecosse : miss Marion Mac Arthur et miss Rose O'Veran. Deux vieilles demoiselles d'excellentes familles qui voyageaient pour leur plaisir. Marion était petite et boulotte. Rose était longue et maigre.

— Votre jeune Américaine vous laisse un peu de répit, remarqua Rose en sirotant une tasse de café à la crème.

Miss Marion, qui dégustait une tasse de camomille, renchérit :

— Ça ne doit pas être drôle tous les jours de vivre avec elle.

— Bah ! On s'y fait ! dit Fanny Molesey, optimiste. Elle n'est pas toujours de mauvaise humeur. Puis, avec elle, je vois du pays, et j'adore voyager. Venise ! Quelle vie de rêve !

— Ah ! Venise ! soupirèrent les deux vieilles demoiselles.

— Nous venons de traverser toute l'Europe au pas de course : Berlin, Vienne, Prague, Londres, Paris. J'avoue que je ne suis pas fâchée de m'arrêter ici, dit Fanny.

— Votre jeune personne va s'y ennuyer, remarqua aigrement Rose. Il n'y a pas de prétendant pour elle ici.

— D'autant qu'elle a juré de n'épouser qu'un grand nom aristocratique, dit Fanny.

— Il faudra donc qu'elle retourne à Paris ou à Londres, constata Marion.

— A Londres, on lui a présenté un parti : le duc de Donderry, mais elle l'a trouvé trop âgé. A Paris, le marquis de Villemain lui a fait la cour, mais il était un peu trop jeune et très désargenté.

— Bah ! les prétendants ne lui manqueront pas, dit Marion en souriant. Avec une fortune comme la sienne !... Le vieux Gaillord Grant, son père, était milliardaire...

— Oui, dit Fanny, songeuse ; mais il faudrait qu'elle soit aimée pour elle-même, et avec son caractère...

— Ce serait demander l'impossible, affirma Rose durement.

— Elle est si jolie, cependant, dit Marion. Je n'ai jamais contemplé de beauté aussi parfaite.

— Quel dommage que le cœur et l'esprit ne soient pas à l'unisson ! reprit Rose.

— Elle est si jeune, fit Fanny, indulgente. Ses défauts de caractère peuvent se corriger. Mais il faudrait qu'elle s'amende à temps.

— Allons donc ! dit Rose, ses défauts n'iront qu'en s'exagérant. A trente ans, elle sera impossible.

— Non, non, je vous assure. Je la connais. Il y a, tout au fond d'elle-même, des possibilités merveilleuses, des dons extraordinaires qu'il faudrait faire jaillir... Le caractère seul aurait besoin d'être corrigé.

— Oui ; mais qui corrigera ce caractère, qui fera jaillir ces dons ? demanda Marion, sceptique.

Cette question resta sans réponse, car on vint annoncer à miss Molesey « qu'un gentleman demandait à parler à miss Grant ».

Alice n'avait pas dormi. Enfermée dans sa chambre, avec un livre qu'elle ne lisait pas, perdue dans ses pensées, elle réfléchissait.

Sur le coup de deux heures, on frappa à la porte

de l'appartement somptueux qu'elle occupait à l'hôtel *Danieli*.

Le valet de chambre lui présentait une carte sur un plateau.

Mole entra derrière lui.

Le jeune serviteur paraissait aussi ému que s'il eût porté sur son plateau la tête de saint Jean-Baptiste. Car le prince Dantarini était célèbre dans tout Venise. Que le dernier descendant de cette illustre famille des Dantarini fût contraint de vendre les trésors historiques de son palais pour vivre et faire subsister sa vieille mère, apitoyait bien des gens.

— Prince Dantarini, lut Alice à mi-voix... Dantarini... Mais c'est le nom de mon antiquaire. Seraient-ils apparentés ? Faites monter, dit-elle au valet de chambre.

Elle songeait :

« Pietro Dantarini appartient peut-être à une bonne famille. Ceci expliquerait que cet antiquaire ait tant d'allure pour un commerçant... Cela expliquerait aussi qu'il se fût conduit comme un gentleman.

« Prince Dantarini... Quelle décadence dans cette famille !... L'un en est réduit à s'improviser commerçant, l'autre à louer ses services comme guide... N'importe, celui de ce matin avait de la race incontestablement ; si le guide est aussi bien..., mais c'est improbable... Je vais voir un petit Italien loquace, qui me sera sûrement antipathique. Bah ! s'il ne me plaît pas, rien ne me force à l'engager. »

Elle en était là de son monologue quand un second coup fut frappé à la porte qui s'ouvrit.

— Prince Dantarini ! annonça respectueusement le domestique.

Alice fut agacée de ce protocole. Pour un simple guide, le prince exagérait. Elle allait le lui faire sentir.

Alice était assise devant la fenêtre, tournant le dos à la porte. Elle resta immobile, pour forcer le nouveau venu à faire demi-tour. Mais l'exclamation de surprise poussée par miss Mole lui fit tourner la

tête. Alice fut saisie en reconnaissant le héros de la matinée.

— Comment..., vous... vous êtes l'antiquaire ! s'exclama-t-elle.

— Oui ; j'ai transformé le palais Dantarini en magasin d'antiquités, répondit l'homme aux yeux bleus, dont Alice n'avait pas oublié le regard d'aigle.

Il ajouta :

— J'ai appris après votre départ, par l'agence Caveroni, que vous recherchiez un guide qui connût bien Venise et qui fût en même temps un homme du monde. J'ai pensé que je pourrais remplir ces conditions.

— Hé bien ! s'exclama Alice, prise entre la colère, à l'idée qu'on s'était moqué d'elle, et un certain contentement à découvrir que Pietro Dantarini et le prince ne faisaient qu'une seule et même personne... Je ne m'attendais guère à vous voir. Mais pourquoi prenez-vous le titre de prince, alors que vous êtes un simple antiquaire?...

— Je ne prends pas ce titre : il m'appartient, et ce sont les autres qui me le donnent ; mes aïeux le portaient — une vieille habitude, ce titre, — bien avant que le Livre d'Or de l'aristocratie vénitienne fût imprimé, bien avant la découverte de l'Amérique et la constitution des Etats-Unis. Aussi donc, et bien que je sois marchand, Mademoiselle, je crois que vous trouveriez difficilement, sur la place de Venise, une noblesse plus authentique que la mienne et plus ancienne. Agréez-vous mes services, ou préférez-vous chercher ailleurs?...

— Pourquoi êtes-vous si impertinent ? balbutia Alice, interdite. Que vous ai-je fait ?

— A moi ? Rien du tout. Nous parlons affaires, donc sans phrases. Je ne crois pas avoir manqué à la politesse. Ce serait bien la première fois que cela arriverait à un prince Dantarini. Traitons-nous, oui ou non ?

Alice hésita. Commencée sur cette base, l'association ne semblait guère devoir réussir. Cependant, il lui en coûtait de renoncer à son projet. Ce Dantarini l'irritait et l'attirait tout ensemble. Il

dégageait un curieux magnétisme. On devinait en lui une forte personnalité. Ce serait peut-être curieux de découvrir Venise à travers lui.

Fanny Molesey croyait les pourparlers rompus, quand Alice proféra d'une voix faible :

— Puisque vous voulez bien accepter mes conditions : 5.000 francs par jour et une quinzaine assurée, nous sommes d'accord.

— Je me considère engagé à la journée seulement et me réserve le droit de reprendre ma liberté du jour au lendemain, dit-il avec calme.

— Ah ! fit-elle, saisie. Ce sera comme vous voudrez.

— Veuillez me dire maintenant en quoi exactement consisteront mes fonctions ? reprit-il.

— Ne vous l'a-t-on point dit à l'agence Caveroni ?

— Je désire l'entendre de votre bouche.

Elle faillit protester, agacée de cette impudence, mais retint l'observation acerbe qui lui brûlait les lèvres. Non, jamais elle ne pourrait, sous ce regard ironique et glacé, répéter l'énumération qu'elle avait faite le matin, chez Caveroni, des qualités requises par elle pour être son cicerone.

Dantarini vit son trouble et, généreux, déclara :

— Je crois vraiment pouvoir vous être utile dans vos visites à la découverte de Venise, miss Grant. Voulez-vous que nous tentions l'expérience ?

Cette douceur apparente, au lieu d'amollir l'Américaine, lui rendit toute sa morgue. Elle y vit le désir d'un homme aux abois de gagner coûte que coûte la prime de soixante quinze mille francs.

— Expérience est le mot, dit-elle froidement. Nous verrons ce que donnera notre association, et nous pourrons toujours résilier notre accord, s'il y a lieu.

— Parfaitement. Vous n'êtes engagée en rien. Moi non plus.

— De toutes façons, vous recevrez le prix de la quinzaine.

— Non, Mademoiselle ; nous traitons à la journée seulement, je le répète.

Alice le regarda, muette de surprise. Quelle drôle

de façon il avait de préserver ses intérêts, ce prince !

Les yeux saphir d'Alice, si clairs, se troublaient dans la colère jusqu'à prendre l'opacité de la turquoise.

Fanny, à cet indice, devina que la jeune patronne était mécontente. Alice restait bien jolie, cependant, avec son teint de porcelaine, ses cheveux dorés coupés court, ses dents blanches entre les lèvres pourpres. Et il y avait quelque chose de si ingénu dans toute son attitude et jusque dans son insolence !

— Vous voulez préserver complètement votre indépendance, je vois, dit-elle avec rancune. Vous n'hésiteriez pas à me laisser dans l'embarras ?

— Ne croyez pas cela. Nous devons rester libres l'un et l'autre, autant dans votre intérêt que dans le mien, fit-il avec douceur.

— Hé bien ! cria-t-elle avec éclat, je n'accepte pas !

— Je le regrette, dit Dantarini sans sourciller. L'agence vous trouvera facilement un autre guide, Mademoiselle, qui, lui, acceptera vos conditions.

— Un prince comme vous ? demanda-t-elle avec insolence.

— Ce sera peut-être difficile, surtout si vous êtes pressée. Mais est-ce bien indispensable que votre guide soit prince ? Je l'étais de surcroît, si je puis dire.

— Je veux un prince, je m'en passerai la fantaisie, s'entêta Alice comme une enfant gâtée qu'elle était. Après tout, j'accepte vos conditions. Je ne risque rien !

— Absolument rien, dit-il avec flegme.

Elle s'enquit, d'un ton agressif :

— Que deviendra votre magasin, en votre absence ?

— J'ai un commis, ne vous inquiétez pas. Et ma mère sera là.

— La princesse Dantarini s'occupe d'antiquités, elle aussi ? railla Alice.

— Par tendresse pour moi, je sais que ma mère consentira à surveiller le commis en mon absence.

En vraie grande dame qu'elle est, la princesse ne croira pas s'abaisser en me rendant ce service. Seuls, les parvenus croient s'avilir en travaillant. D'ailleurs, le commerce est dans les traditions de la famille Dantarini et de Venise. Tous les princes vénitiens étaient jadis de riches marchands. Seulement, au lieu de courir le monde sur des galères pour acheter et vendre nos marchandises, nous attendons aujourd'hui que les acheteurs viennent à nous.

Alice crut percevoir dans ce petit discours un reproche indirect à son égard. Evidemment, Alice avait une haute idée de sa petite personne et de la situation qu'elle occupait dans le monde. Alice Grant, fille d'un milliardaire ! Il lui eût paru horriblement humiliant de servir des clients dans un magasin, même si le magasin était un vieux palais historique. Elle avait besoin d'oublier que ses aïeux étaient d'obscurs commerçants de New-York, que son père était parti de rien et avait débuté dans une petite boutique. Les Dantarini avaient au moins leur nom pour se consoler.

Le prince Dantarini devina peut-être en partie les pensées de la jeune fille, car un sourire mystérieux éclaira son grave visage. Miss Fanny, qui assistait en spectatrice muette à cette scène, ne sut comment l'interpréter.

— Puisque nous avons fini par nous entendre, dit Alice, voulez-vous que nous commencions dès aujourd'hui à travailler ensemble ? Il est évidemment trop tard pour aller voir les musées, mais, tout en prenant le thé, nous pourrions établir un plan pour l'exploration de la ville, et peut-être ensuite danser ensemble. J'adore la danse. Vous savez bien danser ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Je n'ai pas dansé depuis bien longtemps, je l'avoue, dit-il ; mais jadis je passais pour un assez bon cavalier. J'aime la musique et je suis sensible au rythme ; j'espère donc m'en tirer, même dans les pas nouveaux. J'essayerai de ne pas vous déshonorer, miss Grant.

Elle le détailla d'un regard critique. Pietro était

vêtu avec élégance et même avec recherche. Le marquis de Villemain, qui s'habillait à Londres, n'était pas mieux mis.

— Vous parlez l'anglais comme un étudiant d'Oxford, dit tout à coup miss Grant.

— J'ai séjourné à Oxford avant la guerre, dit-il. D'ailleurs, ma mère est Irlandaise, et j'ai toujours parlé anglais ou français avec elle.

— Oh ! Votre mère est Irlandaise, quelle drôle de chose ! Elle avait fait le beau mariage, alors ?

— Ma mère est lady Clodagh O'Neil, la fille du comte de Dartmore, dit le prince, les sourcils froncés. Sa noblesse équivalait celle de mon père, et leurs fortunes respectives se balançaient.

Ces paroles prononcées, il les regretta. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pourquoi jeter à la tête de cette petite parvenue la généalogie de sa famille ? Voilà qui était de bien mauvais goût.

— Pourrez-vous quand même parler italien avec moi ? J'aimerais apprendre cette langue, demanda-t-elle plus aimablement.

— Comme il vous plaira, Mademoiselle ; je suis à vos ordres, et il est juste que vous en ayez pour votre argent, dit-il aussitôt en italien.

Alice ne comprit pas, mais Fanny rougit pour la jeune fille. Pressée de faire diversion, la brave Mole émit en italien quelques considérations sur le temps.

Miss Grant essayait de deviner, à leurs expressions, ce qu'ils disaient. Une seconde, elle envia Mole de parler cette langue et se promit de l'apprendre rapidement. Elle n'allait pas se laisser éclipser par sa demoiselle de compagnie.

Le prince souriait en parlant à miss Mole, et son visage sévère s'était curieusement adouci. Alice fut presque jalouse. Le prince se mettait ridiculement en frais pour sa demoiselle de compagnie.

Comme il était encore trop tôt pour descendre danser, on se mit à parler livres d'art. Pietro conseilla aux deux femmes plusieurs lectures qui leur faciliteraient la compréhension des chefs-d'œuvre de l'École vénitienne. Il promit d'envoyer certains volumes le soir même. Il parla peinture en termes

clairs et cependant évocateurs. Alice et Fanny écoutaient, charmées.

— En ces quinze jours, nous aurons bien des choses à voir et à apprendre, dit Alice. Pour aller plus vite, au lieu de prendre une gondole, nous ferions mieux de louer un petit bateau à pétrole.

— Quelle hérésie ! s'exclama Pietro. Gardons la couleur locale, je vous en supplie. A Venise, l'agitation est un crime. Il faut savourer l'heure. On ne court pas en trombe d'un musée à une église... Ce serait déplacé, insultant pour la beauté des vieilles pierres, contraire à l'esprit de Venise. Venise se vengerait en refusant de vous livrer son âme intime. Si, après l'expérience de cette demi-journée, vous réclamez demain ma présence — pour ma part, je consens à renouveler d'un jour notre bail, — je m'occuperai de vous trouver une confortable gondole à deux rameurs.

« Je consens à renouveler d'un jour » ! Quelle audace !... Alice faillit laisser échapper une remarque mordante, mais la retint à temps. Cet homme était vraiment comme un cheval rétif tout prêt à ruer dans les brancards.

Elle était, aussi, indignée de ce qu'il se permit de contrecarrer ses désirs. Un pétrolier eût été bien plus commode. Jusqu'à ce jour, son principe avait été de voir dans chaque ville le plus de choses possible dans le moins de temps. S'était-elle trompée ?

— Est-ce votre gondole que vous voulez me louer ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Malheureusement pour moi, je n'ai plus de gondole depuis longtemps, j'ai dû la vendre ; celle de ma mère, plus exactement. L'entretien en était trop coûteux. C'était bien agréable, ces gondoles, cependant... Mon père en avait deux, quand j'étais enfant. Nous allions souvent souper sur la lagune au clair de lune. On emmenait des musiciens... Je m'endormais au retour, bercé par le balancement de l'embarcation.

Il se tut un moment, perdu dans ses souvenirs, puis reprit :

— La gondole à laquelle je pense pour vous est

celle d'une de nos cousines, la duchesse de Longhi, actuellement au Japon où son mari est ambassadeur. Mais ne croyez pas que je toucherai une commission sur la location. Je vous l'offre pour rien... Vous payerez seulement les gondoliers.

Il darda sur elle un regard glacé qui la perça d'un coup de couteau et la rendit muette.

Elle songeait qu'elle aussi aimerait se promener sur la lagune au clair de lune, au son des guitares...

L'ennui était qu'elle ne connaissait personne à Venise et que ces parties sont surtout amusantes entre amis. Bah ! Elle aurait toujours Fanny et cet étrange Dantarini, dont la conversation n'avait rien d'ennuyeux, au contraire !

— Procurez-vous la gondole pour demain, dit-elle, et payez ce qu'il faudra. Nous commencerons dès demain nos promenades, n'est-ce pas, Mole ?

Mole, peu habituée à être consultée, acquiesça avec empressement.

— Il est cinq heures, dit Alice. Nous pourrions descendre prendre le thé et danser ensuite, prince?..

Elle se leva et fit signe au jeune homme de la suivre, mais celui-ci s'effaça pour laisser passer miss Molesey.

Alice remarqua que Pietro semblait étonné et vaguement scandalisé. Elle aurait dû se moquer de ce que son guide pouvait penser ou non de l'attitude de miss Grant vis-à-vis de la demoiselle de compagnie, mais elle s'entendit avec étonnement prononcer :

— Vous prendrez le thé avec nous, Mole.

— Je ne descends pas, balbutia vivement celle-ci... J'ai des lettres à écrire... Je ne prends jamais le thé.

— Quelle absurdité, Mole ; venez avec nous, voyons !

VIII

J A Z Z

Presque toutes les tables étaient déjà occupées dans le vaste hall de l'hôtel *Danieli*. Le bruit de l'orchestre couvrait celui des voix.

Le maître d'hôtel trouva cependant une petite table pour miss Grant qui commanda du thé et des gâteaux. Mais, avant même de commencer à goûter, excitée par la musique du jazz, elle proposa au prince Dantarini :

— Si nous dansions cette valse ?

Et, prise soudain d'une inquiétude :

— Vous valsez bien ?...

— Je vais essayer, dit Pietro en souriant.

Il glissa son bras autour de la taille de la jeune fille et l'entraîna dans le tourbillon...

Alice ressentit un bizarre émoi. Le prince dansait à la perfection. Il dirigeait la jeune fille sans en avoir l'air, avec précision et maîtrise.

« Décidément, songea miss Grant, j'ai eu la main heureuse dans mon choix. C'est un excellent cavalier. »

La danse — était-ce seulement la danse ? — lui procurait aujourd'hui une allégresse légère, jamais ressentie.

Elle avait l'impression, aux bras de Pietro, de ne pas toucher terre. La taille des jeunes gens s'harmonisait, Pietro étant un peu plus grand qu'elle.

« Nous devons faire un joli couple », songea Alice, vaniteuse.

C'était exact, on les remarquait. Ils faisaient sensation. Tous les regards étaient braqués sur eux. Le nom du prince courut sur toutes les lèvres.

Miss Marion et miss Rose, qui occupaient la table voisine de celle de miss Grant, se penchèrent vers Fanny qui, renversée dans son fauteuil, savourait des « buns » chauds et beurrés.

— Tiens, remarqua miss Rose, votre jeune milliardaire s'exhibe en public, maintenant, avec n'importe quel danseur.

— Elle aime la danse, et son partenaire est le prince Dantarini, proféra Fanny en guise d'excuse.

Les deux vieilles filles parurent saisies :

— Le prince Dantarini ! firent-elles d'une même voix. Celui qui possède le ravissant palais rose et or sur le Canal Grande, et qui s'est improvisé antiquaire parce qu'il est ruiné ?

— Lui-même !...

— Oh ! Mais j'ai rencontré autrefois sa mère, chez la duchesse de Malnorrough ; c'était une Irlandaise de grande naissance, une O'Neil. Une femme exquise, d'ailleurs.

— Elle vit toujours. C'est pour ne pas la quitter et lui assurer un beau train de vie, dit-on, que le prince vend ses trésors de famille, fit Marion vivement.

— Le prince a été élevé à Oxford, si me je souviens bien, tout comme un jeune lord anglais, reprit Rose. C'est un gentleman !

— Vous êtes une cachottière, miss Molesey, dit Marion d'un ton de reproche.

— Comment cela ? demanda miss Mole, étonnée.

— Vous nous affirmiez tout à l'heure que votre jeune Américaine ne connaissait personne à Venise et n'y rencontrerait aucun prétendant.

— Fanny est discrète, insinua miss Rose.

— Oh ! protesta Fanny, suffoquée. Le prince n'est pas un parti, je vous assure... Il a consenti à s'ins-tituer le guide d'Alice pendant son séjour à Venise, c'est tout !

— De mieux en mieux ! Voilà qui promet. Cela finira par un mariage, prophétisa Marion avec acrimonie.

— Non, c'est impossible ! dit Mole.

— Impossible ? Pourquoi donc ? Les Dantarini sont ruinés, il est vrai, mais ils possèdent un nom. Pietro est allié à toute la plus ancienne noblesse italienne par son père, et par sa mère aux meilleures familles d'Angleterre. Et puis il lui reste son ravissant palais. A l'heure actuelle, le manque d'argent n'est pas un déshonneur. Loin de là ! Tout le monde ne peut pas avoir un père enrichi dans la gomme à mastiquer. Votre Américaine pourrait s'estimer heureuse de trouver un mari comme celui-là. Mais le prince Dantarini est trop bien pour elle !...

Miss Molesey ouvrit la bouche pour expliquer que le prince n'était et ne pouvait être pour miss Grant qu'un guide appointé, mais une curieuse pudeur lui

scella les lèvres. Le point de vue inattendu des vieilles filles l'avait littéralement ahurie. Après tout, Marion et Rose avaient peut-être raison. L'alliance du grand nom de Pietro avec la grosse fortune d'Alice n'avait rien de choquant *a priori*. Et si ce mariage représentait le bonheur pour Alice?...

Mole rougit de ses divagations.

Ah ça ! Elle perdait l'esprit. Où sa pensée allait-elle s'égarer?... Miss Grant et le prince n'étaient nullement épris l'un de l'autre, loin de là. On peut même dire qu'ils se tenaient sur le pied de guerre à l'égard l'un de l'autre... Et le fossé qui les séparait n'était pas près d'être comblé.

Domage ! Il lui inspirait une vive sympathie, ce charmant Dantarini. Jamais aucun homme n'avait parlé aussi gentiment à Mole. Et c'est lui qui l'avait fait inviter au thé. Elle lui en était reconnaissante.

— Comment se sont-ils connus ? demanda Rose, soupçonneuse.

— Je ne sais trop, murmura Fanny, prise au dépourvu. Une relation commune les a présentés, je crois, l'un à l'autre.

— On peut dire qu'elle a de la chance, votre jeune pimbêche ! murmura Marion. Elle dédaigne un duc et un marquis, et voilà qu'elle attire aujourd'hui un prince dans son sillage ! Ils forment un beau couple, reconnaissons-le !

Alice et Pietro formaient un couple si parfait qu'on aurait pu croire qu'ils s'étaient entraînés à danser ainsi ensemble depuis des années.

Minces et élancés tous les deux, ils avaient des tailles qui s'harmonisaient ; Pietro était un peu plus grand qu'Alice, comme il convenait.

— Le prince est aussi beau comme homme que votre Alice comme femme, dit Marion. Quels yeux admirables, et ce regard d'aigle !... Un dominateur... Vous connaissez la devise de la famille Dantarini ?

— Non, dit Mole.

— Leurs armoiries représentent deux lions couchés aux pieds d'un guerrier, et au-dessous cette inscription : « Nous les faisons obéir. »

— Dites donc, Fanny, insinua miss Rose, vous

devriez dire au prince que j'ai connu sa mère jadis et que je serais ravie de renouer connaissance avec elle.

— Oui, dit Mole ; si l'occasion se présente, je n'y manquerai pas.

Ayant terminé depuis longtemps leur goûter, les deux vieilles filles se levèrent à regret.

Les danseurs revenaient vers leur table ; Alice avait le teint animé et les yeux brillants. Elle semblait d'excellente humeur.

— Nous allons au théâtre ce soir, Mole, dit-elle ; le prince doit prendre des places pour l'Opéra ; on donne une œuvre de Donizetti. Faites-vous belle !...

Jamais Mole n'avait vu Alice aussi aimable.

Le prince prit congé peu après, pour avoir le temps de passer au théâtre.

— Que vous racontaient donc vos bonnes amies ? demanda Alice tout à coup. Elles s'étonnaient de me voir danser avec Pietro Dantarini, ces vieilles chipies ?...

— Oui, avoua Mole, prise au dépourvu.

— Vous leur avez dit que le prince était mon cicerone appointé dans Venise ?

— Non. Elles croient que le prince est une simple relation pour vous.

— Je préfère cela ! Elles ont l'air si « rosse », vos amies, avec leurs face-à-main sans cesse braqués et l'avancée de leurs dents, que je me méfie d'elles.

Se souvenant de sa conversation avec Marion et Rose, Mole pensa qu'Alice n'avait pas tout à fait tort.

— Elles n'ont pas tari d'éloges sur le prince Dantarini, qu'elles connaissent de nom, ni sur sa mère qu'elles ont rencontrée en Angleterre jadis, dans la meilleure société.

— Ah ! dit Alice, pensive. Elles sont alors moins méchantes que je ne croyais.

— Elles sont si loin de soupçonner que le prince est à vos ordres..., commença Fanny qui s'arrêta court, intimidée.

— Oui ?...

— ... Qu'elles croyaient qu'il s'agissait d'un prétendant pour vous, termina Fanny, rouge comme une tomate.

— C'est absurde ! dit Alice.

Mais son accent était dénué d'indignation.

— Dites-moi, Mole, reprit-elle, savez-vous si en achetant un palais italien on achète en même temps le titre qui y est attaché ? Il me semble avoir lu quelque part que la chose est possible dans certaines parties de l'Italie.

— Vous voudriez acheter un palais à Venise ? demanda Mole, interloquée.

— Figurez-vous, depuis ce matin je suis obsédée par cette idée, depuis que j'ai vu le ravissant palazzo Dantarini, rose et gris.

— Vous pensez acheter le palais Dantarini ? répéta miss Fanny, n'en croyant pas ses oreilles.

— Si j'étais sûre d'acquérir le titre en même temps que le palais, je n'hésiterais pas, dit Alice tranquillement.

— Mais encore faudrait-il que le prince consentît à vous le vendre ? objecta Mole, inquiète de ce nouveau caprice.

— Pourquoi refuserait-il, puisqu'il est ruiné ? J'y mettrais le prix, naturellement !... Ce serait pour lui une aubaine inespérée, affirma Alice avec le bel aplomb de la jeune héritière qui a toujours satisfait ses moindres désirs.

— Je n'en suis pas si sûre ! s'écria Mole.

— Ma pauvre Fanny, vous avez encore des illusions. Votre prince trouve naturel de louer ses services ; il trouvera bien plus agréable de vendre son palais. Je lui proposerai dès demain de l'acheter.

— Je crains que vous ne fassiez là un pas de clerc, murmura timidement Fanny, et je crains qu'il prenne mal votre proposition.

— Allons donc ! Le prince est un homme moderne qui a le sens des affaires. Il l'a prouvé en s'improvisant antiquaire.

— Je me trompe peut-être, s'entêta Mole, mais j'ai l'impression que le prince ne vendra pas son palais ni pour or ni pour argent. Quant à son titre,

je suis sûre qu'il y tient comme à la prune de ses yeux.

— Vous êtes ridiculement sentimentale, ma pauvre Fanny ! Tous les êtres sont achetables. Il suffit d'y mettre le prix, et je ne suis pas à quelques millions près, affirma Alice, cynique.

— S'il consent, dit Mole, pensif, il mettra à son « oui » des conditions inacceptables, j'en ai peur.

Alice tressaillit : elle se souvenait de l'incident du brocart.

— Allons donc ! dit-elle. Il dira oui ou non, et vous verrez que ce sera « oui ».

IX

SÉRÉNADE AU CLAIR DE LUNE

Miss Molesey n'avait pas l'habitude de regarder les messieurs, mais, ce soir-là, elle ne put se retenir d'admirer le prince Dantarini lorsqu'il entra en tenue de soirée, une cape négligemment jetée sur l'épaule, dans leur loge, à l'Opéra.

Alice détailla la mise du jeune homme d'un œil critique et n'y trouva rien à reprendre, ce qui l'agaça.

Elle éprouvait le mauvais désir d'humilier cet homme dont la supériorité l'écrasait.

« Je lui proposerai d'acheter son palais et son titre, se répéta-t-elle, entêtée, et alors je serai au-dessus de lui. »

Elle ne sentait pas tout ce qu'il y avait de snobisme ingénu dans son désir de revenir à New-York avec un titre épinglé au nom de Grant, comme on met une plume à son chapeau.

Ce soir-là, cependant, elle ne parla de rien au prince et s'abandonna à l'enchantement de la musique et du scénario que lui commentait avec esprit Pietro.

Le lendemain devait être une journée décisive.

A dix heures, le prince se présentait à l'hôtel. Alice était prête, par extraordinaire, et ne le fit pas

attendre. Quant à miss Molesey, levée depuis l'aurore, elle guettait depuis près d'une heure, dans le hall, l'arrivée de son héros.

Miss Grant permit à son guide de tracer le programme de la matinée. Mais elle avait son idée pour la soirée.

— Hier soir, dit-elle, j'ai entendu des Américains qui parlaient, dans la loge voisine de la vôtre, d'un music-hall fort divertissant : le *Piccolo Lido*. L'un d'eux disait qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi drôle ni à Paris ni à Berlin. Je vous serais donc obligée de nous y conduire ce soir, miss Molesey et moi.

— Je regrette, fit Dantarini tranquillement, mais c'est impossible.

Les coudes appuyés sur le guéridon de son petit salon, sa belle tête blonde dans ses mains, Alice considéra Pietro avec étonnement.

Il venait de tracer le programme de la journée sur une feuille qu'il plia méthodiquement sans lever les yeux.

— Vous croyez qu'il y a trop de monde et que nous n'aurons pas de places ce soir ? demanda-t-elle. En ce cas, remettons à demain soir.

— J'ignore s'il y a du monde ou non, dit le prince Dantarini, mais je sais que le *Piccolo Lido* est un endroit où je ne puis vous conduire, ni vous ni miss Molesey.

— Est-ce si « raide » ? demanda Alice avec un petit sourire ironique. Je ne suis pas bégueule, vous savez, et je vais partout. Les jeunes Américaines sont élevées librement.

Au dedans d'elle, en jeune Américaine bien moderne, elle jugeait Pietro démodé et vieux jeu.

— Le spectacle est, paraît-il, fort léger, dit Pietro, et je ne me soucie nullement de vous y conduire. Cela ne serait pas convenable.

Alice ne se laissa pas démonter.

— Vous exagérez sans doute, dit-elle. Tous les spectacles de music-hall se ressemblent, et j'en ai vus souvent dans mon pays. A l'étranger, il faut tout voir. Vous êtes un drôle de guide.

— Possible. Quoique je pensais que vous m'aviez choisi comme guide précisément pour savoir où vous deviez aller et ne pas aller.

— J'irai au *Piccolo Lido*, s'entêta Alice, agacée.

— Je ne vous conduirai pas au *Piccolo Lido*. Si vous persistez à vouloir aller en ce lieu, j'aurai le regret de résigner dès ce soir mes fonctions auprès de vous, miss Grant, dit le prince avec décision.

Un sourire inquiétant errait sur ses lèvres, et ses yeux bleus prenaient un reflet métallique que la jeune fille commençait à connaître.

— Vous avez sans cesse la menace à la bouche ! s'exclama Alice, impatientée.

— Quelle menace ? Celle de vous retirer quelque chose que vous n'estimez guère ? Belle menace, en vérité ! Ou bien je serai votre guide effectif, ou bien j'aurai le regret de me séparer de vous. Je considère que je me déshonorerais en vous conduisant au *Piccolo Lido*. Je connais Venise mieux que vous, Mademoiselle. Je suis sûr que miss Molesey sera de mon avis.

— Si vous le prenez ainsi, céda la jeune fille, je renonce à mon caprice, mais je vous trouve parfaitement ridicule. Vous savez bien que je suis habituée à vous maintenant, et que cela m'ennuierait de chercher un autre guide.

— Merci, Mademoiselle, dit tranquillement le prince. Voilà ce que je vous propose. La nuit sera belle, avec clair de lune. Si, au lieu d'aller nous enfermer au *Piccolo Lido*, nous allions nous promener sur la lagune ? Je m'assurerai deux gondoles, dont une sera chargée de musiciens : un violoniste, un violoncelliste et un harpiste. De braves gens que je connais.

— Bien, dit Alice, encore contrariée, d'un ton boudeur ; arrangez la chose.

Le souvenir mémorable de cette soirée, miss Molesey le consigna en ces termes émus dans son journal intime :

Quelle nuit de rêve. Jamais je n'ai vécu des heures pareilles. Évidemment, toute cette fête était donnée

en l'honneur d'Alice, mais j'en profitais comme elle. Plus qu'elle, peut-être. Je ne sais si Alice a goûté autant qu'elle devait le décor romantique, la poésie de cette nuit magique. Peut-être que oui, cependant... Son visage reflétait une expression inaccoutumée, plus douce, plus pensive, plus réfléchie, tandis que les musiciens jouaient leurs airs nostalgiques, dont les sons cristallins montaient dans l'air pur. C'était peut-être seulement le clair de lune qui lui donnait cette expression intense, pathétique, que je ne lui ai jamais vue. Ses lèvres souriaient imperceptiblement. Son visage avait perdu cette expression maussade qui le durcit et l'enlaidit. Je craignais tant que, pour se venger du refus du prince, le matin, de nous conduire à ce vilain music hall, Alice ne se montrât d'exécrable humeur et ne nous gâtât la douceur de cette heure unique. Mais non, son silence n'avait rien d'hostile. Elle me donnait l'impression d'une Alice détendue, presque sereine...

Comme elle était belle, sous les rayons de l'astre nocturne qui donnait à son teint l'éclat sourd et la blancheur de l'albâtre. Une parfaite statue qu'un Pygmalion intelligent et ardent pourrait éveiller à l'amour...

Elle semblait pensive et réfléchie comme si elle méditait de graves et hautes pensées, elle dont la cervelle ne contient d'habitude que des frivolités. Peut-être songeait-elle que le caractère hautain du prince n'avait rien de très accommodant, et qu'elle ferait peut-être bien de ne pas lui proposer d'acheter son palais et son titre si elle ne voulait pas risquer de rebuffade. Je me trompe, sans doute. Nous verrons bien ! Le prince a été parfait, comme toujours. Affable sans servilité, charmant. Quel beau caractère ! Plus je le connais, plus je l'admire. Cet homme possède certainement une grandeur d'âme peu commune. Alice le sent obscurément car elle n'est pas avec lui aussi odieuse qu'avec les autres. Elle modère ses impatiences, ses impulsions déraisonnables, elle se montre moins tranchante, moins agressive...

Elle n'aime pas le voir fâché ou mécontent... Elle craint de le perdre.

Reconnaissons vite que Venise, sans notre prince, perdrait tout son intérêt. Le prince Dantarini aime sa ville, il la connaît à la perfection et nous en fait les honneurs avec une bonne grâce exquise. A travers

lui, nous découvrons toutes les merveilles du passé, nous nous instruisons dans l'histoire passionnante de la République des Doges. Alice, si peu curieuse de s'instruire avant lui, pose mille questions intelligentes qui prouvent son désir de savoir. Elle a lu tous les livres que Dantarini nous a prêtés. Elle en a acheté d'autres.

Je crois que Venise adoucit Alice ; l'influence légalisante de cette ville sur miss Grant est incontestable. Comment ne pas se sentir meilleure dans cette atmosphère de beauté, de pureté qui élève l'âme ? Alice elle-même y est sensible, c'est bien naturel.

Pour la première fois de ma vie depuis que je suis demoiselle de compagnie auprès de miss Grant, je trouve en elle une jeune patronne aimable, qui ne me fait plus sentir durement le poids de mon servage. C'est au prince et à Venise que je dois cette détente. Je leur en serai éternellement reconnaissante. Ce voyage comptera parmi mes plus beaux souvenirs.

Venise, en octobre, s'enveloppe d'une gaze dorée qui flotte au ras des eaux, autour des églises et des vieux palais. C'est une atmosphère engourdissante et pleine de charme. Chaque jour nous découvrons des merveilles nouvelles. Alice est prête de bonne heure, elle qui jadis s'attardait au lit. Et quand le prince arrive à dix heures, elle ne le fait pas attendre. Hier, nous avons exploré le vieux palais Giustiniani ; auparavant, le prince, selon son habitude, nous en fit l'historique.

« C'étaient aux temps troublés du ^{xvi}^e siècle. Les Giustiniani aimaient la guerre. Et là où il y avait à recevoir des coups, on les trouvait au premier rang.

« En 1171, il y eut un massacre à Constantinople, où plusieurs Vénitiens furent exterminés. Nous envoyâmes une expédition chargée de venger nos compatriotes. Presque tous les Giustiniani en firent partie. (Le prince dit « nous », tout comme s'il y était.)

« Nous ne doutions pas, reprit-il, d'être vainqueurs de Comène. Mais, cette fois, Dieu sembla nous abandonner. Tandis que nos galères s'ancraient devant Scio, la peste décima notre armée. Pas un des Giustiniani ne survécut.

« Tous avaient donné leur vie au service de la République. La célèbre famille semblait destinée à s'éteindre. Depuis l'empereur Giustiniani dont descendaient les Giustiniani, Venise s'enorgueillissait

de posséder des princes de cette famille qui étaient parmi les plus braves. Elle ne put envisager l'idée de voir s'éteindre cette noble famille. Les Doges envoyèrent une députation auprès du pape pour empêcher ce malheur. »

« — Que pouvait le pape ? demanda Alice surprise. Il ne pouvait ressusciter les morts... j'imagine ? »

« — Non, dit Dantarini. Mais un des jeunes princes Giustiniani vivait encore au fond d'un couvent où, novice, il était sur le point de prononcer ses vœux. Ce prince ne donnerait donc pas de fils à la République. On l'avait contraint à entrer dans les ordres dès son plus jeune âge, pour des raisons de famille, et afin que sa part de patrimoine allât à ses aînés. Il avait prononcé ses vœux de novice peu de temps avant le massacre des Vénitiens à Constantinople. Les Doges suppliaient le pape de consentir à l'annulation de ces vœux afin que le jeune prince pût se marier, et assurer la descendance de la noble famille Giustiniani.

« Le pape daigna accueillir cette requête. Il décréta que le jeune Nicolo Giustiniani serait relevé, provisoirement, de ses vœux et autorisé à prendre femme. Mais Sa Sainteté stipula qu'à la naissance d'un fils, Nicolo reprendrait l'habit du moine et rentrerait dans son couvent afin de terminer sa vie dans la pénitence et la prière.

« Venise, reconnaissante, remercia le Souverain Pontife.

« Mais le pape, qui ne connaissait pas le jeune moine, ne soupçonnait rien des aspirations de ce Nicolo que sa famille avait cruellement sacrifié pour assurer la fortune d'un frère aîné. Jeune homme, il avait fait des rêves de gloire et d'amour que la vie avait déçus. Il avait souffert de devoir renoncer aux joies du monde, et l'esprit de rébellion avait bien souvent soufflé sur lui.

« Qu'on imagine l'allégresse de ce prisonnier arraché à sa froide cellule et rendu à la libre existence d'un jeune noble fortuné !

« Nicolo se livre à tous les plaisirs. Il donne des sérénades le soir au clair de lune sur la lagune, il danse, il vole de fête en fête, le carnaval l'appelle ; ce sont des intrigues, sous le masque. Rvomez la magnificence de ces fêtes nocturnes où les gondoles jouent un si grand rôle. Les gondoles, en ce temps-là, étaient peintes de couleurs vives. Ce n'est qu'après

ses défaits que Venise fit peindre toutes les gondoles en noir.

« Des femmes ravissantes, nonchalamment étendues sur des coussins bariolés, passaient dans ces gondoles.

« Un jour, Nicolò aperçut, sous un dais d'argent, une jeune blonde vêtue de bleu, d'une beauté saisissante. D'après la miniature que je connais d'elle, vous lui ressemblez un peu, miss Grant. Des draperies pourpres pendaient à l'arrière de la gondole, comme la queue étalée d'un paon, indiquant que la jeune beauté appartenait à une grande famille vénitienne.

« Nicolò la revit souvent. Il comprit qu'il n'aimerait jamais une autre femme que celle-là. C'était la fille du Doge Vitali : la princesse Monna. Nicolò la demanda en mariage et l'obtint. Ce fut le bonheur parfait. Les jeunes époux s'adoraient. Mais la naissance d'un fils, qui aurait dû combler tous leurs vœux, fut pour eux l'annonce du malheur. Aux termes du décret papal, Nicolò, sa descendance assurée, devait renoncer à sa jeune femme, qui porterait le voile des veuves, et regagner son couvent pour y prononcer des vœux définitifs. Il pria, supplia en vain. Le pape ne pouvait revenir sur ce qu'il avait décrété et se montra inflexible. Nicolò, la mort dans l'âme, le cœur brisé, dut abandonner son adorée Monna et s'enterrer vivant dans son ancien monastère. Il mourut en prononçant le nom de Monna. La mère se consacra tout entière à l'éducation de son fils. Le jeune prince Giustiniani vécut, devint un beau jeune homme, le vivant portrait de son père ; il se maria à son tour et fit honneur à son nom. La famille prospéra. Et un de mes aïeux épousa une demoiselle Giustiniani. C'est ainsi que je ressemble, paraît-il, au prince Nicolò Giustiniani. »

« — C'est une triste histoire, dit Alice émue. Les gens étaient bien cruels dans ce temps-là. Contraindre un pauvre jeune homme à se faire moine contre sa volonté, et ensuite, après lui avoir fait entrevoir le bonheur, l'enfermer à nouveau dans une froide cellule... »

Je fus contente, continue miss Molesey dans son journal, de voir qu'Alice était touchée par cette belle histoire d'amour. Si je croyais à la réincarnation, je me dirais qu'Alice est peut-être la princesse Monna, et que le prince Pietro n'est autre que Nicolò

Giustiniani, et je souhaiterais que le destin unit, à nouveau, ces pauvres êtres séparés depuis plusieurs milliers d'années...

Le seul ennui est qu'Alice et le prince ne s'aiment jamais et que tout les sépare : fortune, situation, caractère et qualité d'âme. C'est dommage.

Là s'arrêtaient les confidences de Fanny à son journal.

X

INCERTITUDE

Le souhait de miss Molesey, en effet, ne semblait guère en veine de se réaliser. Alice n'était nullement éprise de son charmant guide. D'ailleurs, elle ignorait ce qu'était l'amour, n'ayant jamais éprouvé le moindre sentiment tendre pour qui que ce soit.

Alice n'était pas romanesque. Les livres où il est question d'amour l'ennuyaient. Quant aux poésies sentimentales, elle ne pouvait les souffrir.

Cependant, bien des jeunes gens l'avaient courtisée ; mais, persuadée qu'ils en voulaient uniquement à son argent, elle n'avait jamais été troublée et les avait accueillis assez fraîchement.

Avec Dantarini, les rapports d'Alice étaient si particuliers qu'Alice n'avait jamais envisagé le prince comme un parti possible, ce qui lui inspirait une espèce de sécurité. D'ailleurs, elle avait l'impression de ne pas compter pour lui. Jamais elle n'avait lu sur son visage l'expression d'admiration qu'elle avait remarquée si souvent sur le visage de ses courtisans, de tous ceux qui l'approchaient.

Pietro, quand il l'observait, avait un regard glacial, et la lueur d'acier de ses magnifiques yeux ne s'adoucissait pas pour elle. Le prince Dantarini ne voyait évidemment en miss Grant qu'une riche Américaine avec laquelle il traitait une affaire. Il était poli, courtois, sans plus.

Par instants, Alice avait même l'impression qu'elle lui était franchement antipathique. Pour

cette raison, peut-être, elle avait un peu peur de lui et n'avait encore osé aborder le sujet de l'achat du palais Dantarini qui lui tenait au cœur.

— Pourquoi est-ce que je lui déplais tant ? se demandait-elle parfois avec inquiétude. Je suis plus aimable avec lui qu'avec les autres, et il ne me ménage aucune rebuffade et me reprend sans cesse et à tout propos. Pourquoi ?...

Jamais ce qu'on pouvait penser d'elle ne l'avait autant préoccupée. Alice était comme ces enfants qui fuient en riant, excédés par les caresses, mais qui, voyant un visage rester sérieux devant leurs gentilleses, se troublent, s'approchent, font mille grâces pour conquérir l'indifférent.

Miss Molesey était éperdue d'admiration devant Dantarini qui incarnait pour elle le héros de roman idéal, et elle déplorait secrètement qu'Alice ne fût pas plus troublée par tant d'intelligence, de charme et d'érudition.

Les quinze jours que miss Grant devait primitivement passer à Venise s'allongèrent en trois, puis quatre, puis cinq semaines ; Dantarini, à son métier de guide, venait donc de gagner cent soixante-quinze mille francs.

Il ne ménageait, à la vérité, ni ses peines, ni son temps. Alice avait exploré chaque église, connaissait tous les tableaux de tous les musées, les fresques de chaque palais dans leurs moindres détails.

Novembre était venu. Tous les touristes avaient fui. Alice restait peut-être la seule Américaine dans Venise désertée.

Soudain, le temps devint froid. Aux magnifiques journées succédèrent des jours de pluie et de tempête. Des brises glaciales s'engouffraient dans le grand Canal. On gelait à l'Académie et l'on grelottait au Palais des Doges. Le nez de Mole devenait du plus beau rouge lorsque soufflait le vent du nord. Mais Alice ne parlait pas de s'envoler vers des cieux plus cléments.

Miss Molesey ne souhaitait pas particulièrement quitter Venise (on était fort bien au *Danieli*), mais elle s'étonnait de voir Alice demeurer aussi long-

temps dans la même ville. Un jour elle demanda, pour jeter un coup de sonde :

— Quand comptez-vous quitter Venise, chère ?

Miss Grant tressaillit comme si on l'éveillait d'un songe et murmura avec plus d'impatience qu'elle n'en avait marqué ces derniers temps :

— Que vous importe ? Je partirai quand j'en aurai envie et que je serai fatiguée de Venise.

— Je me demandais seulement si vous comptiez retourner en Amérique cet hiver, ou rester en Europe, dit prudemment la vieille fille.

— Je ne retournerai à New-York qu'en possession d'un titre, annonça nettement miss Grant.

— Je croyais que vous aviez renoncé à ce projet absurde, dit Mole, à nouveau inquiète.

— Moi ? Pas le moins du monde ! déclara Alice avec énergie.

XI

LES PAROLES DU SPHINX

Alice et Fanny se tenaient toutes deux sur la Piazza, en battant la semelle pour se réchauffer, car il faisait très froid, en attendant le prince Dantarini. Sur la prière d'Alice, celui-ci était entré seul dans une boutique pour marchander un collier de corail ancien à plusieurs rangs, afin de ne pas être gêné par la présence des deux femmes.

Le prince reparut peu après, fort élégant dans son pardessus de coupe militaire.

« Un prince de la Renaissance habillé par un tailleur londonien », songea miss Molesey, admirative.

— Voici votre collier, miss Grant. Le marchand m'a fait une diminution sensible.

— Merci ; voulez-vous me le garder jusqu'à l'hôtel ?... dit-elle négligemment.

Elle demanda tout à coup :

— Je suis en veine d'achats, ce matin, de « shopping », comme l'on dit chez nous, et j'ai envie d'aller jusqu'à votre magasin pour voir si rien ne me tente.

— Comme il vous plaira; j'ai quelques bibelots nouveaux et serai heureux de vous les montrer. Je n'aurais pas osé vous faire la proposition moi-même, mais puisqu'elle vient de vous...

— Oh! ne vous excusez pas, dit Alice. Nous n'avons pas besoin de faire des délicatesses... Les affaires sont les affaires. Vous paraissez gelée, Mole; rentrez donc à l'hôtel.

Miss Molesey était, en effet, glacée, mais autant d'horreur que de froid à entendre ce préambule qui ne présageait rien de bon. Elle obéit cependant sans protester et regagna l'hôtel, tandis que le prince et Alice se dirigeaient en gondole vers le palazzo Dantarini.

Alice était silencieuse. Elle ruminait la proposition qu'elle comptait faire au prince d'acheter son palais et son titre contre des dollars.

Pietro se taisait, lui aussi; mais, ayant observé la jeune fille et deviné sa préoccupation, il se demandait : « Qu'a-t-elle donc ? »

Ils arrivèrent devant la jolie façade grise et rose, où une plaque discrète annonçait en lettres d'or « antiquités ».

— Quel dommage d'avoir ainsi déparé votre palais! dit-elle en désignant la plaque.

Dantarini haussa les épaules.

— Je ne vois là aucun déshonneur. Il faut bien vivre. Faites attention, les marches sont glissantes.

Il lui tendit la main pour l'aider à descendre de la gondole.

Alice, ce matin-là, éprouva un curieux frisson au contact de cette main si douce et si ferme cependant.

— Attendez-nous, dit Pietro aux gondoliers; nous revenons tout de suite.

Dantarini guida la jeune fille sous le porche et dans le vestibule, mais s'effaça à l'entrée du magasin pour la laisser passer. La vaste salle au plafond de T'répolo, aux boiseries dorées, lui parut encore plus belle, plus imposante que lors de sa première visite.

De magnifiques tapisseries, des miroirs anciens de

bois doré et sculpté, de vieux velours de Gênes, des tableaux de maître ornaient les murs. Des meubles de style étaient dispersés çà et là. Au centre, une table Renaissance d'un travail unique.

On eût dit un salon de réception prêt à recevoir des hôtes de marque.

Alice s'imagina évoluant au milieu de toutes ces merveilles, excitant par son faste et son titre : princesse Dantarini, l'envie de ses amies et relations d'Amérique qu'elle recevrait dans son palais.

Elle crut voir reproduites dans les magazines d'Amérique des photographies d'elle, prises dans « son palais ». Là, devant cette tapisserie qui représentait Apollon et les Muses, assise sur une chaise gothique pareille à un trône, ou bien là-bas, dans la cour, accoudée à la margelle du vieux puits enguirlandé de lierre, ou encore descendant de sa somptueuse gondole comme une dogaresse du temps passé, devant les marches de marbre rose verdies de mousse...

Elle inviterait à ses réceptions tous ses anciens soupirants, tous ceux qu'elle avait dédaignés, ses camarades de New-York, le vieux duc de Donderry, le marquis de Villemain, et toute l'aristocratie de Venise et d'Italie. Elle les écraserait de son luxe et de sa magnificence.

Quel retour triomphal elle ferait à New-York ! Tous ceux qui faisaient mine de la traiter en parvenue, parce que son père avait gagné ses millions dans la gomme à mastiquer, s'inclineraient devant son titre : princesse Dantarini. Tous les prétendants les plus huppés afflueraient chez elle, mais elle se donnerait le plaisir de se moquer d'eux. Pourquoi se marierait-elle ? On dirait qu'elle avait acheté son titre ? La belle affaire ! Tout s'achète avec de l'argent, et elle en avait, de l'argent, à ne pas savoir le chiffre exact de sa fortune. Pourquoi ne s'offrirait-elle pas un palais et un titre, comme d'autres s'offrent un colifichet coûteux, mais qui flatte leur vanité ?

Un jeune homme d'aspect insignifiant s'avança vers eux.

— Mon fidèle commis, Giovan, présenta Pietro. Il s'occupe à merveille du magasin en mon absence. Je convoitais, figurez-vous, un lit Médicis vraiment royal ; grâce à votre prodigalité, miss Grant, j'ai pu l'acheter et le revendre avec un joli bénéfice. Mes affaires prospèrent. Vous m'avez porté chance.

Il se tourna vers le commis :

— Le lit a-t-il été déjà expédié ?

— Non, Monsieur ; les emballeurs n'ont pu venir encore.

— Je vous le montrerai donc, dit Pietro à la jeune fille. Une splendeur !

Il la conduisit dans la pièce voisine, et Alice put admirer un véritable meuble de musée.

— Oh ! dit-elle, saisie, quelle est la personne de goût qui s'est offert cette merveille ?

— C'est une amie à moi, ma meilleure amie, une de vos compatriotes... Elle l'a payé trois cent mille francs...

Mais il garda le nom de l'acheteuse pour lui.

— Si vous m'aviez montré ce lit plus tôt, je vous l'aurais acheté, dit-elle, stimulée. J'aurais mis une surenchère sur le prix de votre cliente.

— Oh ! mon amie était prête à payer ce lit n'importe quel prix, fit Dantarini en souriant. C'est moi qui ai limité sa dépense.

— Un lit de reine ! dit Alice. J'espère au moins que votre cliente est jolie ; ce serait un crime de mettre un laideron sur cette couche royale.

— Mon amie est une beauté. C'est une des plus belles créatures que je connaisse, fit le prince avec chaleur ; c'est pourquoi je suis si heureux qu'elle possède ce meuble digne d'elle.

Alice tressaillit. Jamais elle n'aurait soupçonné que Pietro Dantarini, si froid, si hautain, pût parler avec enthousiasme d'une femme. Un agacement qui ressemblait à de la jalousie pinça ses lèvres. Elle eût souhaité connaître le nom de la sirène qui avait charmé ce cœur de glace. Jamais Pietro n'avait donné à miss Grant l'impression qu'il la trouvait jolie.

— Combien avez-vous gagné sur cette affaire? demanda-t-elle avec insolence.

— Cent mille francs, dit-il.

— Moins qu'avec moi, comme guide, et cependant vous semblez croire que vous avez fait une excellente affaire.

— Tout est relatif, dit-il brièvement.

Elle murmura, songeuse :

— Vos affaires d'antiquités sont bien aléatoires, puisque, sans moi, vous n'auriez pu acheter ce lit et le revendre... Vous êtes à la merci d'une crise économique...

— La vie elle-même n'est-elle pas pleine d'aléas?... dit-il en souriant.

— N'aimeriez-vous pas toucher en une seule fois la grosse somme qui vous assurerait, ainsi qu'à votre mère, l'indépendance et la sécurité? hasarda-t-elle tout à coup.

— Comment serait-ce possible? demanda-t-il prudemment.

— Je veux vous faire une proposition; dit-elle.

— Je suis curieux de l'entendre.

Le visage du prince restait grave, mais Alice crut percevoir dans sa voix une légère ironie.

— C'est si aimable à vous de songer à notre avenir, à ma mère et à moi! dit-il sans sourire.

— Voilà : si quelqu'un vous proposait d'acheter votre palais un bon prix?... Que répondriez-vous?

Il ne parut ni surpris ni choqué et demeura impassible.

— Je regrette, dit-il. Mais ma mère et moi tenons à notre vieille demeure et ne désirons pas nous en dessaisir.

Elle crut qu'il opposait une résistance pour augmenter le désir qu'elle avait du vieux palais et, méfiante, demanda :

— Si l'on achetait votre palais, pourrait-on en même temps acquérir le titre qui s'y attache?

— Certainement non, fit-il, fort amusé, au fond. Je sais que, dans certains pays, ce genre de transaction existe : le titre se vend en même temps que le domaine, mais pas en Italie.

Il demanda, pince-sans-rire :

— Vous connaissez quelqu'un qui voudrait se faire ennoblir ? Un de vos compatriotes, peut-être ?

Leurs yeux se rencontrèrent. Alice comprit qu'il lisait en elle à livre ouvert et rougit. Autant jouer franc jeu.

— Il s'agit de moi, dit-elle en redressant la tête. Oui, j'ai envie de porter un titre. C'est une de nos manies, à nous autres, Américaines. Pourquoi résisterions-nous à ce caprice que la fortune nous permet de satisfaire ? demanda-t-elle, agressive. Oui, cela m'amuserait d'être appelée « princesse », je le reconnais, et je suis folle de votre vieille demeure. Ce n'est pas un très grand palais, évidemment, mais c'est un des plus jolis de Venise, et, avec quelques réparations et en l'aménageant à la moderne, il deviendrait fort habitable. J'aimerais y séjourner une partie de l'année, y donner de grandes fêtes, éblouir mes compatriotes par mon faste, leur montrer ce que peut la fille de Gaillard Grant. Evidemment, cela m'ennuie de ne pouvoir acheter le titre en même temps que le palais, mais, provisoirement, je me contenterai du palais. Je ne marchanderai pas sur le prix que vous me fixerez.

Elle avait parlé rapidement, un peu gênée, malgré son cynisme ingénu et tout son snobisme, par le regard glacé et le sourire ironique de Pietro.

— Je suis flatté pour mon palais de la sympathie qu'il vous a inspirée, dit Dantarini tranquillement ; mais la seule idée que ma vieille demeure deviendrait la proie des vandales, l'idée que vous le moderniseriez, comme vous dites, me révolte. Non, miss Grant : si jamais je suis contraint de vendre notre maison de famille, ce dont je doute, ce ne sera pas à vous.

Ses narines frémirent et une faible rougeur teinta ses joues mates. Mais le sang reflua aussitôt, laissant son visage très pâle. Alice et Pietro étaient seuls dans la petite pièce où se trouvait le lit Médicis.

Ils s'affrontèrent, hostiles.

— Je respecterais le cachet de votre vieille demeure, dit-elle, vexée, je ne suis pas une van-

dale, vous n'avez pas le droit de me parler ainsi.

— Vous avez raison, fit Dantarini froidement. J'ai perdu mon contrôle et je m'en excuse. La vérité est que je ne veux pas vendre mon vieux palais, ni à vous ni à personne.

— En êtes-vous bien sûr ? Si l'on vous en offrait cependant un prix inespéré ?

— Je refuserais quand même. Inutile d'insister : ma résolution est inébranlable, dit-il avec fermeté.

— Vous vous vengez de ce que vous avez dû consentir à me servir ! dit-elle avec colère. C'est mesquin, mais cela n'étonne pas de la part d'un inférieur.

— Un inférieur ? demanda-t-il avec hauteur. Où prenez-vous des notions aussi erronées des valeurs, miss Grant?... Depuis quand le travail a-t-il avili qui que ce soit?... Est-ce à moi, dont les aïeux auraient traité vos grands-parents en laquais, de vous rappeler à vous, fille de l'industrielle Amérique, que le manque d'argent n'est pas un déshonneur, qu'on doit honorer celui qui gagne sa vie honnêtement, et que seul est méprisable la bassesse d'âme?...

— Oh ! murmura la jeune Américaine, hors d'elle. Comment osez-vous me parler ainsi?... Je vous hais!... Je ne veux plus rien avoir de commun avec vous ! Tout est rompu entre nous !... Je ne vous reverrai de ma vie !... Je vous ferai tenir par miss Molesey l'argent qui vous est dû.

A cette minute, elle l'eût vu avec joie tomber mort à ses pieds.

— Comme il vous plaira, miss Grant. Je vais vous reconduire à votre gondole.

— Non ! Je n'ai pas besoin de votre aide ! Votre présence m'est odieuse ! Vous m'avez insultée.

Pietro eut honte de son mouvement d'humeur.

— Voyons, Mademoiselle, revenez à vous. Jamais je n'ai eu l'intention de vous manquer de respect. Et vous le savez bien. Si je vous ai blessée dans votre vanité, je le regrette et vous présente mes humbles excuses. Mais vous avez tort de rompre si tôt les pourparlers. Que souhaitez-vous dans l'exis-

tence? Un palais et un titre? C'est une ambition relativement modeste. D'autres souhaitent inspirer l'amour, gagner un cœur, accomplir de grandes choses, devenir célèbre, l'un par sa charité, l'autre son génie ou son talent, mais chacun a son idéal... Le vôtre est facile à contenter. Vous vous y seriez prise autrement que mon palais et mon titre pouvaient vous appartenir, peut-être.

La jeune fille, qui s'était dirigée vers la porte, s'arrêta, le dos tourné. Elle n'avait pas perdu une des paroles de Pietro.

Soudain, elle pivota sur elle-même et lui fit face.

Il crut lire dans ses yeux le regard d'une bête aux abois.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle, surprise.

— Ne devinez-vous pas?

— Non. Comment devais-je m'y prendre pour acheter votre palais et votre titre?

— Je n'ai pas parlé d'achat. J'ai dit qu'en employant une autre méthode, vous auriez pu « obtenir » mon palais et mon titre.

— Je ne suis pas forte aux devinettes, expliquez-vous, dit-elle avec impatience.

— Non, fit Dantarini; je vous ai mise sur la voie. A vous de découvrir le sens de mes paroles; faites travailler votre imagination.

— Vous ne voulez rien me dire?

— Pas tant que vous me le demanderez sur ce ton-là. Et, comme nous ne nous reverrons sans doute pas de si tôt, il y a des chances pour que l'énigme ne soit jamais éclaircie.

— A votre aise. Je n'oublierai jamais la façon insolente dont vous m'avez traitée aujourd'hui, dit Alice.

Et, incapable de se dominer plus longtemps, elle s'enfuit en réprimant un sanglot.

— A l'hôtel! cria-t-elle aux gondoliers.

Elle se laissa tomber, effondrée, dans la gondole. Mais, pour ce qui est de Pietro, le jeune homme eût sans doute vu la belle Américaine couler à l'eau avec la même indifférence, car il ne la suivit pas.

XII

UNE RÉVÉLATION

La princesse Dantarini se tenait dans sa chambre, celle du premier étage, au balcon gardé par les deux petits lions de marbre.

C'était une pièce de belles proportions et la plus confortable de la maison. Un poêle à bois y assurait une température égale, et une salle de bains y attenait.

Les fenêtres ouvrant sur le grand Canal, la princesse s'amusait de cette vie fluviale.

Elle vit avec étonnement la gondole de miss Grant s'éloigner sans Pietro.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda-t-elle, saisie d'un pressentiment. Pourquoi Pietro ne l'accompagne-t-il pas ? Sûrement il s'est passé quelque chose entre eux ?

Elle médita tristement... Cette jeune Américaine l'inquiétait. Pietro n'était plus le même depuis que miss Grant était entrée dans leur existence si paisible.

La princesse n'éprouvait pas beaucoup de sympathie pour la jeune fille. Certes, miss Grant était belle ; ses cheveux dorés, ses yeux bleus, son teint de lait lui composaient une attirante physionomie... Mais la vieille dame craignait que le moral ne répondit pas à ce visage angélique. Elle jugeait Alice snob, vaniteuse, de caractère difficile et mal élevée. Elle déplorait que Pietro eût accepté de lui servir de guide.

— Que s'est-il passé ? murmura-t-elle, inquiète, en voyant Alice partir sans Pietro. Ils se sont disputés, sûrement. Ça devait mal finir.

Un coup frappé à sa porte la fit tressaillir. Comme si on la prenait en faute, la vieille dame s'éloigna de la fenêtre et prit une vieille dentelle dont elle avait entrepris la réparation.

— Entrez ! cria-t-elle.

C'était Pietro.

— Bonjour, mon fils, dit-elle en souriant. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de cette visite matinale ? Je n'étais plus habituée à vous voir si tôt depuis plus d'un mois.

— Je déjeunerai avec vous si vous m'invitez, dit-il sans répondre.

— Quelle chance ! Je m'ennuie sans vous, Pietro. Mais vous aurez un pauvre menu ; Apollonia doit me servir des *giocchi*, un *rizzotto* et des fruits.

— Ce sera parfait, et ce déjeuner à la maison me reposera des restaurants.

— Je vais aller prévenir Apollonia de mettre les petits plats dans les grands, dit la vieille dame en se levant.

— Laissez donc ! Il y aura suffisamment. Nous préviendrons Apollonia tout à l'heure. Je voudrais causer avec vous auparavant, mère.

— Volontiers, mon fils. Voyez, Pietro, quelle bonne dentellière je fais. Bientôt j'aurai terminé mes réparations. Peut-être cette dentelle tentera-t-elle miss Grant. On vend le même modèle fort cher, place Saint-Marc, chez Musini. Aime-t-elle les belles dentelles, votre Américaine ?...

— J'ignore si elle les aime ou non, et ne le saurai probablement jamais, car je ne suis plus à ses ordres. Nous avons repris chacun notre liberté.

— Mon enfant, j'espère que la rupture ne vient pas de vous ? J'avais l'impression que miss Grant n'était pas pressée de quitter Venise.

— La rupture vient de moi, en partie... Elle est sortie furieuse.

— Qu'avez-vous donc fait ? demanda la mère, inquiète.

— Il paraît que je l'ai insultée.

— Quelle plaisanterie !

— Non, elle n'a pas si tort. J'ai forcé un peu la note. Miss Grant avait besoin d'être remise à sa place.

— Il faut qu'elle vous ait bien poussé à bout pour que vous en soyiez venu à cette extrémité, Pietro ?...

— Oui et non... Je ne suis pas indemne de tout reproche.

— Vous ne la reverrez plus ? Votre tyran renonce à vous ?

— Ça, j'en suis moins sûr !

— Mais vous me dites que tout est fini entre vous, qu'elle est partie furieuse ?

— Elle se calmera,... elle réfléchira... Peut-être me suppliera-t-elle bientôt de l'épouser.

— *Dio mio !* s'exclama la princesse, suffoquée. Que dites-vous là, Pietro ? Vous vous moquez de moi ? Épouser miss Grant ?

— Je ne plaisante pas le moins du monde, maman. Ne soyez pas si émue, je vous en prie... Que voulez-vous, cette fin est logique : un homme jeune, une jeune fille ravissante ; d'un côté la fortune, de l'autre un beau nom... Que voyez-vous là de choquant ?

— Oh ! Pietro, vous ne parlez pas sérieusement ? interrogea la mère alarmée. Je ne vous reconnais pas. Vous, si désintéressé, si dédaigneux de l'argent. Vous n'avez pas escompté un mariage avec cette riche héritière quand vous avez accepté de lui servir de guide ? Vous n'avez rien fait pour lui mettre cette idée en tête ?

Une curieuse expression passa sur le visage de Pietro.

— Je n'en jurerais pas..., dit-il d'un air rêveur.

— Mais elle est froide comme la glace, elle ne vous aime pas.

— Elle est amoureuse de mon palais et de mon titre, en tout cas.

— Quelle horreur ! s'exclama la pauvre princesse, éperdue.

Il lui avait été horriblement pénible de voir son fils servir de guide à l'étrangère pour de l'argent, mais l'idée que Pietro pût accepter, souhaiter peut-être un mariage avec cette jeune insolente, par intérêt, la remplissait d'effroi, de stupeur et de crainte. On lui avait changé son fils. C'était inouï, incroyable.

— Mais vous, Pietro, balbutia-t-elle, vous ne l'aimez pas ?

Pietro ne répondit pas. Il s'était assis sur une chaise basse, auprès de sa mère, et jouait distraitemment avec la pièce de dentelle.

— Une parvenue, murmura-t-elle avec rancune, une insolente qui s' imagine tout acheter à coup de dollars : notre palais, notre titre, mon fils, tout cela parce que son père s'est enrichi en vendant de la gomme à mastiquer. Vous ne vous laisserez pas faire, Pietro, vous ne consentirez pas à cette déchéance, vous qui avez le mépris de l'argent et l'orgueil de notre nom ?

Une émotion extraordinaire se peignit sur le visage de Pietro.

— Mère, mère, murmura tout à coup Dantarini d'une voix basse et rauque, toute changée. Vous me faites mal ; n'avez-vous donc pas compris ?

Effrayée par son accent, sa mère le regarda d'un air interrogateur et poussa un cri.

— Pietro, cria-t-elle, saisie, vous aimez cette jeune fille !...

Pietro prit les mains de la princesse et les baisa tendrement pour cacher sa confusion.

— Mère chérie, murmura-t-il doucement, je suis navré de vous causer cette peine, si vous saviez... J'ai tant lutté, mais je croyais que vous aviez deviné, dès le début.

— Vous avez donc été séduit à première vue par cette jeune fille ?...

— Mais oui, naturellement. J'ai bien essayé de résister, mais en vain : sa beauté rayonnante m'avait ébloui. Croyez-vous que j'aurais accepté, simplement pour une question d'argent, de lui servir de guide ? Me connaissez-vous aussi mal ? Que Bueno s'y soit trompé, je le comprends ; mais vous..., reprocha-t-il.

— J'ai été étonnée, je l'avoue. J'ai cru que vous vous sacrifiez encore pour moi, pour me gagner plus d'argent. Hélas ! soupira la princesse, vous êtes donc comme les autres : il suffit qu'un joli visage passe, et plus rien ne compte pour vous...

— Ce n'est pas seulement sa beauté qui m'a tou-

ché... Elle m'apparut si jeune, si inexpérimentée, si seule dans la vie... Je la devinaï plus qu'orpheline... Elle m'inspira une telle pitié, mon cœur se fondit de tendresse,... si vous saviez !

— Mais elle est insupportable, méchante...

— Non, mère, ne dites pas cela. Alice éprouve l'amertume de ceux qui n'ont jamais connu d'affection désintéressée. Elle a perdu sa mère de bonne heure. Elle a été élevée par des mercenaires qui ne l'ont jamais reprise... Elle a des défauts de caractère, c'est certain, mais le fonds est bon ; je m'en porte garant.

— J'ai bien peur que vous ne vous leurriez, mon pauvre garçon, dit tristement la princesse. Vous êtes ébloui par l'or de ses cheveux, le rose de ses joues, le bleu pur de ses yeux, mais elle est froide comme la pierre.

— Non, mère ; seulement personne ne s'est avisé d'éveiller aucun sentiment tendre dans son cœur. Et elle souffre, sans le savoir, de ce manque d'affection.

La mère essuya ses yeux pleins de larmes.

— Vous croyez donc parvenir à vous faire aimer d'elle ? demanda-t-elle, sceptique.

— Je le tenterai. Mais ce sera une dure bataille, car elle est orgueilleuse et fière.

— Ce n'est pas le mariage que je rêvais pour vous, dit tristement la mère. Tant de jeunes filles, charmantes et bonnes, seraient aux anges d'être distinguées par vous, Pietro !...

— Qu'y faire, maman ? Nous ne choisissons pas notre amour, c'est l'amour qui choisit ses victimes. J'aime Alice Grant comme je n'ai jamais aimé aucune femme. C'est avec elle que je souhaite faire mon existence ; c'est d'elle que je souhaite me faire aimer.

— Les envieux diront que vous avez trafiqué de votre titre.

— Non, mère, on ne dira pas cela, car, même si j'épouse Alice, je continuerai à travailler, et je me sens capable de me constituer, par mes seuls efforts, une fortune égale à la sienne.

— Mais, si votre mariage doit être une lutte et

un combat perpétuels, je ne vois pas ce que vous pouvez espérer d'une pareille union ?

— J'ai fait la guerre, mère ; je suis d'humeur batailleuse. J'aime vaincre. Mais ne faites pas Alice, plus indomptable qu'elle n'est, maman. Ce n'est pas une tigresse. C'est une enfant ignorante, pleine de qualités qui sommeillent.

— Je vous plains, mon fils ; vous vous embarquez là dans un inconnu redoutable. Cette petite vous déteste. Si elle vous épouse, vous le dites vous-même, ce sera pour acquérir un titre, et non pour vous...

— Je la forcerai bien à m'aimer et à vaincre ses défauts.

— Vous perdrez tout sentiment de l'honneur dans cette lutte perpétuelle.

— Ne croyez pas cela ! Je rendrai à une créature charmante la dignité d'elle-même.

— Je vous vois perdu, Pietro, murmura la princesse, désolée.

— Avez-vous oublié la devise de votre famille, mère : « Nous les faisons obéir. »

— Un mari n'est pas un dompteur ! gémit la princesse.

— Quelquefois ; un éducateur, tout au moins, dans le cas qui nous intéresse.

— C'est elle qui sera la plus forte.

— J'en doute !... Il me faudra conquérir mon bonheur, c'est certain, mais je suis sûr d'être vainqueur en fin de compte.

— Le Ciel vous entende !

La porte s'ouvrit :

— Madame est servie, annonça Apollonia.

— Vous m'avez coupé l'appétit, Pietro, avec vos confidences, murmura tristement la vieille dame.

— Allons donc, maman ! Ne vous laissez pas abattre. Moi, j'ai une faim de loup.

XIII

L'ULTIMATUM

Alice monta comme un ouragan dans son appartement dont elle claqua la porte avec violence.

A miss Mole accourue, elle annonça qu'elle avait congédié son guide, celui-ci l'ayant insultée, et qu'elles quittaient Venise le lendemain même.

La pauvre Fanny fut désespérée.

Elle qui entrevoyait déjà une amélioration du caractère d'Alice, sous l'influence bienfaisante de Dantarini, et la possibilité d'une idylle entre eux, assistait à l'écroulement de son rêve.

Défendre le prince, dans l'état de fureur où était Alice, il n'y fallait pas songer.

— Ma chère, murmura-t-elle, désolée, je suis navrée de ce que vous me dites... Quand à notre départ, je pensais bien qu'il faudrait finir un jour ou l'autre par quitter Venise. Dois-je commencer les valises ?

Alice ne répondit pas. Elle entra dans sa chambre et s'y enferma jusqu'au déjeuner. Le reste de la journée fut atroce. Cependant, le temps était admirable. On se serait cru au printemps, tant l'air était doux et le soleil rayonnant, mais, désemparée sans son guide, Alice semblait tout à coup privée de volonté et ne savait où aller.

— Passez donc au *Piccolo Lido*, dit Alice à Fanny, et prenez-nous deux fauteuils pour ce soir.

Et comme Mole la regardait d'un air étonné :

— Oui, précisa-t-elle, ce music-hall où le prince Dantarini a refusé de nous conduire. Grâce au ciel, il n'est plus là pour mettre un veto à mes caprices.

Il semblait à Alice, par cet acte d'indépendance, exercer des représailles contre son tyran.

— Bien, murmura Mole, atterrée, et d'une voix défaillante.

Mais, au dîner, Alice prétextait une migraine et se

mit au lit en sortant de table. Fanny jeta les billets au panier.

Elle passa une nuit affreuse à se retourner dans son lit sans pouvoir fermer l'œil. A l'aube elle se leva, incapable de rester couchée plus longtemps; elle prit un stylo et commença à écrire. Dix brouillons se succédèrent qu'elle déchira avant d'arriver à la formule suivante, qu'elle garda, faute de mieux :

Prince Dantarini, j'ai réfléchi à vos paroles sybillines d'hier. Sans doute avez-vous voulu dire que la seule façon pour moi d'obtenir votre palais et votre titre était de vous épouser. Après tout, il s'agit là d'une affaire, rien de plus. Nous pouvons essayer d'arriver à une entente. Je vous attendrai ce matin à onze heures, Alice Grant.

Elle fit porter le mot par le portier, s'habilla et attendit.

Le portier revint une demi-heure plus tard.

— J'ai remis la lettre de Mademoiselle au prince Dantarini, en mains propres, annonça cet homme. Il a dit qu'il n'y avait pas de réponse.

Pas de réponse? Comment fallait-il interpréter ces paroles? Le prince viendrait-il ou non?

Ces trois heures d'attente lui parurent interminables. Jamais Alice n'avait tenu à voir paraître quelqu'un comme elle souhaitait voir cet odieux Pietro! Elle le haïssait, cependant.

« C'est un misérable! songeait-elle, un être vil qui tient à l'argent. Il veut m'épouser pour ma fortune et a tout fait pour m'acculer au pied du mur. »

S'il ne venait pas, cependant?

A onze heures, on frappa à la porte du petit salon.

— Entrez! cria-t-elle sèchement.

Mais ce n'était pas Dantarini, c'était seulement le portier avec la carte du prince.

— Faites-le monter, dit-elle.

Alice avait écarté miss Molesey en l'envoyant en ville faire quelques achats.

Son cœur battait avec force.

— Bonjour, Mademoiselle, dit le prince d'un ton banal.

Il nota avec satisfaction qu'elle était pâle et que ses yeux se cernaient de marron.

Elle portait une robe de velours noir qui la faisait paraître plus âgée. Une expression intense animait son visage. Jamais elle ne lui avait paru aussi belle.

Alice fit signe à Pietro de s'asseoir, mais garda le silence.

— Vous m'avez fait appeler ? dit-il. Que puis-je pour vous ?

— Vous avez reçu ma lettre ? demanda-t-elle, la bouche sèche.

— Celle dans laquelle vous sollicitez ma main, en échange de quoi je vous céderai mon palais et mon titre ?

— Je *solicite* ! cria-t-elle, furieuse.

— Me serais-je trompé ? Peut-être ai-je mal lu ? Excusez-moi, je vous prie, en ce cas.

— Non, vous avez parfaitement lu. Sommes-nous d'accord ?

— Peut-être... Vous souhaitez vraiment ce mariage ?...

— S'il n'y a pas d'autre façon d'acquérir votre palais et votre titre, oui.

— Il n'y a pas d'autre façon, dit-il avec une douce fermeté.

— Je consens donc à vous épouser, mais à une condition, naturellement : c'est que notre mariage ne sera pas un mariage ordinaire.

— Comment pourrait-ce être un mariage ordinaire ? Ni vous ni moi ne sommes des gens ordinaires, dit-il plaisamment.

— Vous voulez que je mette les points sur les *i* ? Je ne consentirai à vous épouser que si vous me promettez que nous resterons des étrangers l'un pour l'autre. Nous ne serons mari et femme que de nom.

Il eut un sourire énigmatique qu'elle ne sut comment interpréter.

— Chère Mademoiselle, dit-il, c'est vous qui souhaitez ce mariage et non moi. Je consens à partager avec vous mon palais et mon titre, mais je ne veux

pas être une dupe ni devenir la risée de l'Italie. Il faudra que vous vous fiez implicitement à moi pour l'organisation de notre vie conjugale ; vous me connaissez, je pense, suffisamment pour savoir que je ne suis pas homme à m'imposer à une femme, lorsque celle-ci ne souhaite pas ma présence.

« Si vous ne pouvez me faire confiance, renonçons immédiatement à poursuivre les pourparlers. Je vous donne jusqu'à ce soir pour réfléchir. »

Ayant délivré cet ultimatum, il salua respectueusement la jeune fille, tourna les talons et quitta la pièce avant qu'elle fût revenue de son étonnement.

« Si je le laisse partir, songea Alice, je n'aurai plus le courage d'agir. Adieu titre et palais !... »

Elle cria :

— Prince, revenez ! J'accepte vos conditions.

Il rentra tranquillement, referma la porte et s'assit.

— J'oubliais de vous dire que le mariage, en Italie, est indissoluble, dit-il. Nous n'avons pas ici le divorce, comme en Amérique ; cela mérite réflexion de votre part. Même si je vous rends très malheureuse, vous ne pourrez pas me quitter ni refaire votre vie.

Elle parut saisie ; puis, songeant qu'avec la fortune on peut toujours se libérer, elle murmura d'une voix moins assurée, avec défi :

— Peu importe ! J'en courrai le risque.

— Nous sommes donc d'accord, dit-il tranquillement. Je tâcherai que vous ne vous repentiez pas de votre décision, Mademoiselle. Vous fixerez vous-même la date de la cérémonie. Je vais m'occuper dès maintenant des formalités.

XIV

LES PRÉPARATIFS DU MARIAGE

Ayant terminé ses achats (des colliers de Venise pour ses amies et connaissances) miss Molesey regagna l'hôtel.

Elle n'avait pas supposé une seconde qu'Alice l'avait éloignée dans un but déterminé. Aussi eut-elle été fort surprise de trouver la jeune fille en compagnie du prince Dantarini.

Mais Alice était seule dans le petit salon. Assise à son bureau, une pile d'enveloppes à côté d'elle, elle inscrivait des adresses.

Jamais Fanny n'avait vu Alice aussi jolie. Ses joues étaient roses et ses yeux bleus étincelaient comme des diamants. Elle ne put se tenir d'en faire la remarque :

— Je ne sais si c'est le contraste de votre robe noire avec vos cheveux blonds, mais jamais vous n'avez été plus éblouissante, chère.

Elle ajouta :

— Je me suis arrêtée chez Caveroni pour m'informer des heures de départ. Il y a un train pour Paris ce soir, à...

— Inutile, coupa Alice. Nous ne partons plus : je me marie.

Mole eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle. Une chaise l'accueillit.

— Oui, reprit Alice, imperturbable : j'épouse le prince Dantarini.

Elle ajouta :

— Il va de soi que vous serez largement dédommagée, Mole. Vous pensiez rester auprès de moi pendant longtemps encore, et il est tout naturel que je vous donne un dédit important.

— Ah ! chère, je ne songeais pas à moi, mais à vous... Voilà une grande nouvelle. Je suis si heureuse que le prince et vous ayez décidé de vous fiancer ! Vous ferez un si beau couple, si bien assorti !...

Alice songea amèrement que, si les circonstances avaient été autres, la joie de Mole eût été naturelle, mais, étant donné les auspices particuliers sous lesquels s'ébauchait sa vie future, il n'y avait pas de quoi se réjouir.

Devant l'émotion de la vieille fille, des larmes perlèrent aux yeux d'Alice, et, pour la première

fois depuis qu'elles vivaient ensemble, Fanny vit Alice sincèrement émue.

— Quand je pense, s'écria Mole, égayée, que, tandis que je m'informais de l'heure des trains, le prince vous demandait en mariage!... Cher prince, je pensais bien qu'il ne resterait pas insensible à votre beauté, chère.

« Hélas ! songea tristement Alice, que ces paroles bouleversaient, Pietro n'éprouve aucun sentiment pour moi. Seule, ma fortune l'a tenté, comme les autres!... »

— Ainsi, murmura-t-elle, la nouvelle ne vous a pas trop surprise?

Elle se réjouit de penser que l'annonce de son mariage paraîtrait naturelle à tous et que personne ne soupçonnerait l'horrible marché.

— Que le prince soit épris de vous, cela ne me surprend nullement. Vous êtes si belle, mon enfant, dit Mole affectueusement; mais je craignais que vous ne repoussiez sa demande, comme vous avez refusé celle du duc de Donderry et celle du marquis de Villemain...

Elle ajouta vivement :

— Il est vrai que le cas est bien différent : le duc était très âgé et le marquis peu intéressant, tandis que le prince Dantarini est la séduction même. De plus, c'est un homme de valeur. Il rendra sa femme heureuse.

Alice se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Mais elle murmura tout à coup :

— Vous voyez que, finalement, j'ai obtenu le vieux palais Dantarini et le titre de princesse, quoique vous m'ayez prédit que je n'obtiendrais ni l'un ni l'autre.

— Je ne pensais pas que vous accepteriez de les payer ce prix-là, dit Mole en riant. Comme vous avez eu raison ! Vous serez heureuse, Alice.

— Oh ! heureuse..., murmura-t-elle. C'est peu probable. Mais enfin, l'essentiel, dans la vie, est d'obtenir ce qu'on désire. Or je souhaitais passionnément posséder ce vieux palais et le titre de princesse.

— Vous avez choisi la meilleure solution pour les

avoir, dit Mole, un peu déconcertée. Mais ne faites pas fi du bonheur s'il vous est donné par-dessus le marché.

Elle demanda :

— Quand pensez-vous vous marier, chère ?

— Le plus tôt sera le mieux. Les longues fiançailles m'ont toujours paru ridicules.

— Je vous demande cela pour savoir quand je devrai vous quitter ? dit doucement Mole.

— Je veux que vous assistiez à la cérémonie. Oh ! ce sera une noce des plus intimes et sans tralala. Nous n'inviterons personne, sauf vous, Mole, et la princesse Dantarini, naturellement. Pietro s'occupe des formalités. Il doit voir ce matin le consul d'Amérique. Je séjourne depuis plus d'un mois à Venise, par conséquent il sera aisé d'obtenir la dispense. J'espère que d'ici une dizaine de jours tout sera réglé.

« Elle parle de son mariage comme d'une affaire, songea Mole. Pourvu que l'amour adoucisse son caractère ! Je le souhaite bien vivement pour son fiancé. »

Pour Mole, ce mariage représentait une aventure de conte de fées : le prince charmant, la belle jeune héritière, leur idylle dans le décor magique de Venise... Quel roman !... Rien n'y manquait.

Elle eût aimé connaître les détails de l'entrevue qui avait décidé de l'avenir des jeunes héros, mais sur ce point-là Alice se montrait d'une discrétion absolue. Quels sentiments éprouvait-elle au juste pour son fiancé ? Mole eût été bien en peine de le dire.

Et le prince à l'égard d'Alice ?...

Étaient-ils l'un et l'autre des ambitieux qui trouvaient leur compte dans cette union, ou bien l'amour troublait-il leur cœur ? Mole eût voulu savoir. Comment ne pas aimer le prince, si beau, si jeune, si intelligent, si charmant ? Cela lui paraissait impossible.

De son côté, le prince devait être séduit par la

beauté d'Alice... Sans doute s'aimaient-ils à leur insu?...

« Alice a bien de la chance d'avoir conquis un prétendant comme celui-là, songeait-elle avec un peu d'envie. Avec un caractère difficile comme le sien, je craignais qu'elle fît un sot mariage. Or, on ne peut imaginer un fiancé plus parfait que le prince Dantarini.

Dépourvue d'égoïsme, Fanny ne songeait pas à la perte de sa situation. Aussi fut-elle très agréablement surprise quand Alice insista pour lui faire accepter la somme de cent mille francs en dédommagement de leur rupture de contrat.

— C'est beaucoup trop, dit-elle, éblouie.

— Vous devez accepter. C'est mon fiancé qui a fixé ce chiffre, dit Alice.

— J'accepte donc, avec reconnaissance. Cette somme, jointe à mes petites rentes, m'assure l'indépendance. Je n'aurai plus besoin de travailler. Je vais me retirer à Bath qui est une ville charmante où j'ai des amis. C'est là que les vieilles comtesses, les anciens gouverneurs des colonies, les amiraux en retraite finissent leurs vieux jours. J'aurai des relations fort agréables. Merci, chère, à vous et au prince.

XV

CHIFFRES DE CONTRAT

Une fois le mariage décidé, Alice eût souhaité qu'il fût célébré sans retard ; mais, comme il s'agissait en l'espèce d'un sujet italien et d'une citoyenne américaine, des difficultés s'élevèrent. A la demande du prince Dantarini, le consul américain fit choix d'un homme de loi américain, établi à Venise, pour défendre les intérêts de miss Grant.

— Quel contrat désirez-vous, prince ? demanda M. Hemmingway. Dans ce genre d'union, entre une riche héritière américaine et un noble prétendant

européen, portant un grand nom historique, il est de règle, je le sais, d'assurer un douaire au fiancé. Miss Grant m'a parlé de dix millions de dollars, je crois, mais, si ce chiffre vous paraît insuffisant, je ne doute pas qu'elle consente à le majorer.

— Je suis très touché de la générosité de miss Grant, mais je ne veux aucun douaire, fit Dantarini tranquillement. Nous nous marierons sous le régime de la séparation de biens, et ma femme conservera toute la jouissance de sa fortune. J'accepterai cependant, si elle y consent, un prêt d'un million de dollars, à dix pour cent d'intérêt, ceci pour elle comme pour moi. Ce que je gagne actuellement, environ trois cent mille francs par an, me suffisait amplement quand j'étais garçon. Ce revenu est un revenu de misère par comparaison avec ceux de ma fiancée. Je ne veux pas qu'Alice rougisse de son mari ni ait l'impression d'épouser un pauvre. Je compte donc, en moins de cinq ans, acquérir une fortune digne de la sienne et lui rendre naturellement son prêt avec intérêts. Pour cela, il me faut étendre mes affaires. La somme que me prêtera miss Grant m'y aidera.

— Vous êtes désintéressé, prince; seulement, votre proposition rencontre une objection, une sérieuse objection.

— Laquelle? demanda le prince, étonné.

— C'est que votre fiancée désire naturellement qu'en l'épousant vous renonciez à travailler.

— Je regrette, fit Dantarini un peu sèchement, avec un de ses rares sourires, mais, si miss Grant souhaite ce mariage, elle devra accepter que je continue mon métier. Que ma fiancée se rassure, toutefois : je transférerai mon magasin d'antiquités ailleurs. J'ai déjà loué, à cet effet, le palais voisin du nôtre, où ma mère s'installera également. Il va de soi que ma femme sera maîtresse dans sa maison.

« Je me réserve seulement le droit de contrôler les améliorations ou transformations qu'elle souhaiterait apporter dans la vieille demeure. La moitié de la somme qu'elle voudra bien me prêter sera employée à ces aménagements nouveaux.

« Voici les bases sur lesquelles nous serons d'accord. »

Tout ceci débité d'une voix si ferme que M. Hemmingway comprit qu'il était inutile de discuter. Il s'inclina, se réservant de transmettre la proposition à sa cliente.

Ce fut un beau tapage.

— Garder son magasin, continuer à travailler ? tempêta miss Grant. Impossible ! Dites au prince que je n'accepte pas.

— Cependant, la décision de votre fiancé prouve son désintéressement et sa bonne foi, argua M. Hemmingway. Jamais je n'ai vu personne agir comme lui. C'est un grand caractère, une âme noble.

— Dites au prince que je n'accepte pas ! répéta Alice, entêtée.

— Dites-le-lui vous-même, miss Grant. Je suis chargé de défendre vos intérêts, et non ceux du prince. S'il lui plaît de refuser votre fortune et de continuer à travailler, cela ne me regarde pas.

Il ajouta en la regardant bien en face à travers ses lunettes cerclées d'écaille :

— Le prince me fait l'effet de savoir ce qu'il veut et de s'en tenir à ce qu'il décide. En l'occurrence, peut-être, par tendresse pour sa fiancée, modifierait-il sa décision, mais je sais que mes arguments seraient sans effet. Je puis évidemment le menacer, si vous le souhaitez.

— Le menacer ?

— De rompre les fiançailles, s'il persiste à vouloir demeurer antiquaire.

Il y eut un silence. Alice savait parfaitement que le prince Dantarini accepterait la rupture, mais ne céderait pas. Et elle devina avec ennui que l'homme de loi partageait cette certitude.

— C'est bon, dit-elle d'un ton maussade. Je parlerai au prince moi-même. Il ne faut rien brusquer.

En fait, elle était tout à fait désespérée. Lorsqu'il avait été question de son mariage avec le marquis de Villemain, celui-ci avait fait nettement allusion à la constitution d'un douaire. Alice s'imaginait tout naturellement qu'il en irait de même

avec le prince Dantarini, et qu'ainsi elle aurait barre sur lui. Aussi cette attitude d'incorruptible l'ennuyait-elle considérablement. Le prince, au lieu de devenir son débiteur, assumait ainsi le beau rôle, puisqu'il offrait à Alice son nom et son palais, sans rien accepter en échange qu'un prêt dérisoire qui la réduisait au rôle d'usurière... C'était trop d'orgueil, vraiment !...

Et cette idée de vouloir continuer à travailler après avoir épousé une milliardaire, c'était inadmissible. Comment Alice pourrait-elle éblouir, avec son titre et son palais, ses amies de New-York, si l'on savait que son mari exerçait le métier d'antiquaire ? De quoi aurait-elle l'air ? Quelle risée dans New-York !

Son seul espoir était qu'en Amérique on pourrait ignorer ce détail, si elle le tenait secret.

Alice ne s'était pas rendu compte que son caractère hautain, son snobisme lui avaient valu bien des ennemis. Elle croyait avoir seulement des envieux.

« Ils deviendront jaunes de bile rentrée quand ils me verront princesse, songeait-elle, et mariée à un homme jeune, séduisant et distingué. »

Car, au dedans d'elle, Alice n'était nullement fâchée d'être la fiancée du charmant prince Dantarini.

Se trouvant en compagnie du prince, elle avait surpris maint regard admiratif qui signifiait clairement : « Quel beau couple ! » Et elle avait déjà connu assez d'hommes pour deviner que celui-là était exceptionnel.

« Dommage, songeait-elle, qu'il soit si froid, si insolent et si indépendant. Bah ! Il doit avoir un point faible. A moi de découvrir le point faible lorsque nous serons mariés. Je le déciderai alors à vendre son magasin d'antiquités », monologuait-elle, présomptueuse.

En fait, elle ne voulait pas s'avouer qu'elle fût morte de désespoir s'il lui avait fallu renoncer à l'union projetée.

Curieuses fiançailles. Pas un mot d'amour n'avait été échangé de part ou d'autre. Alice et Pietro se

gardaient l'un et l'autre d'échafauder des projets d'avenir et ne discutaient que du présent.

— Le palais a besoin de quelques réparations urgentes, dit seulement Pietro à sa fiancée. Nous y mettrons les ouvriers dès que ma mère aura déménagé et que le magasin aura été transféré dans le palais voisin. Au début de notre mariage, nous pourrons donc séjourner à l'hôtel *Danieli*, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Vous garderez votre appartement, et je prendrai celui de miss Molesey.

Mais, si Alice ne formulait aucun projet d'avenir, cela ne l'empêchait pas d'avoir quelques idées bien arrêtées à ce sujet. Elle avait résolu de s'embarquer au plus tôt, avec son mari, pour New-York, afin d'arriver en pleine « saison » et de présenter le prince à ses amies et connaissances. Ce serait ensuite le bon moment pour aller séjourner en Californie sur une plage élégante. La princesse Dantardini verrait à ses pieds ceux qui avaient témoigné quelque méfiance à l'égard de la fille de Gaillord Grant. Elle serait la reine de New-York.

Alice vivait dans la crainte d'une discussion avec son fiancé, discussion qui remettrait tout en question et anéantirait ses beaux châteaux en Espagne. Aussi s'était-elle gardée de faire allusion à sa conversation avec M. Hemmingway. Pietro pouvait croire que tout allait au gré de ses désirs.

« Je ne peux rien dire maintenant, songeait Alice, rageuse, car il serait capable de me planter là sans façon ; mais, patience, je compte bien avoir le dernier mot. »

Comme le lui avait dit Pietro : « le divorce n'existait pas en Italie ». Il ne pourrait donc l'abandonner sous un prétexte frivole, tandis qu'elle serait libre, elle, d'agir à sa guise. Tant mieux. Elle échangeait avec son futur mari des dialogues imaginaires dans le ton de ceux-ci :

« — J'ai décidé que nous partirions dans huit jours en Amérique, Pietro.

« — Et si je refuse de vous accompagner ?

« — Je partirai seule.

« — Quel scandale ! dirait-il, ennuyé.

« — Evitez-le-moi ! Vendez votre magasin et partons ensemble.

« — Vous êtes une entêtée.

« — Vous en êtes un autre !... »

Et elle ne doutait pas de le faire céder.

Le lendemain de leurs fiançailles, Pietro annonça à sa fiancée :

— Ma mère viendra vous rendre visite demain, Alice.

Mais la princesse se trouva souffrante et envoya seulement à la jeune fille une lettre affectueuse.

Alice, qui craignait la résistance de la vieille princesse, fut émue. Aussi, quand la vieille dame annonça sa venue, à quelques jours de là, Alice l'accueillit aimablement. A son intention, miss Grant avait fleuri d'orchidées son appartement de l'hôtel, qui prenait ainsi un air de fête.

En fait, la vieille princesse conversa surtout avec miss Molesey qui lui plut, tandis que Pietro en était réduit à échanger quelques propos avec sa fiancée.

En cadeau de fiançailles, la mère de Pietro apportait à sa future bru de merveilleuses dentelles vénitiennes d'un prix inestimable.

La visite fut brève, les deux femmes n'ayant rien à se dire et n'éprouvant pas de sympathie particulière l'une pour l'autre.

— Très belle, votre fiancée, Pietro, dit tristement la mère lorsqu'ils sortirent de l'hôtel *Danieli*, mais froide comme la glace ; je vous plains.

La princesse était au désespoir de ce mariage qu'elle voyait s'accomplir sous les plus sombres auspices. Elle estimait que son fils commettait une insigne folie et se résignait mal à cette union mal assortie.

Le soir même, elle écrivit une lettre désespérée à celle que Pietro, parlant à Alice, avait appelée « ma meilleure amie », l'acheteuse du beau lit Médicis :

Quand je pense, ma chère Diane, que vous auriez pu devenir ma belle-fille, au lieu de cette petite insolente, je suis inconsolable... J'aimerais mieux en-

core voir Pietro épouser miss Molesey, la demoiselle de compagnie d'Alice Grant. Celle-là, au moins, a du cœur.

— Ne vous tracassez pas, maman, suppliait Pietro; vous voyez les choses plus en noir qu'elles ne sont. Tout s'arrangera, je vous le promets.

La princesse hocha la tête, mal convaincue, et garda pour elle ses tristes pressentiments.

Elle fit même plus : retirant de son annulaire une bague familiale, elle la donna à son fils.

— La tradition de notre famille veut que vous offriez cette bague à votre fiancée. Je m'en sépare à regret ; donnez-la-lui.

C'était un magnifique bijou d'or massif, dans lequel s'incrustait une belle topaze sculptée en tête de lion. Les yeux étaient d'émeraude. Au dedans de l'anneau s'inscrivait la devise des Dantarini : « Nous les faisons obéir. »

C'était la bague de fiançailles qui servait de génération en génération, dans la famille Dantarini. Chaque mère en faisait don à son fils, en une chaîne ininterrompue.

— Direz-vous à miss Grant l'histoire de cette bague, lorsque vous la glisserez à son doigt ? demanda la vieille princesse à Pietro.

— Non, pas maintenant ; plus tard, peut-être. J'attendrai l'heure, dit-il en détournant la tête.

La réprobation tacite de sa mère l'attristait. Il sentait que la vieille princesse n'éprouvait aucune sympathie pour sa fiancée, et cela le peinait.

« Alice a tant, tant besoin d'affection, songea-t-il. Comment tout cela finira-t-il ? »

XVI

LE GRAND JOUR

Un joli mariage réclame le soleil. Or, nul rayon ne brillait, ce matin-là, pour le mariage d'Alice et de Pietro. Le ciel de Venise s'embrumait de grisailles.

La mariée était bien jolie, cependant, sous son voile de vieux Venise — le voile de la famille Dantarini — et dans sa robe de satin blanc, confectionnée par le meilleur couturier de la ville; vêtu avec une sobre élégance, le marié avait grand air dans sa jaquette d'une coupe impeccable.

Une nuée de journalistes et de photographes, une foule de badauds guettaient les mariés à la sortie de l'église...

Lorsque Alice parut sous le porche au bras de Pietro, un murmure d'admiration courut. Il n'était pas donné souvent aux spectateurs de contempler un couple aussi bien assorti.

Aidée par miss Molesey qui partait le soir même pour l'Angleterre, la princesse Dantarini n'avait pu éviter de donner une réception à l'hôtel *Danieli*. Tous ses parents, ses alliés, ses relations eussent été ulcérés d'être privés du plaisir de venir voir de près la riche héritière qu'épousait Pietro. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur la beauté d'Alice, et l'envie se lisait sur beaucoup de visages masculins.

La vieille princesse recevait avec grâce. Elle avait grande allure dans sa robe de velours gris souris qui s'harmonisait si bien avec ses cheveux d'argent et ses yeux clairs.

Il y avait des fleurs à profusion, et le buffet était magnifique. Prétextant les réparations urgentes à faire au vieux palais, les jeunes époux avaient annoncé qu'ils séjourneraient provisoirement à l'hôtel.

Cette décision ne surprit personne. On savait que le jeune architecte chargé des améliorations, Luigi

Benedetto, un ami de Pietro, devait s'embarquer sous peu pour New-York, où il était chargé par un milliardaire de présider à la construction d'un palais dans le style italien. Il n'y avait donc pas de temps à perdre, et les restaurations étaient déjà commencées, sous sa direction.

Alice se réjouissait de penser que le jeune architecte parlerait là-bas du palais Dantarini, de « son palais », qui promettait d'être une merveille de confort et de goût.

En attendant que sa nouvelle installation fût prête, la princesse douairière devait aller passer quelque temps à Florence, chez une cousine. Pietro voulait que sa mère trouvât dans le palais voisin, où elle allait emménager, un cadre exactement semblable à celui qu'elle quittait, et il apportait tous ses soins à cette reconstitution, en même temps qu'à l'aménagement de son nouveau magasin, pour lequel il concevait des idées originales et grandioses.

La réception terminée, ses malles bouclées, miss Molesey prit congé de sa chère Alice qu'elle remercia, ainsi que le prince, de leur générosité. Le tout avec force larmes et protestations de dévouement éternel.

La princesse embrassa ses enfants. Elle aussi partait le soir même pour Florence, le cœur plein d'appréhension concernant l'avenir sentimental de son fils chéri.

Pietro ayant insisté pour accompagner « ces dames » à la gare, Alice Grant, désormais princesse Dantarini, resta seule dans son appartement.

C'était dans ce petit salon qu'elle avait engagé Pietro comme guide pour découvrir Venise... Quel chemin parcouru depuis lors ! Ils étaient mariés, bien mariés... Elle était sa femme...

Alice s'approcha d'un haut miroir pour y contempler son image. Elle dut s'avouer qu'elle était vraiment très jolie dans sa longue robe blanche, sous ce diadème de perles...

Un homme ordinaire eût certainement perdu la tête auprès d'une jeune femme comme elle. Mais Pietro n'était pas un homme ordinaire. Pietro ne

l'aimait pas... Il l'avait épousée par intérêt, sans doute, pour augmenter son chiffre d'affaires... Car vraiment, même en cherchant bien, elle ne voyait pas d'autre raison à son consentement.

Qu'allait-il advenir d'eux, maintenant ? « Fiez-vous à moi pour l'organisation de notre existence conjugale », avait dit Pietro. Et, chose étrange, elle s'était fiée à lui. Quel curieux magnétisme exerçait donc le prince Dantarini pour qu'elle eût cédé ainsi, sans poser ses conditions ? Il ne lui avait fait aucune promesse. « Je ne suis pas homme à m'imposer de force », avait-il proclamé. Non. Pietro était évidemment délicat. Il l'avait prouvé.

Cependant, si, fort de ses droits conjugaux, il allait la prendre dans ses bras et l'embrasser malgré elle ?

Alice frissonna à cette pensée.

« Je devrais m'enfermer dans ma chambre avant son retour, songea-t-elle, pour bien établir, dès le premier soir, que nous sommes et resterons des étrangers l'un pour l'autre, que nous ne sommes mariés que de nom, pour le monde, et que, de ce fait, je ne changerai rien à mon existence passée. »

Elle fit un pas vers sa chambre, mais s'arrêta. Non, mieux valait affronter son nouvel époux. Elle enleva son voile, son diadème, et s'assit dans un fauteuil, s'efforçant au calme. Un long moment s'écoula... Pietro rentrerait-il ?

S'il l'abandonnait le premier soir quel camouflet !

Le bruit de la porte s'ouvrant fit tressaillir la jeune femme... C'était Pietro, en complet de ville marron.

— Vous en avez mis du temps ! dit-elle avec rancune.

Et aussitôt elle se mordit les lèvres, regrettant ses paroles.

Il parut un peu surpris.

— Excusez-moi, dit-il. Mais je pensais que vous étiez peu pressée de me voir, et j'avais à entretenir ma mère de différents sujets.

Il ajouta :

— Je me suis installé dans l'appartement de Mole

et ai changé de costume. Je pensais que vous profiteriez de mon absence pour troquer votre robe blanche contre une toilette de ville.

— Non; j'avais hâte de causer avec vous. Au sujet des aménagements du palais, notamment, dit-elle avec vivacité, de crainte qu'il se méprît sur ses paroles.

En réalité, ce prétexte venait seulement de lui traverser l'esprit. Par une curieuse contradiction, elle en voulait à Pietro de son peu d'empressement et en même temps elle redoutait comme la peste qu'il se montrât entreprenant. Elle guettait tous ses gestes du coin de l'œil, prête à prendre la fuite devant le moindre geste de rapprochement.

Dantarini semblait à mille lieues de soupçonner les alarmes de sa jeune femme. Il s'assit, tira de sa poche son étui à cigarettes, en offrit une à sa femme, lui tendit le briquet pour l'allumer et en alluma une pour lui, dont il tira quelques bouffées.

Alice remarqua que cet étui était en or fin, incrusté de pierres précieuses, avec le chiffre de Pietro : P. D. surmonté de la couronne princière, en diamants.

« Un cadeau de femme, songea-t-elle avec une ombre de jalousie, sans doute de sa « meilleure amie ». Il est vrai que je ne lui ai rien donné, moi. »

Pietro avait fait à sa fiancée quelques présents : la belle bague de fiançailles, en topaze, des bracelets de famille, le voile en vieux point de Venise, en s'excusant de ne pas la gâter davantage. « Ce sera pour plus tard, avait-il dit, quand j'aurai fait fortune. »

Étant donné les circonstances particulières de leur mariage, Alice eût jugé ridicule de faire un cadeau à son mari, mais elle fut agacée qu'une autre eût pris cette initiative.

— Je crois que vous vous entendrez avec notre architecte, Luigi Benedetto, dit Pietro. C'est un charmant garçon, et il a tant de goût !...

— Je n'en suis pas si sûre, dit Alice, agressive. Il m'a paru entêté et stupide, même. Il s'est moqué de moi quand j'ai dit qu'il faudrait installer une

salle de bains pour chaque chambre. Il prétend que cela diminuerait les proportions des pièces et en détruirait l'harmonie.

— Il a tout à fait raison, dit Pietro avec calme. Nous ne pouvons détruire la vieille demeure de fond en comble et la reconstruire sur vos plans. Ce serait lui enlever tout caractère. C'est déjà bien beau de pouvoir aménager une vaste salle de bains attenante à votre future chambre à coucher. Pour moi, je me contenterai de celle qui existe déjà. Nous ferons installer une piscine au rez-de-chaussée et des salles de bains à chaque étage pour vos invités, mais Luigi ne répond pas que chaque chambre aura la sienne. C'est impossible.

— Rien n'est impossible ; on obtient ce qu'on veut en y mettant le prix, dit-elle, agressive.

— Et si je ne veux pas dévaster notre vieille demeure ni lui enlever son atmosphère ?

— Faites construire une aile nouvelle sur l'emplacement de la cour ! suggéra Alice.

— Quelle hérésie ! Supprimer la vieille cour, le puits enguirlandé de lierre, les platanes centenaires, les cyprès... Jamais !...

Elle perdit patience.

— Je suis habituée au confort américain ; je ne vivrai pas dans un trou à rats... Et mon argent, alors, à quoi servirait-il ?

— Il fallait rester en Amérique, chère, dit tranquillement Pietro. Mais de quoi vous plaignez-vous ? Je fais installer l'électricité, le chauffage central dans le palais. On refait les peintures, on restaure les boiseries. Que voulez-vous de plus ?... Quant à l'argent que vous m'avez prêté, il n'est plus à vous, mais à moi, ajouta-t-il avec calme. Je vous en sers un intérêt honnête et je me suis engagé à vous rendre le capital dans cinq ans. A moins qu'à cette époque-là mes affaires n'aient prospéré à tel point que vous désiriez y participer.

Elle eut honte soudain de sa grossièreté, mais se serait fait hacher en morceaux plutôt que d'avouer ses torts.

Pietro semblait, heureusement, d'humeur conciliante :

— A quoi bon nous disputer le soir même de notre mariage ? dit-il en souriant. Luigi Benedetto vous soumettra ses plans de restauration, et vous en discuterez avec lui. Tout ce qu'il sera possible de faire pour vous contenter, il le fera. Inutile de vous exciter à l'avance.

— Inutile de prendre cet air supérieur qui m'exaspère, fit Alice avec violence. Je ne suis pas plus bête que vous.

— J'en suis bien persuadé, dit Pietro. Aussi je ne doute pas que vous compreniez mes bonnes intentions et que nous devenions amis. Ne croyez-vous pas qu'il serait plus agréable, pour vous comme pour moi, de nous entendre amicalement ?

— Nous nous entendrons si vous êtes raisonnable, dit-elle, un peu calmée.

— Je m'efforcerai de l'être, je vous assure. Après tout, autant tirer le meilleur parti de la situation, ne croyez-vous pas ?

— Le meilleur parti ?

— Mais oui. Vous m'avez épousé pour être princesse ? Hé bien ! vous possédez un des plus vieux titres d'Europe et un des plus jolis palais de Venise. Quant au mari que vous avez dû accepter de surcroît, il s'efforcera de ne pas vous gêner. Avec l'argent que vous avez bien voulu me prêter, je ne doute pas d'étendre considérablement mes affaires...

Il s'interrompt :

— Mais je m'excuse de vous retenir ainsi : vous devez tomber de sommeil.

— Je n'ai pas sommeil le moins du monde, dit-elle, furieuse. Et, puisque vous abordez le sujet de votre commerce, je vous dirai que je ne me suis pas mariée pour être la femme d'un antiquaire.

— Comment ! J'ai établi nettement la situation avec M. Hemmingway ; je croyais que nous étions d'accord.

— Erreur ! Je n'ai pas voulu discuter avec M. Hemmingway, mais j'espère bien parvenir à vous convaincre qu'il est ridicule de continuer à

vouloir faire du commerce, alors que je suis milliardaire.

— Vous êtes peut-être milliardaire, mais je ne le suis pas. Je vous le répète : je veux continuer à travailler. Et puisque je transfère mon magasin hors de votre maison, au palais Servelloni, je ne vois pas en quoi cela peut vous gêner.

Il attendit une objection qui ne vint pas et continua :

— Ce n'est pas le moment de renoncer. J'ai fait l'apprentissage de mon métier et connais maintenant à fond le maniement des affaires. Enfin, j'ai renouvelé mon stock qui commençait à s'épuiser. Si bien que, lorsque nous irons ensemble en Amérique, il me sera facile d'établir une succursale à New-York...

— Vous ne ferez pas une chose pareille ! s'exclama Alice, horrifiée. Vous ne pensez pas à ce que vous dites ! Jamais je n'accepterai cela. Otez-vous cette idée de la tête.

— Vraiment ? fit le prince d'un ton léger.

De colère, Alice rougit jusqu'à ses jolies oreilles qui ressemblèrent à deux coraux pourpres.

— Non, dit-elle, je ne retournerai pas à New-York en compagnie d'un antiquaire.

— Alors, vous resterez à Venise. Je ferai seul le voyage.

— Non, vous renoncerez à ce projet ! dit-elle avec décision.

Se montant peu à peu, elle ajouta :

— Et si vous voulez que je m'installe au palais Dantarini, vous vous arrangerez pour que chaque chambre ait sa salle de bains dans l'aménagement nouveau du palais. Je ne veux pas avoir à rougir devant mes hôtes américains de l'inconfort de ma demeure.

— Ne dites pas d'absurdités, ma pauvre petite princesse, je vous en prie. Vous oubliez que vous m'avez, ce matin, juré obéissance, et que vous êtes tenue de me suivre partout où il me plaira de résider. Résignez-vous donc de bonne grâce. Je travaille pour gagner ma vie, et continuerai à travail-

ler. Enfin je ne tolérerai pas qu'on abîme mon vieux palais.

— Je ne suis pas votre esclave !

— D'accord. Mais vous êtes ma femme.

— Ma demeure sera arrangée à mon idée, sinon je regagnerai mon pays, décréta Alice, entêtée.

— Si j'y consens. Vous êtes devenue Italienne par votre mariage, et il est normal que la princesse Dantarini habite le palais Dantarini.

— Moi ? Pas le moins du monde. Je compte sur votre bon sens.

Alice tremblait de rage contenue, cette résistance inattendue la mettait hors d'elle. Elle ne savait plus où elle en était.

— Décidément, Mussolini a fait des adeptes, railla-t-elle. Vous jouez au dictateur, mais vous n'êtes pas de taille. Les Américaines ne s'en laissent pas imposer si facilement. Après tout, je suis bien bonne de discuter avec vous. Puisqu'il en est ainsi, je n'inviterai aucun de mes amis à séjourner au palais Dantarini. Quant à votre métier d'antiquaire, exercez-le tant qu'il vous plaira, mais ne comptez pas sur moi pour vous faire de la propagande à New-York.

— Merci, petite princesse. C'est tout ce que je demande ! Je n'ai nullement besoin de votre aide pour trouver un débouché en Amérique, je vous assure.

— Vous avez peut-être le titre de prince, dit-elle avec mépris, mais vous avez la mentalité d'un petit boutiquier.

— Dites d'un homme d'affaires d'aujourd'hui, chère ! Il faut bien vivre avec son temps ! Il est amusant que ce soit moi, élevé dans une étroite aristocratie, qui doive assumer le rôle de l'homme moderne vis-à-vis de vous, libre Américaine, dépourvue de préjugés.

— Vous êtes odieux !... cria-t-elle en élevant la voix. Si vous continuez, je rentre chez moi...

Il ne parut pas impressionné par cette véhémence.

— Je songe à une chose, dit-il tout à coup... Si nous devons nous disputer ainsi tous les jours, le

directeur nous priera de quitter l'hôtel. Dans ces conditions, il vaudrait mieux, en effet, rentrer chez nous. Vous avez tout à fait raison.

Il prit le téléphone :

— Allo, le directeur ? Monsieur, je vous signale que nous quitterons demain... Non, nous ne sommes pas mécontents... Tout a été parfait... Mais le palais sera prêt demain à nous accueillir. La princesse et moi préférons nous installer chez nous sans retard. Merci !

Furieuse, Alice se précipita vers le téléphone et tenta d'arracher le récepteur des mains de Pietro. Mais le jeune homme le tenait d'une main ferme. De l'autre main, il maîtrisa la jeune femme qui écuma de rage.

La communication terminée, il relâcha son étreinte.

— J'espère ne pas vous avoir fait mal, dit-il doucement.

— Je ne quitterai pas cet hôtel demain ! cria-t-elle.

— Mais si, chère ; vous verrez : nous serons beaucoup mieux chez nous.

— Je ne vous accompagnerai pas, sauf contrainte par la force.

— Ici donc ! Je n'ai nullement l'intention de vous contraindre. Vous m'accompagnerez de votre plein gré.

Après cet effort, Alice éprouva une brusque détente, ses yeux s'emplirent de larmes qui coulèrent en perles liquides le long de ses joues.

A cette vue, le visage de Pietro se contracta légèrement et ses lèvres tremblèrent, mais il demeura impassible.

— Pourquoi, murmura-t-elle, pourquoi m'avez-vous épousée ?

Il hésita une seconde, une émotion fugitive sur son grave visage :

— Parce que vous m'avez fait l'honneur de me le demander, et aussi parce que l'idée de vous apprivoiser me tentait. Jadis, mes aïeux élevaient de jeunes fauves qu'ils rapportaient de leurs lointains

voyages, d'où la devise de notre maison que vous portez inscrite sur votre bague de fiançailles.

L'amour-propre d'Alice se cabra.

— Ah ! ricana-t-elle, je comprends ! Vous espériez me mater ?

De ses petits pieds chaussés de satin blanc, elle frappa le plancher avec colère.

— Perdez cet espoir ! cria-t-elle, et, pour commencer, reprenez cette bague !

Elle la lui jeta d'un geste convulsif ; Pietro la rattrapa au vol. Alice éclata en sanglots.

— Je suis folle de vous avoir épousé ! gémit-elle.

Elle avait l'air traqué d'un jeune animal sauvage pris au piège. Il eut pitié d'elle.

— Calmez-vous, dit-il tendrement ; j'ai dit que je souhaitais vous apprivoiser, non vous mater.

« Plût au Ciel que vous ayez un peu d'amitié pour moi, cela faciliterait singulièrement ma tâche », dit-il tristement.

Mais elle ne voulut rien entendre.

— Je vous hais, dit-elle d'un air sombre. Je commence seulement à réaliser la folie que j'ai commise en vous épousant.

Elle gémit :

— Oh ! oh ! oh ! Je suis trop malheureuse... Vous abusez de votre pouvoir parce que je suis seule au monde et que je n'ai personne pour me protéger... Tenez, je regrette d'avoir laissé partir Mole. Elle, au moins, avait de l'affection pour moi...

Elle le regarda d'un air hagard :

— Pourquoi déplorez-vous que je n'aie pas d'amitié pour vous ? Pour me torturer davantage ?

— Non, dit-il d'une voix étrange, pour vous venir en aide, pour vous apporter un peu de réconfort.

— Je me demande quel réconfort vous pourriez m'apporter ? La question ne se pose pas ; je n'éprouve pour vous aucune amitié, loin de là, et n'en éprouverai jamais, heureusement, puisque vous me détestez.

— Ne préjugez pas de l'avenir, dit-il vivement. Je ne vous déteste pas, Alice, et il ne tiendrait qu'à vous de vous faire aimer.

— Vous me détestez ! répéta-t-elle, obstinée, en se mouchant. N'essayez pas de me faire croire que vous avez de la sympathie pour moi.

— Je n'essaye rien du tout, dit Pietro qui, devant le désespoir de la jeune fille, perdait toute sa maîtrise de lui. Je dis simplement que je pourrais vous adorer, Alice, laissa-t-il échapper, si seulement vous étiez différente.

Elle entendit ces mots, malgré ses sanglots. « Différente », que voulait-il dire ? Elle faillit l'interroger, mais n'osa. Des phrases ! Il la détestait et elle le haïssait. Cela seul était certain. Elle le lui ferait bien voir.

Jugeant inutile de continuer la conversation plus longtemps, elle courut, toujours en pleurs, s'enfermer à clé dans sa chambre.

XVII

LA NUIT

Enfermée dans sa chambre, après avoir arraché sa robe de mariée, revêtue d'un kimono vert brodé, jetée en travers de son lit où elle avait pleuré longtemps, Alice avait perdu la notion de l'heure. La nuit était tombée depuis longtemps. Des tiraillements d'estomac lui rappelèrent prosaïquement que l'heure du dîner était passée.

Qu'était devenu Pietro ? Sans doute avait-il gagné la salle du restaurant ?

Soudain, des bruits d'assiettes heurtées et de verres lui firent soupçonner que le prince Dantarini se faisait servir à dîner dans le petit salon voisin.

Comment pouvait-il manger paisiblement après ce qui s'était passé entre eux ? Et à deux pas d'elle, encore !...

Elle ne pensa pas que le prince agissait ainsi pour ménager l'amour-propre d'Alice. Quels commentaires eussent fait les gens de l'hôtel si le prince avait dîné seul en bas, au restaurant ? Quels racontars eussent circulé le lendemain, en ville ? Alice

imagina le prince attablé, calme et parfaitement indifférent, se gorgeant de mets succulents, pour la narguer. Elle crut même percevoir la détonation d'un bouchon de champagne. Justement elle mourait de faim et de soif...

« Un sans-cœur ! pensa-t-elle. Quel manque de délicatesse ! Je dois m'attendre aux pires grossièretés de sa part. Penser qu'il a osé faire allusion aux amusements brutaux de ses aïeux et me comparer à un fauve que l'on dresse à coups de cravache ! Il faut qu'il ne connaisse rien du monde pour s'imaginer qu'il va m'ater une libre Américaine, bien connue dans son pays, la fille de Gaillord Grant, roi de la gomme à mastiquer. Vaines menaces ! Je ne me laisserai pas faire... »

Alice avait la gorge serrée et le sang affluait à ses tempes en ondes brûlantes. Ses oreilles bourdonnaient. Dantarini voulait la lutte ? Il l'aurait ! Elle se sentait une force de résistance insoupçonnée...

Prenait-il des forces en dînant pour entamer ensuite la discussion ? Commencerait-il l'offensive sitôt son dîner terminé ?... Elle avait hâte de se mesurer à nouveau avec lui. Pour commencer, il ne devait pas s'imaginer qu'elle l'accompagnerait le lendemain au palais Dantarini. Pourquoi avait-il dit : « Je ne vous contraindrai pas, mais vous y viendrez de votre plein gré » ? Qu'escomptait-il ? Quel était son secret espoir ?... Il y avait là un mystère qu'elle eût voulu élucider.

D'autres paroles sybillines, prononcées par le prince Dantarini, lui trottèrent par la tête et l'intriguèrent.

« Plût au Ciel que vous ayez un peu d'amitié pour moi... Cela faciliterait ma tâche... Pour vous venir en aide... Pour vous apporter un peu de réconfort... » Et encore : « Je pourrais vous adorer, si vous étiez différente. »

En prononçant ces mots, Pietro s'était adouci, ses yeux d'acier avaient perdu quelques instants leur éclat métallique, étaient devenus plus humains, presque tendres... Le regard des immenses yeux clairs avait troublé la jeune femme plus qu'elle ne

voulait se l'avouer. Une seconde, elle s'était sentie attirée étrangement vers son mari. Elle en voulait à Pietro de ce trouble. Il était odieux à Alice de sentir le pouvoir du jeune homme sur elle. Elle eût voulu, au contraire, affirmer son pouvoir sur lui. Des sentiments contradictoires l'agitaient.

Nature primitive, elle n'avait jamais soupçonné jusqu'alors que son cœur pût devenir un pareil champ de bataille, être tirailé par des élans aussi contraires.

Le silence s'était fait dans la pièce voisine. Le prince avait sans doute terminé son souper.

Elle se leva sans bruit, s'approcha de la porte sur la pointe des pieds et colla son œil au trou de la serrure.

Elle reçut un choc en apercevant Pietro attablé devant le guéridon, au milieu de la pièce. Il faisait face à la porte de la chambre à coucher, si bien qu'elle le voyait en pleine lumière. Les flambeaux électriques éclairaient sa sombre chevelure aux reflets fauves. Son beau visage demeurait impassible.

Pour la première fois, elle pouvait l'observer à loisir et critiquer chaque trait de sa physionomie. Il avait une expression rêveuse et mélancolique qui lui seyait. Ses yeux gris bleu paraissaient presque doux.

La pièce fleurie avait un aspect de fête. Le maître d'hôtel entra, desservit la table, apporta le café que Pietro but lentement. Alice mourait littéralement de faim, n'ayant rien pris au lunch.

« Il ne se prive de rien ! » songea-t-elle avec rancune.

La porte se rouvrait pour livrer passage au jeune chasseur de l'hôtel qui tenait un paquet à la main, un paquet ayant la forme d'un livre. Dantarini donna un coup d'œil à l'adresse et fit signe au jeune garçon de déposer le paquet sur la commode.

« Ce doit être pour moi, pensa la jeune femme. Un cadeau à mon adresse, sans doute. »

Elle n'éprouva aucune curiosité du contenu, trop absorbée par la contemplation du visage de son époux.

Enfin, Pietro avait fini de souper ! Le maître d'hôtel s'approcha, obséquieux, éloigna de la table la chaise à haut dossier et se confondit en remerciements : Pietro avait laissé un billet de cent francs sur la table. La table fut desservie en un clin d'œil.

Le prince, s'étant déplacé, ne se trouvait plus dans le champ visuel d'Alice. Elle ne put l'apercevoir. Avait-il quitté la pièce ?

Soudain, elle entendit sa voix sans percevoir qu'il prononçait des paroles. Sans doute donnait-il un ordre au maître d'hôtel. Elle vit disparaître le dos du serviteur par la porte vis-à-vis.

Puis elle respira un délicat parfum de fumée de cigarette, celui des excellentes cigarettes égyptiennes de Pietro. Encore quelques secondes de répit ; que ferait Pietro ensuite ? Fidèle à sa ligne de conduite, à sa tactique de dompteur (voir dressage de fauves), tenterait-il de forcer la porte de la chambre d'Alice, ou bien ordonnerait-il à la jeune femme de venir le retrouver ? On verrait.

Un peu honteuse de son espionnage, Alice s'éloigna de son poste d'observation et s'assit dans le noir, puis attendit. Tout à coup, elle perçut un dé clic de commutateur électrique et le bruit d'une porte qui se ferme. Le trou lumineux de la serrure s'était obscurci. Aucune fente de clarté ne délimitait plus la porte de séparation. On avait éteint l'électricité dans la pièce voisine. Dantarini avait donc levé le siège ? Enfin !...

Sans doute avait-il gagné son appartement, contigu à celui d'Alice. Quelle délivrance !

Alice poussa un soupir... Un soupir de soulagement, sans aucun doute.

XVIII

PAR LA FAIM

Toute l'excitation, toute la colère d'Alice étaient tombées. Cette conclusion la prenait au dépourvu. Elle s'était préparée à la lutte et éprouvait l'éton-

nement un peu ridicule d'un athlète qui, s'étant disposé à soulever un poids énorme, ne ramasserait qu'une boule creuse. Ce départ n'était peut-être, après tout, qu'une feinte ? Pietro espérait-il faire sortir ainsi le petit fauve de sa tanière et le surprendre ensuite au piège ? Tous les bruits s'étaient tus dans l'hôtel. La petite pendule de la cheminée sonna dix coups dans le silence nocturne.

Alice alluma le plafonnier. La pendule marquait bien dix heures. Alice se sentit une faim dévorante et une soif ardente. Dantarini avait dîné solidement, lui !

Jamais Alice ne s'était trouvée aussi déprimée, aussi misérable. Elle se sentit lasse à mourir. Et ces odieux tiraillements au creux de l'estomac !

Tout cela par la faute de cet horrible Pietro. S'il ne l'avait pas poussée à bout en jouant au tyran domestique, elle ne serait pas maintenant en ce triste état.

Cette faim et cette soif surtout devenaient intolérables. Alice se sentait au bord de la syncope. Que faire ? Elle n'osait sonner le maître d'hôtel de peur que Pietro ne vint aussi et ne fût témoin de son ridicule martyre. Si seulement elle avait eu une boîte de chocolats sous la main, une citronnade... Mais non : rien. D'habitude elle avait une provision de fruits dans une grande coupe d'argent. Mais cette coupe se trouvait dans le petit salon voisin, sur la commode. Pourquoi ne profiterait-elle pas de l'absence de Pietro pour se glisser dans la pièce et prendre quelques oranges, voire même des bananes nourrissantes ?

Elle aperçut son image reflétée dans un haut miroir de Venise, vivante statue de la perplexité. Elle avait le teint brouillé, les paupières enflées de larmes, les cheveux en désordre, les lèvres pâles. Son kimono était chiffonné.

— Ah ! je suis jolie ! murmura-t-elle. Si on m'avait dit qu'un homme pourrait me mettre en ce triste état et m'enlaidir à ce point, je ne l'aurais jamais cru. Heureusement qu'il ne me voit pas ainsi. Il serait trop content !

Qu'avait-il donc voulu dire en insinuant « qu'il pourrait l'adorer si elle était différente » ? L'adorer !... Quelle ironie !

« Il ne me trouverait guère séduisante, s'il me voyait ainsi », pensa-t-elle.

Quoiqu'elle ne risquât guère d'être surprise par Pietro, Alice s'approcha de sa coiffeuse, mit un peu de poudre sur ses joues, de rouge à ses lèvres, de parfum dans ses cheveux, un parfum capiteux d'œillet et d'ambre. Elle brossa ses cheveux pour rétablir l'harmonie des ondulations, puis troqua son kimono chiffonné contre une délicieuse robe d'intérieur couleur fleur de pêcher. Elle chaussa des mules assorties, ornées de boucles de diamants.

— En cas d'alerte, je serai présentable. Mais, si j'entends le moindre bruit, je me sauve ! murmura-t-elle.

Elle se dirigea vers la pièce voisine, mais, au moment d'en franchir le seuil, une brève hésitation la paralysa. Elle se raidit.

« Je suis chez moi, après tout, songea-t-elle. Et j'ai bien le droit de lui interdire l'accès de mon petit salon. Oui, je fermerai au verrou la porte sur le couloir et sur son appartement, afin d'être tranquille chez moi. »

Sa décision prise, elle entre-bâilla avec précaution la porte de sa chambre, l'oreille aux aguets.

Tout paraissait tranquille. Elle entra dans la pièce voisine, alluma la plus proche lampe qui éclaira, placé bien en évidence sur le guéridon, un plateau agréablement garni. Dans un plat s'étagaient de minces sandwiches. Une coupe de cristal débordait de belles grappes de raisin noir et blanc, de pêches et de poires. Un carafon de vin fin, un gobelet de verre irisé complétaient le service.

À côté du plateau, une verrerie contenait un bouquet de fleurs d'oranger, dont l'odeur capiteuse embaumait toute la pièce où persistait encore un relent de cigarette.

Fascinée par ce spectacle appétissant, Alice oublia ses craintes et de tirer les verrous. La présence du bouquet symbolique aussi la troublait. Était-ce

la carte de visite du prince ? C'était lui, évidemment, qui avait commandé pour elle ce festin délicat. Au lieu d'être touchée de cette attention, Alice en ressentit de l'humeur.

« De quoi se mêle-t-il ? songea-t-elle, agacée. Il a donc prévu que j'aurais faim ? »

Cette idée l'irrita.

Elle vit aussi une ironie dans le bouquet symbolique placé sur la table.

« Décidément, songea-t-elle, il manquera toujours de tact ; ce bouquet est une insulte !... Où a-t-il pu se procurer des fleurs d'oranger à cette époque ? Il n'en pousse pas dans Venise en cette saison. Sans doute a-t-il télégraphié en Sicile ou à Naples ? »

La présence du plateau, si agréablement chargé, l'étonnait aussi comme un tour de passe-passe, un effet de la magie.

« Le maître d'hôtel l'a sans doute apporté sur son ordre, pensa-t-elle ; mais à quel moment a-t-il pu déposer ce plateau sur la table ? Je n'ai entendu claquer qu'une seule fois la porte sur le couloir. Sans doute le prince est-il sorti en même temps que le maître d'hôtel. Il a fait apporter ce plateau comme appât pour me surprendre me gorgeant de nourriture et se moquer de moi. Mais je vais déjouer son plan ! »

Elle courut à la porte sur le couloir, y donna un tour de clé, puis poussa le verrou sur la porte qui faisait communiquer le petit salon avec l'ancien appartement de Mole.

Là, maintenant elle était tranquille. Personne ne la dérangerait. Elle pouvait se rassasier sans crainte de voir surgir l'intrus.

Alice s'attabla, prit un sandwich au jambon, le croqua à belles dents, puis un autre au poulet, exquis, et encore un autre au foie gras. Ils étaient tous délicieux... Elle recommença la série, une seconde, puis une troisième fois. Jamais elle n'avait eu aussi faim. Que c'était bon de se rassasier !

Un peu de vin de Marsala par là-dessus, puis quelques grappes de ce raisin doré, aux grains de topaze et d'améthyste. Là, elle se sentait mieux ! Sa

dépression était toute physique, voyons !... Si Pietro croyait l'avoir abattue par ses menaces, il se trompait. Alice était de nouveau d'aplomb, prête à la lutte. Elle ferait enlever le plateau demain matin, et Pietro ne saurait jamais si elle avait ou non touché au festin préparé par lui.

Les fleurs d'oranger dégageaient un parfum suave ; on eût dit un cœur en adoration... À respirer ce parfum, Alice éprouvait comme un regret, une nostalgie, la vague impression d'avoir dédaigné une tendresse... — mais laquelle ? — qui plus jamais ne s'offrirait. Soupçonnait-elle, d'ailleurs, le langage secret de ces fleurs ? Non ! La riche héritière n'avait jamais reçu que des fleurs ostentatoires, des fleurs intéressées, non des fleurs d'amour. Comment eût-elle deviné le message que lui apportaient des fleurs d'oranger ? La tendresse conjugale qui s'offrait. Cependant, sans raison, une tristesse s'appesantit sur elle où il entrait un regret, presque un remords. Jamais elle n'avait rien éprouvé d'analogue et s'effraya.

« C'est peut-être le mal du pays », songea-t-elle, alarmée.

Cependant, elle n'avait jamais été heureuse en Amérique, oh ! non ! jamais !...

Enfant abandonnée aux soins de mercenaires, Alice n'avait connu aucune tendresse : son père ne songeait qu'aux affaires et elle n'avait pas été choyée par sa mère qui était morte en lui donnant le jour.

Plus tard, jeune orpheline, trop riche, elle avait fait ses débuts dans la société de New-York mais n'y avait pas réussi. Certes, quantité de flatteurs l'avaient entourée, mais son snobisme, son insolence avaient découragé les vraies amitiés... Elle avait mal su choisir ses relations, sans doute... « Je pourrais vous adorer si vous étiez différente. » Ces paroles sonnèrent bizarrement à ses oreilles.

Elle se sentit seule, affreusement, et eut froid à l'âme... Un frisson la secoua.

— La fenêtre est ouverte, murmura-t-elle pour s'excuser.

Rassasiée, elle quitta la table et s'approcha de la fenêtre ouverte pour la fermer.

Mais la vue de la lagune reflétant les lucurs dansantes des réverbères et des gondoles la saisit d'admiration, et elle s'accouda au balcon.

La nuit était sereine et relativement tiède pour une nuit de novembre. Des étoiles glacées scintillaient dans le firmament bleu. Alice ne se sentait aucune envie d'aller dormir. Mais alors, que ferait-elle toute cette longue, longue nuit ? Il était à peine dix heures et demie. Le clocher de Santa-Maria-Maggiore laissa tomber un coup cristallin.

Un moment Alice se berça de l'illusion que Pietro reviendrait et s'emporterait en trouvant les portes fermées. Elle se divertit à l'idée de le narguer.

— Je ne lui ouvrirai sous aucun prétexte, murmura-t-elle. Mais il ne reviendra pas.

Elle ne s'avisa pas de la contradiction qu'offraient ses paroles avec ses actes. Pourquoi s'était-elle alors habillée avec tant de soin, si elle savait que Pietro ne reviendrait pas ?

« Pour moi seule », aurait-elle répondu si on le lui avait demandé.

Un souffle plus frais la fit rentrer dans la pièce qu'elle se mit à arpenter de long en large.

Comme une jeune tigresse en cage, songea-t-elle, amusée. Mais une tigresse qu'aucun Dantarini n'apprivoisera jamais. »

A ce moment, son regard tomba sur le paquet que le chasseur de l'hôtel avait apporté, pendant le dîner, au prince, et que Pietro avait fait poser sur la commode.

Elle lut la suscription : « Princesse Dantarini », qui lui fit plaisir. Tel était son nom désormais. Cela sonnait bien. Le paquet, enveloppé d'un joli papier bleu, bien ficelé, avait un aspect engageant. Elle coupa la ficelle, développa le papier et vit un joli volume relié de vélin blanc.

« Un cadeau de noce », songea la jeune femme, troublée.

Elle chercha la carte, n'en trouva pas et s'avisa

alors seulement de lire le titre de l'ouvrage : *la Mégère apprivoisée*, de Shakespeare.

Un flot de sang injecta les joues d'Alice qui poussa une exclamation de colère.

C'en était trop ! L'envoi de ce volume était la goutte d'eau qui fait déborder la coupe ! Car c'était là une insulte de Pietro, elle n'en pouvait douter. Qui d'autre lui eût adressé ce présent ironique et vengeur ? Certainement pas l'innoffensive Mole. Encore moins sa belle-mère, la princesse douairière, si digne, si délicate.

Comment Alice aurait-elle pu deviner qu'il s'agissait en l'espèce d'une petite méchanceté de vieilles filles envieuses, et que cet envoi anonyme lui était adressé par miss Marion et miss Rose, les deux relations de Fanny, qui n'avaient jamais pardonné à miss Grant son insolence, son attitude hautaine et sa chance ?

— Comment ose-t-il me braver ainsi ? murmura Alice, hors d'elle. Jamais je ne lui pardonnerai, jamais ! Quant à son livre, voilà ce que j'en fais !

Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit, afin de lancer de toutes ses forces le malencontreux volume dans la lagune. Son geste brusque fit choir un haut paravent, placé près de la fenêtre, qui masquait un canapé. Le paravent tomba dans un bruit de tonnerre. Le prince, qui dormait, tout habillé, sur le divan, s'éveilla en se frottant les yeux.

— Vous ! cria Alice, horrifiée. Vous m'espionniez ! Bandit !

Le livre s'échappa de ses mains, et son mouvement de recul fut si vif qu'elle glissa sur le parquet bien ciré et serait tombée si Pietro ne l'avait reçue dans ses bras.

XIX

UNE EXPLICATION ORAGEUSE

Pietro soutint la jeune femme d'une main ferme et la remit d'aplomb sur ses jambes.

— Retirez vos paroles, dit-il tranquillement. Je ne

vous espionne pas et je ne suis pas un bandit. Rétractez-vous.

— Jamais ! Je ne vous pardonne pas de m'avoir envoyé la *Mégère apprivoisée* et encore moins de vous cacher derrière un paravent pour m'espionner. C'est l'attitude d'un mufle !

— N'employez pas des épithètes que vous pourriez regretter, dit-il d'un air sévère. Je ne vous ai envoyé aucun livre. Si vous me connaissiez un peu, vous ne me soupçonneriez pas d'un geste semblable. D'autant que j'ai toujours jugé stupide la conduite de Petruchio à l'égard de Katherina, dans la comédie de Shakespeare. Battre une femme, l'affamer et l'empêcher de dormir, pour l'apprivoiser ? Quelle horreur !... Ma méthode est plus moderne !

— Puis-je savoir quelle est votre méthode ? demanda-t-elle, les joues en feu, les yeux étincelants.

— Vous la découvrirez bien vite, dit-il, évasif. Quant à supposer que je suis resté ici pour vous espionner, c'est de la sottise pure... J'eusse de beaucoup préféré aller dormir dans mon lit, je vous assure. Si je suis resté ici, c'est pour ménager votre amour-propre et pour que les gens de l'hôtel n'aillent pas répandre demain en ville le bruit que je vous ai délaissée le soir même de votre mariage.

« J'aurais pu aller dormir dans l'ancienne chambre de Mole ; mais, telle que je vous connais, vous auriez barricadé toutes les portes de votre appartement, afin de mettre tout l'hôtel au courant de votre aversion pour moi et de rendre le scandale public. »

Elle ne retint de ces reproches que celui qui l'atteignait au vif :

— Vous osez dire que je suis sotte... Vous ! vous !

— Parfaitement. Il est temps que vous entendiez un peu vos vérités. Oui, si vous ne comprenez pas que j'ai agi uniquement dans votre intérêt, en restant ici ce soir, vous êtes une sotte !

— Oh ! oh ! oh ! cria-t-elle, furieuse et piquée au vif dans sa vanité.

— Vous rendez-vous compte que nous sommes, à l'heure actuelle, des gens en vue, que tout Venise a les yeux fixés sur nous ? Je ne veux tout de même

pas vous couvrir de ridicule, pauvre petite ! Vous êtes ma femme devant Dieu et devant les hommes, et je veux que l'on respecte la princesse Dantarini. Voyons, chère princesse, reprit-il plus doucement, réfléchissez.

Cette façon d'envisager les choses la rendit muette de stupeur. Elle avait les joues brûlantes et ne savait plus que dire.

— Vous rendez-vous compte de l'injustice de vos reproches ? demanda-t-il avec calme.

Son attitude était si noble, si franche qu'elle fut subjuguée.

— Peut-être, fit-elle à voix basse.

Quel étrange magnétisme exerçait donc Pietro pour qu'elle cédât ainsi ?

Elle ajouta en détournant la tête :

— Vous pouvez aller dormir en paix dans l'appartement de Mole : je ne barricaderai pas les portes.

— Merci, dit-il avec flegme.

Elle eut honte d'avoir cédé si vite et déclara d'un ton de défi :

— Ne comptez pas que je vous accompagnerai demain au palais Dantarini. Je préfère rester ici, tant que les réparations ne seront pas faites comme je l'entends. Je n'ai pas changé d'idée sur ce point. Je ne vous accompagnerai que contrainte et forcée.

— Je n'ai nullement l'intention d'employer la force, fit gaîment le prince. Vous viendrez de votre plein gré. Laissez-moi vous dire seulement que, si vous me laissez partir seul demain, vous ne me reverrez plus jamais. Sur ce, chère, je vous souhaite le bonsoir !

Il tira le verrou de la porte de communication entre son appartement et celui d'Alice, l'ouvrit, passa dans l'obscurité de la pièce voisine et referma la porte.

Elle crut même percevoir le grincement d'une clé dans la serrure.

XX

LA MÉTHODE DE PÉTRUCHIO

Alice ramassa le livre. Elle n'aurait su dire pourquoi. Peut-être pour se plonger dans une lecture qui changerait le cours de ses idées, pour essayer d'oublier certaines questions auxquelles il était difficile de donner une réponse ? Toujours est-il qu'elle s'assit dans un fauteuil et se mit à lire. Le temps coula. Alice ne referma le livre qu'après avoir lu en entier cette curieuse comédie de Shakespeare : *la Mégère apprivoisée*.

Elle voulait savoir quelle était au juste la méthode employée par Petruchio à l'égard de Katherina. Peut-être espérait-elle en déduire quel serait le procédé de Pietro vis-à-vis d'elle, Alice ? Mais elle ne put rien inférer de cette lecture. Ce Petruchio était une brute, et Katherina était bien bonne de faire finalement sa soumission. Alice, elle, ne se laisserait pas dompter à coups de trique.

A la fin, brisée physiquement et moralement, elle se mit au lit, sans même fermer la porte sur le petit salon, et sombra dans un lourd sommeil agité.

Elle fit ce rêve étrange, inspiré peut-être par le parfum de l'oranger.

La porte de l'appartement de Pietro s'ouvrait pour livrer passage au prince dont le visage resplendissait de tendresse. Dantarini s'approchait d'Alice, et cette approche la remplissait d'allégresse, car, dans son rêve, Alice aimait son mari et en était aimée... Mais soudain un voile s'interposait entre eux, une espèce de gaze résistante en mailles de fer. Elle tendait les bras désespérément vers le bien-aimé, mais, malgré tous ses efforts, celui-ci ne parvenait pas à briser l'obstacle qui les séparait.



Pietro avait une nature assez compliquée, héritée en partie de ses aventureux et cruels ancêtres, ces

aïeux qui s'amusaient jadis à importer de jeunes fauves pour les dompter, quand ils ne combattaient pas des ennemis farouches, avec l'espoir de les faire obéir.

Seul dans sa chambre (cette chambre où miss Molesey avait bercé ses chastes sommeils de vieille fille ignorante de la vie), Pietro eut un sourire énigmatique.

Cependant, il était loin d'être joyeux, et le sourire quitta bien vite ses lèvres. Non qu'il eût auguré beaucoup mieux à l'avance de cette soirée. Mais enfin, une atmosphère de camaraderie eût pu régner entre lui et Alice... Ils auraient pu éviter ces scènes pénibles et commencer leur vie conjugale sous des auspices plus pacifiques, qui eussent mieux fait présager de l'avenir.

Il avait le visage congestionné et éprouvait le besoin de respirer le grand air. Aussi resta-t-il un long moment accoudé à la fenêtre à respirer les brises de l'Adriatique, apportées par la lagune.

Il éprouvait à l'égard de sa femme des sentiments contradictoires. Son amour se mitigeait de rancune. En même temps qu'il eût souhaité passionnément la serrer contre son cœur, il ressentait le désir féroce de l'humilier, de briser son orgueil, de l'entendre crier grâce, de la voir implorer la tendresse de Pietro. Le difficile était d'amener Alice à ce point-là sans commettre d'irréparables erreurs. La tâche était malaisée.

Dantarini n'était pas un surhomme. De plus, il craignait de faire souffrir... Chaque coup porté à la jeune femme l'atteignait, lui, en plein cœur. Que faire ?

Il éleva ses regards vers le firmament bleu sombre scintillant d'étoiles, comme pour y chercher une inspiration. Le souvenir de sa mère l'assaillit.

La vieille princesse était à Florence, mais sa pensée devait être près de son fils chéri. Elle passerait une mauvaise nuit, la pauvre... Elle prierait pour le bonheur de Pietro.

Pauvre chère innocente mère qu'il avait peinée

sans le vouloir ! Elle avait bien essayé de mettre son fils en garde, mais, devant la décision irrévocable du jeune homme, elle s'était inclinée, essayant même de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

« Cette jeune Américaine n'a peut-être que des défauts de caractère, avait-elle dit. Vous les reformerez, Pietro. Elle est ravissante, elle s'habille bien... Elle fera une princesse Dantarini présentable... Si vous savez la prendre, vous ferez jaillir tout ce qu'il y a de bon en elle. »

Elle serait horrifiée, la pauvre chère maman, si elle apprenait ce qui s'était passé ce soir entre Pietro et sa jeune femme. Mais elle ne saurait rien, heureusement.

Peut-être les choses se seraient-elles arrangées lorsque la princesse douairière reviendrait de Florence.

Alice s'éveilla le lendemain matin avec une courbature à l'âme.

« Je suis mariée, songea-t-elle, terrifiée, à un homme que je déteste. Que vais-je devenir ? »

Elle avait oublié son rêve de la nuit.

Elle songea, au contraire, à l'ultimatum de Pietro.

« Si vous refusez de m'accompagner demain matin au palais Dantarini, tout sera fini entre nous, et je ne vous reverrai de ma vie. »

Il était homme à tenir sa parole. Or, malgré la colère qu'elle éprouvait contre son mari, Alice ne voulait pas perdre si tôt le bénéfice de son sacrifice.

« Je l'ai épousé pour être princesse et pour recevoir mes amis dans le palais Dantarini !... Il serait absurde de renoncer maintenant... Puisque j'ai tant fait que de consentir à cette union, je me dois de persévérer. »

La pendule marquait neuf heures. Elle se leva, prit son bain, s'habilla.

Elle revêtit une robe verte, couleur d'espérance, qui seyait à ses cheveux blonds.

Mole et Alice prenaient d'habitude leur petit déjeuner ensemble dans le salon.

Elle pensa que le prince l'y attendait peut-être. Mais non. La pièce était déserte. Cette discrétion

de la part de Pietro faisait-elle partie de sa fameuse méthode? Quelle méthode, au fait?

Pas celle de Petruchio à l'égard de Katherina.

Petruchio employait la violence; mais il avait affaire à une véritable virago! Il empêchait Katherina de dormir, il la privait de manger... Tandis que Pietro avait fait préparer un excellent souper pour Alice et avait insisté pour qu'elle prît du repos. Oui, sa méthode était à l'inverse de celle de Petruchio. Comptait-il apprivoiser sa femme par la douceur?

Hé! pas si doux que cela! Elle sentit ses joues brûler au souvenir des choses désagréables que lui avait dites Pietro. Mais son sens de la justice lui rappelait qu'elle les avait en partie méritées, peut-être même provoquées.

Toute réflexion faite, le plus sage était d'emménager avec lui au palais Dantarini, si telle était toujours son intention.

Sinon, la légende absurde qu'Alice avait été abandonnée par son mari, au lendemain de son mariage, se répandra et lui ferait le plus grand tort. Elle sonna la femme de chambre et la pria de faire les valises. Elle déjeuna ensuite de fort bon appétit. Vers onze heures, elle entendit un heurt discret à la porte. C'était Pietro. Il entra d'un air gai, comme si aucun nuage ne s'était élevé entre eux la veille, tel qu'il se montrait du temps où il était le guide de miss Grant.

— Avez-vous terminé vos préparatifs de départ? demanda-t-il. Depuis l'aube, je travaille au palais et j'ai fait aménager pour vous un appartement, celui qu'occupait ma mère, où vous ne serez pas trop mal, j'espère. J'ai engagé une bonne cuisinière, et la femme de chambre qui servait ma mère sera à vos ordres avec Apollonia. Cela vous distraira, il me semble, d'être chez vous et de commencer à vous installer. Les pièces du premier étage sont vraiment très agréables à habiter. Vous n'avez vu que les salons du rez-de-chaussée qui sont rendus à leur destination véritable, puisque le magasin est transféré au palais Servelloni...

Il parlait avec volubilité, pour donner à la jeune femme le temps de se remettre et d'oublier leur discussion de la veille.

Mais Alice n'avait plus besoin d'être convaincue. Après tout, elle avait épousé Dantarini pour son palais autant que pour son titre, et elle serait bien sotte de ne pas accompagner Pietro dans la vieille demeure pour une vétille. Que lui importait, en fin de compte, le nombre exact des salles de bains ?

Pietro, en somme, faisait preuve de bonne volonté ; Alice, encore, ne soupçonnait pas le mal qu'il s'était donné pour rendre l'appartement de sa femme luxueux et confortable. Pietro avait choisi dans son magasin le plus joli mobilier, des tapis persans anciens merveilleux, des bibelots précieux et des tapisseries authentiques. En fait, aucune milliardaire de New-York ne possédait un intérieur aussi parfait.

Des fleurs rares égayaient les pièces et des feux de bois brûlaient dans les hautes cheminées à revêtements de chêne.

Les jeunes femmes de chambre, vêtues de noir, avec de petits tabliers blancs brodés, accueillirent la maîtresse de maison avec de larges sourires de bienvenue.

Par comparaison avec l'atmosphère si impersonnelle de l'hôtel, Alice eut l'impression, jamais éprouvée jusqu'alors, et qui ne manquait pas de douceur, de se trouver chez elle, d'avoir enfin un intérieur, presque un foyer...

XXI

LE TRÉSOR

L'hiver vint. Malgré les réparations, le prince et la princesse Dantarini restaient dans le palais transformé en chantier. Ni l'un ni l'autre ne parlaient de quitter la vieille demeure en démolition.

Cependant, Alice avait de mauvaises nouvelles d'Amérique par ses hommes d'affaires. Les kracks de certaines banques américaines avaient entraîné,

pour elle, de lourdes pertes d'argent ; sa fortune se trouvait considérablement amoindrie. Ces nouvelles qui, avant son mariage, l'eussent atterrée, la laissèrent presque indifférente. Peut-être éprouvait-elle l'impression obscure que, quoi qu'il advînt, elle avait désormais un protecteur en son mari.

Cependant, un matin, quand Alice reçut le télégramme suivant, son assurance l'abandonna et elle devint pâle comme une morte :

Panique à la Bourse de New-York, effondrement complet. Banque Allaw a sauté. Votre présence est indispensable.

C'était à la banque Allaw qu'était placée la plus grosse partie de sa fortune. La faillite de cette banque représentait pour Alice la perte de plusieurs millions.

Au déjeuner, Pietro vit paraître sa femme dans un état affreux, pâle, décomposée, elle semblait hors d'elle. Ils ne se voyaient qu'aux repas, vivant le reste du temps comme des étrangers.

— Qu'y a-t-il donc, chère ? demanda Pietro, inquiet. Vous semblez soucieuse.

Le jeune mari entourait Alice d'égards, et dans cette atmosphère de douceur les angles rugueux du caractère de la jeune femme se polissaient. Les sursauts de colère se faisaient plus rares.

— Je suis ruinée ! murmura-t-elle d'une voix faible.

— Vous exagérez sûrement, dit-il avec calme. A mettre les choses au pis, il vous restera toujours le million de dollars que vous avez bien voulu me prêter. J'ose dire que ce placement ne sera pas un des plus mauvais que vous ayez fait. Je suis content de mes affaires.

C'était la première fois, depuis l'époque de leurs fiançailles, que Pietro faisait allusion à son travail. Alice feignait d'ignorer que son mari continuât à se livrer à son métier d'antiquaire, et il n'avait plus été question de la succursale de son magasin que Pietro comptait établir à New-York.

Ce rappel surprit désagréablement la jeune

femme. Elle en oublia sur le moment son angoisse concernant les lourdes pertes d'argent qu'elle venait de subir. Afin de ne pas entamer une discussion pénible, Alice abandonna momentanément le sujet. Elle était bien tentée de se rendre à New-York pour étudier sur place l'état de ses affaires ; mais à l'idée que Pietro en profiterait pour mettre à exécution sa menace de l'accompagner pour aller faire du commerce en grand avec les États-Unis, elle refoula son désir et télégraphia à ses hommes d'affaires qu'il lui était impossible de se déranger.

La vie continua.

Le prince Dantarini avait présenté sa jeune femme dans la meilleure société de Venise, où Alice s'était fait des relations agréables. Comme ces aristocrates avaient des manières simples et cordiales ! Présentée par Pietro qui ne comptait partout que de chaleureuses sympathies, la jeune femme avait été bien accueillie. Aussi était-elle conquise par Venise. L'opinion publique s'accordait pour trouver la princesse Dantarini assez froide, un peu hautaine et distante, mais intelligente et belle.

— Elle s'habille si bien ! disaient les femmes. C'est un plaisir !

Les hommes l'admiraient franchement, et Alice ne manquait pas de courtisans.

Elle commençait à parler l'italien couramment, ce qui facilitait les relations.

La mère de Pietro était revenue de Florence. Elle s'était installée dans le palais Servelloni, où son fils lui avait aménagé un appartement exactement semblable à celui qu'elle quittait.

Pietro voyait sa mère tous les jours, mais Alice rencontrait assez rarement la princesse douairière. Il existait peu d'amitié entre les deux femmes. Alice devinait bien que sa belle-mère avait blâmé Pietro de se mésallier avec une étrangère qui n'était pas « née » ; orgueilleuse, elle en tenait rigueur à la vieille princesse. Celle-ci, cependant, par tendresse pour Pietro, se montrait cordiale envers sa belle-fille, mais Alice ne répondait pas à ses avances.

Quant aux jeunes époux, ils se trouvaient rare-

ment ensemble. Pietro était fort occupé à surveiller les restaurations du palais et très pris par ses affaires au dehors.

Alice occupait un vaste appartement au premier étage, alors que Pietro logeait au rez-de-chaussée. Il n'y avait plus eu de scènes orageuses entre eux. D'un commun accord, ils évitaient les sujets dangereux et ne parlaient guère que de banales généralités.

Les diners en ville, le théâtre, l'Opéra, leur évitaient la gêne du tête-à-tête. Alice n'était pas malheureuse, loin de là. Jamais elle n'avait joui d'un équilibre pareil. Sa vie nouvelle, les aménagements de la vieille demeure l'intéressaient, et son humeur plus souriante s'en ressentait. Jamais elle n'avait été aussi jolie.

Quant à Pietro, nul, sauf peut-être sa mère, ne pouvait savoir ce qu'il pensait au juste et quels étaient ses secrets espoirs.

Plus Alice connaissait son mari, moins elle le comprenait. Pietro n'éprouvait évidemment aucune tendresse pour elle, plutôt de la répulsion; cependant il avait pour elle tous les égards d'un mari épris et veillait à son confort à elle avec un souci constant, lui aplanissant mille difficultés ménagères, s'occupant de la surveillance des nouveaux domestiques, lui évitant toute contrariété, accomplissant, au besoin, pour elle, de petites besognes matérielles, telle qu'un feu de bûches à raviver, qui menaçait de s'éteindre, allant lui-même quérir des fruits au marché quand ceux choisis par le chef ne lui paraissaient pas assez savoureux pour sa femme.

Vint le moment où il fallut quand même abandonner momentanément le palais pour céder la place aux charpentiers et à l'architecte. La vie n'y était plus tenable. Alice et Pietro reprirent leurs deux appartements contigus au *Danieli*.

La jeune femme était navrée de quitter son joli appartement du palais Dantarini. Mais les peintures devaient être refaites, les boiseries restaurées. Elle ne pouvait habiter un chantier. Benedetto dut les mettre dehors. La vie à l'hôtel, dont elle avait oublié les inconvénients, déplut à Alice.

« Si j'en profitais pour aller à New-York ? » songea-t-elle. Là seulement elle jouirait pleinement de son titre, de sa nouvelle situation.

« Si seulement Pietro avait pu renoncer à son projet insensé de fonder une succursale là-bas ! » méditait-elle.

Car, plus que jamais, elle était résolue à ce qu'on ignorât là-bas que son mari exerçait le métier d'antiquaire.

Encore, ici, où le prince Dantarini était connu et aimé, la chose était supportable. Mais, à New-York, où les gens de la haute société sont assez snobs, surtout dans le milieu des parvenus que fréquentait jadis Alice Grant, ce serait intolérable.

Alice avait cédé sur la question des salles de bains. Pietro pouvait bien renoncer à son caprice d'une succursale en Amérique.

En fait, le sacrifice n'avait pas été grand pour Alice. Les plans de Benedetto l'avaient tout de suite séduite. Une fois aménagé, le palais, sans avoir rien perdu de son cachet antique, serait un des plus confortables de Venise et toujours le plus ravissant. Alice avait suggéré quelques modifications heureuses que l'architecte et Pietro avaient approuvées.

Comme l'avait dit Fanny Molesey : « Venise inspirait Alice, lui donnait une âme ». Elle se passionnait maintenant pour quantité de choses qui l'eussent jadis laissée indifférente ; les musées, les antiquités, l'histoire, les couchers de soleil, la musique, les reflets dansants sur les canaux, le son des cloches dans l'air limpide l'émouvaient étrangement. Cessant de se croire le centre de l'univers, elle découvrait la beauté du monde. Elle s'apercevait que l'argent n'est pas tout.

Mais, par une curieuse pudeur, elle gardait pour elle toutes ses découvertes. Vaniteux, Pietro serait capable de s'attribuer tout le mérite de cette transformation. Alice ne voulait pas lui procurer ce plaisir.

Oui, Alice, sans le savoir, avait beaucoup changé. La princesse Dantarini n'avait plus grand'chose de commun avec miss Grant.

Parfois, la phrase de Pietro lui traversait la mémoire : « Si vous étiez différente, je pourrais vous adorer... » Différente ? Comment ?... Une chose était sûre : il ne l'adorait pas... Il était courtois, sans plus.

Un jour, en démolissant une cloison au fond d'une cheminée, les ouvriers de Benedetto découvrirent une porte secrète.

L'architecte fit aussitôt prévenir le prince.

— Je veux l'ouvrir en votre présence, dit-il.

— Si vous le permettez, dit Pietro, je vais chercher aussi ma mère et ma femme. Cette découverte les intéresse également.

Alice étant sortie faire une visite, il insista pour qu'on attendît son retour.

— C'est Benedetto qui a réclamé votre présence, dit Pietro à Alice.

Si bien que celle-ci remercia l'architecte, sans soupçonner l'attention délicate de son mari.

— Merci de m'avoir attendue, dit-elle à Benedetto.

Jadis, elle n'eût pas pris la peine de remercier.

Dans le fond de la cheminée, derrière la petite porte de fer, on découvrit un passage secret conduisant à un petit cabinet pratiqué dans l'épaisseur de l'énorme mur de pierres ; à la lueur des lampes électriques de poche, ils aperçurent, le long du mur, des planches sur lesquelles s'alignaient de gros coffres de fer et de cuir. Au milieu, à terre, se trouvait une espèce de malle en bois peint de fleurs vives, qui était un coffre de mariage du XIII^e siècle.

— Oh ! s'exclama Benedetto, nous allons faire des trouvailles historiques, je crois !

Pietro ne dit rien, mais prit tendrement la main de sa mère. A ce petit geste d'affection, le cœur d'Alice se serra, sans raison.

Les hommes se saisirent des coffres et les portèrent dans le grand salon voisin.

Tous ces coffres étaient fermés à clef. Mais les clefs en étaient perdues. Leurs possesseurs, morts depuis plusieurs siècles, seuls auraient pu dire où elles se trouvaient.

— Ce serait un crime de briser ces serrures anciennes, dit Alice.

— Vous avez raison, dit Pietro; je vais faire appeler le meilleur serrurier de la ville, qui possède la tradition des anciennes serrures et qui découvrira le secret de celles-ci.

L'homme vint et, au bout de quelques heures d'efforts, ouvrit les coffres.

Un véritable trésor apparut aux yeux éblouis des spectateurs. La plus petite des cassettes contenait des bijoux des *Mille et une Nuits*, des rubis, des améthystes, des topazes, des diamants, montés en bracelets, en bagues, en colliers, dont l'éclat aveuglait. Il y avait aussi un sautoir de perles d'une grosseur peu commune, mais ces perles avaient perdu leur éclat pour prendre un aspect terne, malade.

— Quel dommage! s'exclama Alice.

— Elles auraient besoin d'être trempées à nouveau, pendant de longs mois, dans l'eau de mer, dit la princesse douairière.

— Comme ce diadème de perles mortes que la reine Christine fit descendre, lié à une chaîne de fer, au fond de la mer, dit Pietro en souriant. C'est un procédé bien romantique. J'en connais un meilleur.

Il se tourna vers Alice et la regarda en face :

— Consentiriez-vous à porter ces perles sur vous nuit et jour? demanda-t-il. Le contact d'une peau vivante, jeune et fraîche, rend, dit-on, aux perles malades tout leur éclat. Voulez-vous entreprendre cette guérison?

Sans raison, à cette demande, le cœur d'Alice battit un peu plus vite, et une curieuse émotion mit un picotement à ses yeux.

— Oui, dit-elle, je veux bien essayer.

— À qui ces perles ont-elles pu appartenir? murmura Pietro.

— Certainement à une jeune femme très belle et très aimée, dit la mère.

Alice avait eu la même idée, mais s'était gardée de l'exprimer, de crainte de paraître sottement sentimentale.

Le second coffret contenait une miniature à double face, encadrée d'or et de pierres précieuses. D'un côté il y avait le portrait d'un jeune homme, de l'autre celui d'une jeune fille, tous deux remarquablement beaux.

L'homme avait le type des Dantarini. Les cheveux étaient bruns avec des reflets fauves, les yeux bleus, le teint bistré.

— Il vous ressemble, Pietro, remarqua la vieille princesse.

La jeune femme était toute blonde et rose, sur la miniature.

Le regard de Pietro se posa un instant sur sa femme. Alice se demanda : « A-t-il remarqué qu'elle me ressemble un peu ? » Mais Pietro ne formula aucun commentaire.

Le coffre contenait encore un petit tryptique de trois peintures enchâssées d'or, représentant l'Annonciation, la Vierge et l'Enfant Jésus, et la Mise en Croix.

Benedetto poussa une exclamation de stupeur en déchiffrant la signature :

— Un Fra Angelico ! dit-il. Cela n'a pas de prix.

Le troisième coffre contenait des monnaies d'or extrêmement anciennes, plus d'un millier de pièces, et aussi de la vaisselle plate d'or et d'argent, des pièces d'orfèvrerie merveilleusement ciselées.

Tous étaient muets d'admiration.

Pietro remarqua qu'une des pièces d'or était coupée en deux.

— Deux amoureux se la sont partagée, sans doute, dit la vieille princesse. Qui sait où dort l'autre moitié de cette pièce ?

On ouvrit enfin la petite malle peinte.

C'était bien un coffret de mariage. Il contenait un miroir entouré d'une guirlande de roses en bois doré sculpté, des dentelles, une robe de satin blanc à paniers qui avait pris la teinte du vieil ivoire, un bouquet artificiel de fleurs d'oranger fanées, un diadème de perles, des bas de soie, des écharpes de tulle, un missel relié en blanc, enluminé de minia-

tures religieuses, enfin un vieux parchemin tout jauni que Pietro déroula pieusement.

Il lut :

Voici mes chères reliques, tout ce qui, avec mon fils, peut attester que Nicolo fut mon époux bien-aimé.

MONNA.

Des larmes avaient dû couler sur le feuillet, car on devinait encore leurs traces humides à certaines taches de moisissure.

— Il s'agit certainement de ces infortunés Giustiniani dont je vous ai raconté la légende, dit Pietro à sa femme. Vous rappelez-vous ce jeune Nicolo qui sortit du couvent, avec l'autorisation du pape, pour épouser la belle Monna, mais qui, une fois sa descendance assurée, dut abandonner sa femme et son fils ?

— Oui, je me souviens, dit Alice.

— C'est Monna Giustiniani qui dut enfermer dans ce cabinet, dont elle seule connaissait le secret, ces trésors qui devaient évoquer pour elle des jours de bonheur, dit la vieille princesse. On a dû enterrer la jeune veuve avec la clef des coffres, et le secret du cabinet a été ainsi perdu...

Alice se souvenait, en effet, fort bien de la légende du jeune moine et des commentaires que Mole avait faits à cette occasion.

— Quelle belle histoire d'amour, avait dit Fanny, si tragique ! Je ne puis imaginer que l'amour de Monna et de Nicolo ait été tranché si brutalement, à jamais.

Le jour où elle avait appris les fiançailles d'Alice et de Pietro, Mole avait ajouté de sa voix douce :

— Savez-vous, Alice, l'idée stupide qui m'est venue quand je vous vis séduite par Venise, au point de vous y fixer, comme si vous vous retrouviez dans votre patrie ? Je me demande si vous n'êtes par une réincarnation de la belle Monna, et quand je pense aux circonstances bizarres qui ont amené votre rencontre avec le prince Dantarini, j'ai envie de découvrir en lui une réincarnation du prince Nicolo.

Alice avait interrompu la vieille fille pour déclarer sèchement :

— Ni le prince ni moi ne faisons un mariage d'amour. Vous êtes absurde, Mole...

Aujourd'hui, elle regrettait ces paroles. Le regard de Pietro l'avait troublée...

— Voilà de précieuses reliques, dit Benedetto. Leur intérêt historique est incontestable. Vous devriez en faire don à un musée, prince.

— Non... ; ce coffre de mariage ne doit pas être profané. Il restera dans sa cachette, si toutefois ma mère et ma femme sont du même avis.

— Vous avez raison, comme toujours, Pietro, dit la vieille princesse.

Alice inclina la tête sans parler.

Elle prit le collier de perles d'un air maussade et l'emporta dans sa chambre. Là elle le garda un long moment entre ses mains, examinant chaque perle et méditant. Un gage d'amour!... Nicolo avait donné ces perles à la belle Monna, mais celle-ci, après avoir perdu son mari, n'avait plus voulu les porter, et les perles avaient perdu leur éclat.

Ce gage d'amour avait traversé les siècles pour venir témoigner de l'ardeur qui avait animé deux jeunes cœurs brûlant de tendresse l'un pour l'autre.

L'amour... Alice, qui avait été comblée par la vie, puisqu'elle possédait la fortune et la beauté, se verrait-elle refuser la seule chose qui valût la peine de vivre : l'amour?... Monna avait pu vieillir et mourir avec sérénité : elle avait connu l'amour. Alice s'acheminerait-elle tristement vers la tombe sans connaître l'élan merveilleux qui précipite un être contre un autre être, qui fait battre deux cœurs à l'unisson? Ne déchiffrerait-elle pas le langage inexprimé que lui avait chuchoté le bouquet de fleurs d'oranger?

A quel mobile avait obéi Pietro en lui confiant le soin de ressusciter les perles malades? Qu'espérait-il d'elle?

Alice songea :

« Si ma jeunesse et ma santé rendent leur éclat à ces perles, ce sera un signe que l'amour me sourira. »

Elle mit le sautoir de perles autour de son cou et le glissa sous sa chemisette, contre sa peau.

« Je les porterai nuit et jour, murmura-t-elle, et ne les quitterai que lorsqu'elles auront parlé, ces perles, symbole d'un amour indéfectible. »

Puis elle songea tout à coup que la découverte du trésor modifiait totalement, pour Pietro et pour elle, leur situation de fortune respective.

Les tableaux de Fra Angelico, les bijoux merveilleux, les pierres précieuses, les monnaies d'or, la vaisselle plate, les pièces d'orfèvrerie ciselée, n'avaient pas de prix... Tout cela représentait un trésor. Bientôt Pietro serait beaucoup plus riche qu'elle, surtout après les pertes d'argent qu'Alice venait de subir.

Cette idée, qui, il y a quelques semaines, l'eût atterrée, lui fut presque agréable.

XXII

ATTENTE

Avril vint.

La restauration du palais Dantarini était terminée. Une merveille ! Benedetto et ses ouvriers avaient abandonné la place, et le jeune couple avait réintégré la vieille demeure modernisée.

Alice ne se tenait pas de joie. Jamais, en aucun lieu, elle ne s'était sentie aussi bien installée, aussi à son aise.

Ce cadre harmonieux mettait en valeur sa jeune beauté. Elle rayonnait. Si seulement Pietro s'était montré moins froid, moins distant.

« Je ne suis pas homme à m'imposer à une femme », avait-il dit.

Et il tenait parole. Alice le voyait à peine et régnait en souveraine dans la vieille demeure. Il est vrai que ses affaires devaient l'absorber, ce malheu-

reux commerce auquel Alice n'osait faire allusion, de crainte de raviver le brandon de la discorde.

Cependant le problème allait se poser. Les hommes d'affaires d'Alice réclamaient impérieusement sa venue à New-York. Il y avait des décisions à prendre qu'on ne pouvait régler par correspondance.

Après cette période de répit, la guerre allait-elle éclater à nouveau entre les époux ?

Si seulement Pietro avait renoncé à son projet d'étendre son commerce à l'Amérique ! Il pourrait alors accompagner sa femme sans inconvénient...

Quoiqu'elle eût perdu un peu de son snobisme au contact de vrais aristocrates, quoiqu'elle eût pu constater que le prince n'était nullement diminué dans l'estime de ses amis et relations parce qu'il travaillait, Alice n'était pas encore assez libérée pour admettre l'idée qu'on rirait d'elle à New-York si elle présentait son antiquaire de mari.

On dirait là-bas que le prince était un faux prince, puisqu'il croyait, quoique marié à une riche héritière, devoir continuer à exercer un métier. On se moquerait de la princesse Dantarini.

Chaque jour Alice sentait la nécessité d'aborder avec son mari la question du voyage en Amérique, et chaque jour elle remettait au lendemain.

Elle voulait, si elle retournait à New-York, y être admirée et enviée sans réserve ni restriction. Elle voulait que Pietro fût traité comme un souverain et que nul ne pût rire à leurs dépens. Pietro avait si grand air quand il voulait !...

Seulement, comment aborder ce sujet brûlant avec ce mari qui la traitait en étrangère et qu'elle avait si longtemps considéré comme un ennemi ? Elle se sentait fort mal à l'aise quand elle y pensait, et perdait peu à peu sa sérénité.

Ce matin de printemps, cependant, la journée s'annonçait si tiède et si lumineuse qu'Alice chassa ses préoccupations pour s'abandonner à la griserie de l'heure.

Elle venait de découvrir, dans une boutique près du Rialto, de ravissantes verreries, et elle avait hâte

de les placer dans sa chambre pour juger de l'effet qu'elles feraient, emplies de fleurs.

Dans l'une elle mettrait des violettes, ces grosses violettes de Parme d'un ton si doux, dans l'autre des frézias, à l'odeur capiteuse.

Elle avait depuis longtemps renoncé à se servir de la gondole. C'était si amusant de flâner au hasard dans Venise, le long des rues étroites qui longent les canaux verdâtres, qu'enjambent de petits ponts de pierre. Elle se hâtait vers la maison, « sa maison », et bientôt aperçut la nouvelle grille fraîchement redorée qui ouvrait sur la cour aux platanes et au vieux puits du palais Dantarini.

Des tourterelles roucoulaient sur un balcon.

C'était chaque fois pour Alice une sensation exquise que de pénétrer dans cette jolie cour. Des glycines éploiaient sur la façade brique leurs délicates grappes mauves, et un lovrécia mettait plus loin sa tache pourpre violacée. Deux cyprès, de chaque côté, menaçaient le ciel de leurs pointes aiguës. Un petit pêcher en fleurs dressait près de la margelle la magie de sa floraison rose, et un magnolia aux pâles pétales dessinait devant le mur du petit salon une fresque adorable. C'était dans ce petit salon qu'Alice avait admiré, un matin, le somptueux lit Médicis, acheté par une amie de Pietro, « ma meilleure amie », avait dit le prince.

Souvent Alice avait entendu sonner ces trois mots à ses oreilles qui devenaient alors toutes rouges.

Or, comme elle s'apprêtait à entrer dans la maison, elle entendit, s'échappant du petit salon, précisément, par la fenêtre ouverte, un bruit de voix. Elle s'approcha, étonnée, et tressaillit en apercevant deux dos : celui de Pietro et celui d'une jeune femme vêtue de noir. Celle-ci, le visage levé vers Pietro, semblait boire ses paroles.

Ils étaient trop absorbés par leur conversation pour avoir entendu rentrer Alice.

La femme tourna un peu la tête ; Alice vit son profil et faillit pousser une exclamation de stupeur en reconnaissant la grande-duchesse Sacha.

Il y avait cependant des années qu'Alice ne l'avait

aperçue, mais elle la reconnut aussitôt. On ne pouvait d'ailleurs oublier Diana quand on l'avait vue une fois.

Sa beauté était saisissante.

— La plus belle femme d'Amérique, avait dit Pietro.

Comment Alice n'avait-elle pas deviné qu'il s'agissait de la grande-duchesse Sacha ?

Nulle ne possédait un pareil port de reine, une distinction semblable, une masse de cheveux noirs aussi fauves, des yeux marron aussi profonds, un teint de lait aussi blanc.

La grande-duchesse était Américaine.

Comme Alice autrefois, c'était une des plus riches héritières des Etats-Unis ; sa fortune dépassait de beaucoup celle d'Alice.

De plus, elle n'avait rien d'une parvenue comme la fille de Gaillord Grant et appartenait à une excellente et ancienne famille de New-York.

Le grand-duc Sacha s'était épris d'elle follement, deux ans avant la guerre, alors que la jeune fille accompagnait son père qui était ambassadeur à Saint-Petersbourg. Le grand-duc Sacha avait renoncé à ses droits au trône pour épouser la jeune Diana.

Vinrent la guerre, la révolution russe ; le grand-duc était mort, laissant à sa femme son nom et les beaux bijoux de famille. Sa fortune avait été confisquée, mais Diana gardait sa fortune personnelle qui était colossale.

Pendant la guerre, la jeune veuve avait fondé un hôpital pour officiers convalescents, à Rome. C'est ainsi qu'elle avait connu Pietro.

La guerre terminée, elle était revenue en Amérique et elle avait été la coqueluche de New-York ; elle y avait connu un succès foudroyant.

Diana, entourée d'un nuage de « romance », était la seule femme qu'Alice pût envier.

Comment Pietro connaissait-il la grande-duchesse ?

Ils causaient d'une façon tout intime, comme de vieux amis. Soudain, Alice fut certaine que Diana était l'acheteuse du lit Médicis, celle que Pietro

appelait sa meilleure amie, celle qui lui avait donné en cadeau de nocce l'étui à cigarettes incrusté de diamants.

D'où sortait-elle ? Arrivait-elle d'Amérique, de Paris, de Londres, de Berlin ?... Et pourquoi surgissait-elle à ce moment précis ?

Alice n'entendait pas ce que disaient Diana et Pietro, il lui eût déplu d'écouter leur conversation à leur insu ; ce fut donc malgré elle qu'Alice entendit ces paroles, prononcées par la grande-duchesse d'un ton de voix plus élevé :

— Oh ! Pietro, il faut absolument mettre ce projet à exécution.

Ce « Pietro » murmuré d'une voix tendre fit tressaillir la jeune femme ; pour la première fois de sa vie, elle faisait connaissance avec la jalousie.

Pietro répondit de sa voix grave :

— La proposition est tentante, chère amie, mais j'ai besoin de réfléchir.

— Pourquoi réfléchir ? Est-ce à cause de votre femme que vous hésitez ?

Alice attendit, haletante, la réponse qui se fit attendre.

— Chère..., commença Pietro.

Il y avait de la tendresse dans sa voix. Jamais Alice n'avait entendu Pietro parler d'une voix aussi douce, sauf lorsqu'il s'adressait à sa mère.

Il ajouta :

— Ma femme sait parfaitement que je compte élargir mes affaires et amorcer quelque chose avec l'Amérique, en fondant une succursale de mon magasin à New-York. Là seulement, je trouverai un marché pour vendre les pièces de valeur que je possède. Déjà mes affaires s'étendent d'une façon insupportable. Il y a trois mois, j'aurais considéré que c'était la fortune assurée, mais je suis devenu encore plus ambitieux.

— Si votre femme accepte, si vous êtes d'accord, pourquoi hésitez-vous ?

— Parce qu'elle ne consentira qu'à regret. Elle est très jeune, elle considère qu'elle est riche pour deux, et elle n'aime guère me voir travailler.

— C'est très gentil à elle, fit Diana avec une imperceptible ironie dans la voix.

« Voilà une petite rouerie à mon adresse, pensa Alice, indignée. La vilaine femme ! Elle est évidemment amoureuse de mon mari. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas épousée ? Elle est veuve et libre... Diana eût été un plus beau parti que moi. Par exemple, Diana est sensiblement plus âgée que moi ! J'étais encore une petite fille quand elle a épousé le grand-duc. Voici, en somme, treize ans qu'elle est veuve ! Cela lui donne au moins trente-cinq ans ! Sans doute demande-t-elle à Pietro de partir à New-York en même temps qu'elle ? »

— C'est, en effet, très gentil de la part de ma femme, répartit Pietro un peu sèchement.

— Puis-je voir votre petite femme aujourd'hui ? demanda la grande-duchesse, avec une nuance de supériorité. J'ai dû la rencontrer une ou deux fois à New-York, après la guerre, mais je ne me souviens plus d'elle, je l'avoue. Elle doit être un peu plus jeune que moi. Voyez, je vais avoir bientôt trente ans, Pietro, n'est-ce pas terrible ? Mon âge me permet donc de parler maternellement à votre petite princesse ; de plus, nous sommes compatriotes ; peut-être, à ce titre, aurai-je quelque influence sur elle pour la décider.

« Essayez donc ! » songea Alice, furieuse.

Déjà Pietro répondait :

— Je préfère aborder ce sujet moi-même avec ma femme. Elle est intelligente et comprendra, j'en suis sûr, mon point de vue. Elle sait déjà que je compte établir une succursale à New-York. Je n'aurais pas envisagé, je l'avoue, l'idée d'un partenaire, et je ne sais encore que décider. Je n'en suis pas moins infiniment touché de votre offre, Diana. Mais elle mérite réflexion. Je craindrais que vous ne soyez dupe en cette affaire, et je vous dois déjà tant, à vous qui m'avez sauvé la vie, que j'hésite à alourdir le fardeau de ma reconnaissance.

— Oh ! Pietro ! dit Diana d'un ton de reproche, avec des larmes dans la voix. Si vous aviez un peu

d'affection pour moi, vous ne parleriez pas de reconnaissance.

« Diana aime Pietro, songea Alice avec indignation. Mais lui, quels sont ses sentiments vis-à-vis d'elle ? Il est si renfermé, si étrange... Comment savoir ? »

Diana ajoutait, un peu piquée :

— Si vous avez besoin de la permission de votre femme, je n'ai plus rien à dire.

— Ma femme et moi ne nous demandons aucune autorisation et sommes absolument libres l'un vis-à-vis de l'autre. Mais je veux qu'elle approuve ce que je décide.

« Je ne m'en suis guère aperçue ! songea Alice. Pietro n'en fait qu'à sa tête. »

— C'est seulement à cause de vous que j'hésite, Diana, dit Pietro. Si j'accepte votre tentante suggestion et décide de faire une rapide fortune à New-York, avec l'appui de votre nom et de vos relations, je ne doute pas que ma femme comprenne la sagesse de cet arrangement.

Six mois plus tôt, Alice Grant n'aurait pas été capable de se dominer. Elle eût laissé éclater son ressentiment et sa fureur avec véhémence. Mais la princesse Dantarini avait appris, au contact de son mari, la maîtrise de soi. Elle avait acquis le souci de sa dignité.

Certes, ce qu'elle venait de faire en surprenant la conversation de son mari et de la grande-duchesse était indigne d'elle. Mais la surprise l'avait littéralement clouée sur place.

Honteuse de son espionnage, elle s'éloigna et entra dans la maison en faisant le plus de bruit possible pour annoncer son arrivée. Puis elle ouvrit la porte du petit salon.

Le regard bleu de Pietro vint au-devant d'elle. Les yeux clairs affrontèrent ceux d'Alice. Il ne semblait pas gêné ni ennuyé de la voir paraître. Ce regard calma l'indignation d'Alice. D'ailleurs, elle se dominait.

La grande-duchesse parut charmée de renouveler

connaissance avec la princesse Dantarini et se montra affable.

— Vous ne vous souvenez plus de moi, Alice, je parie? dit-elle. Moi, je me rappelle que vous étiez une ravissante fillette.

— J'étais, en effet, toute jeune lors de notre dernière rencontre à New-York, dit Alice, mais vous êtes de celles que l'on n'oublie pas, dit-elle d'un air ambigu.

Cet échange d'amabilités parut satisfaire Pietro.

La princesse douairière entra sur ces entrefaites. Pietro avait fait prévenir sa mère de l'arrivée de la grande-duchesse; ce furent entre les deux femmes de grandes effusions.

Alice apprit ainsi que Pietro avait été soigné à Rome, lors de sa blessure à la fin de la guerre, dans l'ambulance organisée par la grande-duchesse pour les officiers des armées alliées. Il devait la vie à son infirmière : une nuit, une hémorragie s'était déclarée, et, sans la présence d'esprit de Diana et son dévouement par la suite, il périssait.

« Pourquoi ne se sont-ils pas épousés? songea Alice, amère. Certes, il y a la différence d'âge, mais cette différence est insignifiante, et visiblement Diana aime Pietro. Tant qu'à faire un mariage d'argent, mon mari pouvait épouser cette sémillante veuve. »

Elle se demanda, intriguée :

« Qu'est-ce qui a pu empêcher cette union? »

Elle ne songea pas à l'explication la plus simple, à savoir que Pietro n'était pas amoureux de Diana et qu'il n'avait pu faire qu'un mariage d'amour!...

Alice apprit encore que la grande-duchesse séjournait actuellement à Venise, avec des amis.

Elle sentait fixés sur elle, sans bienveillance, les yeux bruns, couleur de topaze brûlée, de la grande-duchesse, et ressentit désagréablement son attitude altière.

« Elle se moque de moi, songea Alice, et se garde bien de faire allusion à sa conversation confidentielle avec Pietro. »

Mais elle se trompait ; bavarde, la grande-duchesse disait à la mère de Pietro :

— J'ai tant de choses à vous raconter, chère amie !...

Elle s'était assise sur un pouf, près de la princesse douairière, dont elle gardait la main dans les siennes.

— J'ai débarqué à Venise ce matin. Vittoria Léonardi a insisté pour me recevoir chez elle. Ma première visite a été pour vous, naturellement. J'ignorais que vous habitiez maintenant le palais Servelloni. Mais j'ai trouvé Pietro par chance..., et sa jeune femme, naturellement.

— C'est gentil à vous, chère, d'être venue sans retard ! dit la mère.

— Et j'ai entretenu Pietro de mes nouveaux projets. Je m'ennuie de ne rien faire, figurez-vous... Toutes mes amies, qui sont ruinées pour la plupart, font quelque chose. La grande-duchesse Nicolaï a fondé une maison de couture à New-York, la princesse Serge Vassilievna une maison de modes... J'ai songé, moi, à ouvrir un magasin d'antiquités, comme Pietro. Vous savez que j'ai la passion des choses anciennes. Ce serait drôle, n'est-ce pas?...

Il y eut un petit silence. La princesse douairière semblait surprise et vaguement inquiète.

— Aussi, reprit Diana avec volubilité, ai-je songé aussitôt que nous pourrions nous associer, Pietro et moi.

« Il connaît le métier à fond ; moi, j'ai des relations et lui amènerais des acheteurs. Ne trouvez-vous pas cette idée excellente, chère ? Une véritable inspiration. »

— Certes, dit la mère d'un ton incertain. Que dit Pietro ?

— Qu'il veut réfléchir. Pas très enthousiaste, croyez-vous ?

— Et quel est l'avis de ma chère fille ? demanda gentiment la princesse en se tournant vers Alice.

Celle-ci fut touchée que la mère de Pietro eût employé le mot « fille » au lieu de « belle-fille ».

Cependant, elle ne put s'empêcher de répondre avec un peu de raideur :

— J'espère que Pietro n'ouvrira pas de magasin à New-York avec ou sans partenaire. Cette seule idée m'est fort désagréable. Nous avons suffisamment de fortune pour vivre tranquillement. Mon père a été le roi de la gomme à mastiquer, cela me suffit ; je n'ai nullement envie que mon mari devienne, à New-York, le roi des antiquaires. (Elle prononça le mot « mon mari » avec complaisance).

Tous trois se mirent à rire de bon cœur, et Alice sentit que son argument n'avait pas porté.

— Oui, reprit-elle ingénument, cela ne m'amuserait pas du tout de présenter à mes amis de New-York un mari commerçant.

« Pietro choisira donc entre son commerce et moi ; s'il va à New-York pour faire des affaires, il ira sans moi. »

— Oh ! vraiment ! s'exclama Diana de sa voix douce qui portait sur les nerfs d'Alice, et qu'Alice jugeait perfide.

D'un commun accord, Pietro et la vieille princesse arrêterent net la discussion en parlant d'autre chose.

XXIII

JALOUSIE

Alice s'étonna de son mouvement d'humeur, car au dedans d'elle, depuis quelque temps déjà, elle avait admis, à contre-cœur, la possibilité de voir Pietro faire des affaires. Elle voulait seulement qu'il renonçât à ouvrir un magasin à New-York. Elle avait été très indignée de l'immixtion de la belle Diana.

Alice avait obéi à un mouvement de jalousie, et elle sentait que, si elle persistait dans son opposition, Pietro et sa mère ne manqueraient pas de

mettre son refus sur le compte de la jalousie d'Alice à l'égard de Diana.

Or, Alice s'imaginait que Pietro, malgré ses restrictions de pure forme, eût accepté volontiers une association avec la grande-duchesse. L'offre était en effet tentante, inespérée. A moins que Pietro, orgueilleux, ne préférât tenir son succès que de lui seul. Mais non ! Comment ne serait-il pas séduit par l'éclatante splendeur de Diana, ses cheveux de cuivre flamboyant, son teint de lys, ses grands yeux couleur de topaze brûlée...

« S'il part avec elle en Amérique, songea Alice, ils seront tout le temps ensemble. Diana donnera des fêtes royales en son honneur, elle voudra présenter partout le prince Dantarini, elle ne le quittera pas d'une semelle. Peut-être Pietro, actuellement, n'a-t-il que de la reconnaissance pour elle ; mais s'il allait s'éprendre sérieusement ? L'amour est contagieux, et elle l'aime, j'en suis certaine ; même s'il refuse de s'associer avec elle, Diana trouvera le moyen de s'imposer. Elle installera sa boutique d'antiquités à côté du magasin de Pietro, dans la Cinquième Avenue.

« L'argent ne compte pas pour elle. Diana lui demandera conseil pour tout : pour ses achats, le choix des bibelots. »

Et un sentiment inconnu, qui n'était autre que la jalousie, torturait la pauvre Alice.

Elle resta éveillée toute la nuit, dans sa chambre solitaire, à ruminer le problème, en égrenant machinalement les perles du sautoir qui ne la quittait pas.

Comment, maintenant, supplier Pietro de renoncer à l'idée d'achalander un magasin en plein New-York ? Il l'accuserait d'être jalouse et se moquerait d'elle.

Quelque chose lui disait au fond d'elle-même que si elle avait annoncé à Pietro, d'un certain air : « Pietro, je n'ai plus envie d'aller en Amérique ; je renonce à mon projet, renoncez au vôtre. Le printemps est si beau à Venise, le palais si délicieux à habiter ; restons... » Oui, elle était presque sûre que

Pietro eût renoncé avec joie ; mais cela, maintenant, elle ne le dirait plus, à cause de Diana. Le lendemain, elle déclara à Pietro, entêtée dans sa résistance :

— Je ne présenterai pas un mari antiquaire à mes relations de New-York. Si vous persistez dans votre idée de fonder là-bas une succursale, je ne vous accompagnerai pas.

Elle s'attendait à un acte d'autorité, elle le souhaitait presque.

Sans doute allait-il proférer, comme le soir de leur mariage, le vieil adage : « La femme doit suivre son mari. »

Alors Alice eût entamé une discussion qui eût dégénéré en scène violente, mais qui lui eût au moins permis de savoir ce que son mari avait au juste dans l'esprit, et s'il voulait continuer son fameux dressage.

Mais, si Alice avait changé au cours de ces paisibles derniers mois, les intentions belliqueuses de Pietro s'étaient sans doute modifiées, elles aussi, car il répondit simplement :

— Très bien : j'irai seul et verrai quelle sorte d'accueil New-York me réserve.

Diana eut la décence de quitter Venise avant Pietro et de s'embarquer seule pour New-York.

Pietro prit le bateau suivant.

.

Sa jolie demeure qu'elle aimait tant paraissait à Alice immense et lugubre. Pietro, cependant, quand il était là, s'y faisait si discret ! Comment son absence pouvait-elle créer un tel vide ? Il semblait à Alice que les pas résonnaient sur les dalles d'une façon impressionnante. Et puis elle voyait moins de gens ; on l'invitait par égard pour Pietro, mais, à d'infimes nuances, elle sentait qu'on avait moins de plaisir à recevoir la princesse Dantarini sans son mari.

Certains jeunes gens s'aventurèrent à faire la cour à Alice, mais ils lui parurent tous si insigni-

fiants, auprès de Pietro, qu'elle n'éprouva même pas la moindre tentation d'esquisser le moindre flirt.

La vieille princesse voyait parfois sa belle-fille, mais sans s'imposer longtemps, et seulement quand Alice en manifestait le désir.

Les deux femmes se trouvèrent un soir à un pique-nique, souper organisé sur la plage du Lido par les Colonna.

Le jeune Colonna, un jeune homme de vingt ans, très fat, se montra empressé auprès d'Alice qui, par sa hauteur, le remit à sa place.

La vieille princesse ne put s'empêcher de remarquer avec satisfaction :

— Pietro a toute confiance en vous, Alice, et il a raison.

— Ce n'est pas de la confiance, répondit Alice avec amertume, c'est de l'indifférence qu'il éprouve pour moi.

La vieille princesse considéra tristement la jeune femme, du doux regard de ses beaux yeux qui avaient la teinte des violettes fanées.

Alice, troublée par ce regard, eût presque souhaité, sur le moment, se confier à sa belle-mère, lui avouer la mélancolie que lui causait l'absence de son mari, la jalousie que lui inspirait la grande-duchesse ; mais elle se mordit les lèvres et garda le silence.

Alice savait que Pietro écrivait à sa mère tous les jours, alors qu'elle recevait à peine deux lettres par semaine.

Elle se surprenait à guetter l'arrivée de ces courriers, et quand elle apercevait l'enveloppe bleue saignée de la haute écriture droite, son cœur précipitait son battement.

Cependant Pietro écrivait fort brièvement et d'une façon banale, s'informait de la santé de la jeune femme, lui conseillait de se distraire et parlait fort peu de ses affaires, tandis qu'à sa mère il se confiait à plein cœur.

— Pietro m'écrit ceci ou cela, disait la vieille princesse.

Et par elle Alice apprenait que Pietro avait fondé

sa succursale, qu'il réussissait d'une façon satisfaisante et se félicitait de son initiative. Mais jamais il n'était question de la grande-duchesse.

Sans doute Pietro avait-il définitivement refusé le profit d'une association avec Diana.

Elle eût pu avoir des échos du séjour de Pietro à New-York par des lettres d'amies ou relations, mais plusieurs de ses amies se trouvaient actuellement en Europe. D'autres amies, qu'Alice avait négligées, lui tenaient rancune de son silence et lui appliquaient la loi du talion.

Dévorée par la curiosité, elle se décida à écrire à une de ses anciennes amies de pension, une nouvelle mariée comme elle, qui se trouvait actuellement à New-York et qui, lors du mariage d'Alice avec le prince Dantarini, lui avait envoyé un joli cadeau.

La réponse ne se fit pas attendre :

Ma chère, déclarait Sallie Marschall, si j'avais un mari comme le vôtre, je l'accompagnerais jusqu'au bout du monde ! Comment avez-vous pu le laisser venir seul à New-York ? C'est bien dangereux : le prince Dantarini a un succès fou, tout le monde veut l'avoir. Les salons se l'arrachent. Quel charmeur !

Si je n'étais éprise de mon mari, je serais folle du vôtre !

Il est beau comme un héros de roman, il est intelligent, spirituel, cultivé. Il a tout pour lui : un être si personnel, et cette noblesse, ce nom magnifique et sa conduite héroïque pendant la guerre.

A la fête qu'a donnée en son honneur la grande-duchesse Sacha, il a eu un succès fou. Les journaux, les magazines reproduisent son portrait et chantent ses louanges (je vous en envoie une brassée). Et cette idée originale de donner cette fête princière à la fois dans la boutique de Diana et dans le magasin d'antiquités que le prince Dantarini ouvre à New-York, au milieu des souvenirs historiques de la famille Dantarini, dont le clou est certainement ce tryptique de Fra Angelico, que tous nos milliardaires vont s'arracher ! Le magasin ressemble, paraît-il, à un palais des *Mille et une Nuits* avec ses beaux meubles anciens, ses bibelots rares, ses pièces d'orfèvrerie ciselées.

La boutique de Diana communique avec le magasin. La grande-duchesse avait fleuri sa boutique d'orchidées roses ; l'appartement que le prince s'est aménagé se trouve au-dessus du magasin et est, dit-on, une splendeur. Le champagne a coulé à flots, paraît-il. Je n'étais malheureusement pas conviée à cette fête, la grande-duchesse s'étant montrée très chichie dans ses invitations. Il n'y avait, à cette soirée, que le « gratin » de New-York, de rares élus.

On a bu au succès de l'entreprise de votre mari, il réussira, il a réussi déjà !...

Vous savez comme nous autres Américains sommes entichés de noblesse ! Il est certain qu'avec son nom, et patronné par la grande-duchesse, votre mari fera courir tout New-York, il sera bientôt milliardaire !... Toutes les Américaines sont folles de lui ; vous devez être fière d'être la femme d'un homme comme celui-là, mais quelle imprudence de nous le laisser !...

Comptez-vous venir bientôt rejoindre votre mari ici, chérie ? Serez-vous là pour le bal masqué vénitien que la grande-duchesse donnera en son honneur, au mois d'août, dans sa propriété de Long-Island ? Ou bien avez-vous des raisons particulières de redouter actuellement le voyage ? Dois-je m'occuper déjà de choisir un joli cadeau de baptême ? Mille baisers de votre amie Sallie.

En lisant cette dernière phrase, le visage d'Alice s'empourpra. Quelle stupidité ! Pietro et elle n'étaient que des étrangers.

Une mélancolie horrible étreignit la jeune femme. La supposition logique de Sallie lui faisait sentir plus cruellement l'absurdité de ce mariage qui n'était pas un mariage. Un enfant de Pietro et d'elle, un petit prince Dantarini, cela n'eût pas manqué de douceur, cependant...

Mais, pour cela, il eût fallu que Pietro aimât sa femme. (Alice oubliait toute sa dureté, que c'était elle qui avait dressé entre eux un mur infranchissable.) Or, Pietro n'éprouvait pour elle qu'indifférence et répulsion.

Involontairement, elle saisit les perles de Monna Giustiniani, cachées sous sa chemisette, et les pressa contre son cœur.

Elle se souvenait des paroles de Pietro, parlant du couple tragique : « La naissance d'un enfant, qui rapproche toujours les époux, devait les séparer à jamais. »

Oui, la naissance d'un enfant rapproche fatalement les époux : on est deux à se pencher sur un berceau.

Avec quelle ferveur Pietro avait prononcé ce mot : « un enfant ». Certainement Pietro serait un bon père... Il adorerait l'être né de sa chair, qui perpétuerait son nom. Peut-être reporterait-il un peu de cette tendresse sur la jeune mère.

Donner un fils à Pietro Dantarini,... quel orgueil, quelle joie!...

Alice passa la main sur son front, comme éveillée soudain d'un beau rêve. Où sa pensée allait-elle s'égarer?...

Elle ouvrit les journaux avec des doigts qui tremblaient. De longs paragraphes, cernés au crayon rouge par Sallie, lui sautèrent aux yeux. Il y avait des interviews de reportage sur les projets du prince Dantarini, sa photographie assez ressemblante, des reproductions de différentes salles du palais Dantarini, des clichés de son nouveau magasin dans la Cinquième Avenue...

Sur l'une de ces photos, on voyait la grande-duchesse Sacha, souriante, auprès de lui.

Alice ressentit un pincement de cœur intolérable...

L'horrible femme!... Et Pietro qui consentait à accepter l'amitié passionnée de cette femme!...

Dans un revirement soudain, Alice comprit qu'elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle de son malheur. Pour la première fois de sa vie, ébranlée par la lettre de Sallie, elle fit son examen de conscience loyal.

Si elle s'était montrée plus douce, moins agressive, moins méchante le premier soir de leur mariage, rien de tout cela ne serait arrivé. Elle ne serait pas, aujourd'hui, acculée dans cette impasse!

Elle songea, éblouie tout à coup : « Pietro, peut-être, m'a aimée. » Comment expliquer autrement

qu'il l'eût épousée? Car elle avait dû se rendre à l'évidence : Pietro ne l'avait pas épousée pour sa fortune, puisqu'il avait refusé un douaire et continuait à travailler, et n'avait accepté qu'un prêt de sa femme. Il était parfaitement désintéressé. Et, si Pietro ne l'avait pas aimée, jamais il ne se fût montré aussi patient, aussi tendre, aussi attentionné...

Pietro n'était pas froid et hautain comme elle l'avait cru : il était capable de passion. Il n'y avait qu'à regarder ce beau visage ardent, aux yeux de feu, pour en être persuadé.

Aveugle, folle qu'elle avait été!... Elle l'avait poussé à bout, elle avait tué l'amour qu'il pouvait éprouver pour elle, elle l'avait abandonné à la grande-duchesse...

Oui, folle, car Alice aimait Pietro. Elle n'avait jamais aimé que lui. Elle s'était menti stupidement, se donnant le prétexte du titre et du palais pour motiver son mariage, alors que c'était Pietro seul qu'elle voulait...

Elle l'avait aimé du premier jour, quand il avait plongé chevaleresquement dans la lagune, pour retrouver son petit sac en mailles d'or. Cet amour s'était développé chaque jour, au cours de leurs promenades dans Venise, où Pietro avait initié l'esprit inculte de la jeune fille aux merveilles d'art de la vieille cité des Doges.

Si elle ne l'avait pas aimé, elle n'eût pas autant lutté contre son amour, elle ne se fût pas montrée aussi cruelle, aussi atroce pour son mari...

Quel sot orgueil l'avait perdue!

Mais lui, Pietro, comment ne l'avait-il pas devinée?

Il aurait dû la connaître assez pour savoir qu'elle était incapable d'épouser un homme uniquement par snobisme, pour son titre, si elle ne l'aimait pas secrètement.

Ils avaient agi l'un et l'autre comme deux enfants ignorants, et brisé leur bonheur comme les enfants brisent leurs jouets!

Et maintenant Pietro l'avait quittée; tout était rompu entre eux.

Il avait dû partir ulcéré, prêt à la vengeance ; Alice l'avait abandonné de gaieté de cœur à une sirène, à une enchanteresse, car Diana était tout cela.

Un flot de détresse la submergea, tandis que la jalousie lui tordait le cœur ; mais, bien vite, les forces de la jeunesse reprenant le dessus, Alice sentit qu'elle devait lutter avant de renoncer, maintenant qu'elle avait vu clair en elle.

Que faire, cependant ?

Quelques journaux américains seulement mentionnaient que le prince Dantarini avait épousé Alice Grant, la fille de Gaillard Grant, la fille du roi de la gomme à mastiquer. Mais ce détail n'ajoutait évidemment rien à la popularité dont jouissait le prince à New-York, ni à sa gloire. Quel camouflet pour la vanité d'Alice, si elle en avait encore eu ; mais elle n'avait plus de vanité, seul persistait en elle le désir de reconquérir son mari.

Elle n'allait pas laisser accoupler ainsi les noms de la grande-duchesse Sacha et du prince Dantarini, comme si Pietro n'avait pas de femme. Il était marié, et Alice le leur prouverait bien. Il fallait agir.

Elle se sentait prête à engager la lutte. Mais sous quelle forme ? A qui s'adresser dans sa détresse ? Machinalement, elle tira le sautoir de perles hors de sa cachette : les perles lui parurent moins ternes, elle y vit un heureux présage. Une voix mystérieuse lui souffla : « Prenez conseil de la mère de Pietro. »

XXIV

UN BON CONSEIL.

Au moment d'aller trouver sa belle-mère, Alice hésita.

Elle ne voyait guère la vieille princesse qu'une fois par semaine et ne parlait avec elle d'aucun sujet intime.

Non que sa belle-mère fût indifférente à son égard, loin de là. Bien des fois Alice avait surpris, fixé sur elle avec tendresse, le regard affectueux des yeux couleur de violettes fanées.

Il semblait dire, ce regard :

« Vous êtes la femme de mon fils, Alice, et à ce titre je vous chéris. »

Et encore :

« J'ai plaisir à vous regarder, vous êtes si jolie ! Mais je vous aimerais davantage encore si vous rendiez mon fils heureux. »

« Je vous plains, pauvre petite, de dédaigner l'amour d'un être rare comme Pietro ; vous ne savez pas ce que vous perdez. »

Aujourd'hui seulement, Alice comprenait leur muet langage.

Son premier instinct fut de courir chez la vieille princesse qui demeurait porte à porte, au palais Servelloni, et de lui ouvrir son cœur ; mais le souci des formes l'arrêta.

Elle prit le téléphone et fit demander si la princesse pouvait la recevoir.

La réponse ayant été favorable, elle se sentit prise à nouveau de scrupule. Devait-elle parler ? A tout hasard, elle prit la lettre de Sallie, la pile de journaux américains, et se rendit chez sa belle-mère.

La vieille princesse occupait au-dessus du magasin un délicieux appartement orné de ses vieux meubles et de bibelots auxquels elle tenait. La chambre, dont les fenêtres ouvraient sur le canal Grande, avait un air charmant d'intimité.

En souvenir de son origine irlandaise, Pietro avait choisi pour elle un mobilier *chippendale* ravissant et des vieux *chintzes*, ou toiles imprimées cillées, qui égayaient les murs de leurs bouquets de couleurs vives.

Alice surprit la princesse occupée à faire bouillir, dans un vieux samovar d'argent, l'eau destinée à faire son thé. Il y avait sur la table, préparés sur un joli napperon, des sandwiches et des cakes an-

glais. La vieille princesse convia sa bru à goûter avec elle.

Ce fut d'abord, entre les deux femmes, un échange de banalités courtoises, mais Alice s'impatientait, avec l'envie de briser les jolies tasses de porcelaine fine en *wedge-wood* de la meilleure époque.

— Je vous apporte des nouvelles de New-York, mère, qu'une amie m'envoie. Il paraît que Pietro réussit magnifiquement là-bas. Voyez, ces journaux sont pleins de lui.

— Vraiment ? fit la mère. Comme je suis contente !

« J'avais compris, d'après ses lettres, qu'il était satisfait, mais je ne croyais pas que sa réussite fût déjà complète. Vous m'en voyez ravie ! »

Elle ajouta :

— Si ses affaires marchent assez bien, il pourra mettre là-bas quelqu'un de compétent à la tête de son magasin, et il nous reviendra plus vite !

— Pietro connaît à New-York un vrai triomphe ! Voyez plutôt ces journaux.

— Dois-je les lire maintenant ? fit la princesse, surprise.

— Oui, tout de suite, car je voudrais avoir votre avis, dit la jeune femme en rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

La mère de Pietro réprima un geste de surprise.

Sa bru n'avait pas pris l'habitude de lui demander conseil.

Décidément, il y avait du nouveau. La vieille princesse déplia les journaux sans formuler de commentaires et les parcourut rapidement en silence.

« Que pense-t-elle ? » se demandait Alice.

La princesse Dantarini n'était pas aveugle. Elle avait parfaitement bien remarqué le trouble de la jeune femme et en concevait d'agréables espoirs concernant le bonheur futur de son fils.

Elle comprit que le mieux était d'aller droit au fait.

— Je vois avec plaisir, dit-elle, que Diana continue à se montrer maternelle vis-à-vis de Pietro. C'est gentil à elle de le chaperonner à New-York.

— Maternelle ! éclata Alice. C'est vous qui le dites !

— Et je persiste à le répéter ; Diana a sauvé la vie de Pietro par son dévouement d'infirmière, ne l'oubliez pas, chère.

Elle ajouta :

— Je crains seulement que Pietro n'apprécie pas la bonté de la grande-duchesse à sa juste valeur.

— Qu'est-ce qui vous inspire cette crainte ? demanda Alice avec un soupçon d'aigreur.

— Je connais mon fils. Certes, Pietro est reconnaissant à Diana des soins qu'elle lui donna jadis, mais il est un peu agacé aujourd'hui de la protection par trop voyante qu'elle lui accorde.

« Vous savez que Pietro est très réservé, pas du tout Italien à ce point de vue-là. Il a horreur de toute démonstration excessive ; je suis sûre que la fête donnée en son honneur par la chère grande-duchesse l'a plutôt agacé. Et plus encore de voir leurs deux noms mêlés. Il n'a pas dû oser refuser, par crainte de paraître ingrat, les offres amicales de Diana et les a acceptées bien à contre-cœur. »

Elle conclut :

— La chère femme manque quelquefois de tact, avec les meilleures intentions du monde.

— Oh ! oui, dit Alice avec un gros soupir, Diana manque certainement de tact pour s'imposer ainsi, et je ne suis pas sûre que ce soit avec les meilleures intentions.

— Ne soyez pas méchante, Alice. Je puis vous affirmer que Pietro a été désolé de l'attitude prise par notre amie, et que seule la gratitude l'a empêché de dévoiler à Diana le fond de sa pensée.

« Vous savez que Pietro avait déjà refusé toute association avec la grande-duchesse, ce qui avait écarté un bel atout de son jeu ; mais il n'a pu empêcher la pétulente Diana de donner une fête en son honneur, ni refuser d'être présenté à ses relations, ce qui eût été grossier. »

— Mais vous ne pouvez nier que cette horrible femme soit amoureuse de Pietro ?

— Elle l'a été, mais sans espoir, puisqu'elle m'avait confié qu'elle serait heureuse de se remarier avec Pietro.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée ?

— S'il n'avait tenu qu'à elle, le mariage serait consommé depuis longtemps. Vous connaissez Diana : elle est si sûre d'elle ! Jamais elle n'aurait douté une seconde que Pietro pourrait ne pas lui rendre son amour. Elle a tout pour elle : beauté, fortune, charme, relations, naissance excellente, un grand nom.

La mère ajouta :

— J'avoue que moi-même je n'avais rien à reprendre à cette union, car je trouve notre amie parfaite. Et je ne comprends pas encore comment tous les hommes ne sont pas fous d'elle.

— Pourquoi Pietro ne l'a-t-il pas épousée, alors ? répéta Alice, d'un ton plus bas.

— Parce qu'il n'en était pas amoureux.

« Il lui vouait de la reconnaissance, une respectueuse amitié, mais pas d'amour. Il préférerait rester pauvre et lutter pour assurer son existence et la mienne, plutôt que de se marier sans amour. »

— Cependant il m'a épousée, murmura Alice d'une voix défaillante.

— Oui, dit la vieille princesse, en regardant Alice bien en face ; vous étiez son destin, chérie, il faut croire.

— Cependant je suis moins belle que la grande-duchesse ; moins éclatante, peut-être.

— Mais vous êtes plus jeune.

— Je suis moins intelligente qu'elle.

— Vous l'êtes d'une autre façon, chérie.

— Je suis beaucoup moins riche, maintenant surtout !

— Cela ne se compare pas, en effet. Diana est immensément riche. Mais Pietro a toujours prouvé qu'il était désintéressé.

— Je croyais tout d'abord qu'il m'avait épousée

pour mon argent, avoua la jeune femme en rougissant.

— Pauvre petite ! Je vous plains. Moi, j'ai deviné la vraie raison pour laquelle il vous épousait.

— Puis-je savoir ce que vous avez cru ?

— Que Pietro était éperdument amoureux de vous, Alice.

— Oh ! Mais vous vous êtes bien vite rendu compte que vous vous trompiez ?

— Je ne sais pas...

— Vous avez constaté comme il était froid et sec avec moi ?

— A qui la faute ? Je ne voudrais pas vous blesser, mon enfant, mais vous n'avez pas fait grand effort pour mériter son amour ou le conserver.

— Il m'avait blessée dès le premier jour en menaçant de me dompter.

La vieille princesse se mit à rire.

— Pietro est encore un enfant par certains côtés. Vous avez dû le pousser à bout, et il a riposté.

— Cependant, malgré son attitude méfiante, je serais peut-être allée à New-York avec lui, sans Diana dont j'étais jalouse. Je me suis butée et je suis restée à Venise.

— Mauvais système, mon enfant ; il fallait, au contraire, accompagner Pietro, à cause de Diana ; mais il n'est pas trop tard. Pourquoi n'allez-vous pas le retrouver ?

— Je ne disputerai pas mon mari à cette horrible femme ! cria Alice dans un dernier sursaut d'orgueil.

— Il n'est pas question de disputer Pietro à Diana, mais de conquérir votre mari.

— Vous croyez que Pietro ne serait pas fâché si je venais le surprendre ?

— Je suis presque sûre que non, dit la vieille princesse avec un fin sourire. Mais il n'est rien de tel que de se rendre compte des choses par soi-même. A votre place, je m'embarquerais par le prochain paquebot.

Alice eût volontiers sauté au cou de sa belle-mère pour ce conseil. Elle se demanda comment elle avait

pu éprouver de l'antipathie et de la méfiance pour cette adorable vieille femme.

— Si je téléphonais tout de suite à l'agence Cave-roni? suggéra Alice. Bueno pourrait retenir ma cabine sur le premier bateau en partance.

— N'hésitez pas, chère. Le téléphone est dans mon petit salon.

Elle ajouta :

— J'ai pensé à quelque chose depuis l'autre jour où je vous vis, où vous m'avez parlé des perles malades dont vous avez entrepris la guérison que vous me disiez être en bonne voie...

Alice leva la tête, surprise.

— J'ai remarqué que la découverte du trésor et la légende des infortunés Nicolo et Monna vous avaient vivement impressionnée.

— C'est juste, avoua la jeune femme.

— Vous savez que je possède la double miniature représentant ces époux tragiques?... N'avez-vous pas noté que Pietro ressemble à Nicolo, et vous à la belle Monna?...

— Si, avoua Alice; il m'avait semblé, en effet...

— Je pense tout à coup à ce bal masqué vénitien que Diana doit donner dans quinze jours en sa propriété royale de Long-Island, en l'honneur de Pietro.

« Connaissez-vous cette propriété? »

— Oui, pour l'avoir aperçue du yacht de mon père; il y a des jardins féeriques dont les terrasses viennent baigner dans l'océan. Elle veut éblouir Pietro.

— Pourquoi n'assisteriez-vous pas à ce bal?

— Solliciter une invitation ou m'introduire en fraude? Jamais!

— Oui, en fraude; pourquoi pas? Tout le monde sera masqué. Je vais écrire à Pietro que je lui envoie le costume d'un de ses aïeux du XIII^e siècle; nous en avons toute une garde-robe. Peut-être mettrai-je la main sur un des pourpoints et des chausses qui vêtirent Nicolo Giustiniani. Car, voilà où je voulais en venir, vous porterez à ce bal, Alice, la robe de noce à paniers, le voile de tulle brodé et le diadème qui servirent à l'infortunée Monna.

— Pourquoi cela ? demanda Alice, saisie.

— Parce qu'en vous voyant ainsi vêtue, Pietro comprendra, sans autre explication, qu'il a enfin gagné votre cœur et que vous consentez à être vraiment sa femme. Traitez-moi de vieille romantique : je le mérite. Mais le symbole sera joli, ne trouvez-vous pas ?

Pour toute réponse, Alice se leva et, jetant ses bras autour du cou de sa belle-mère, elle embrassa la vieille princesse sur les deux joues, avec effusion.

XXV

LA MASCARADE VÉNITIENNE A NEW-YORK

Désormais, les deux femmes ne se quittèrent plus, se donnant mille marques d'affection réciproque.

Jamais la princesse Dantarini, née Mac Leod, n'aurait pu croire que la petite Américaine épousée contre son gré par Pietro pût réchauffer à tel point son vieux cœur et promît d'être la joie de ses vieux jours. Comme Pietro avait vu juste en parlant des « possibilités » d'Alice ! Ces promesses étaient devenues aujourd'hui de belles réalités. Alice était une jeune femme pleine de qualités rares. Pietro avait eu raison de persévérer.

Elle se garda cependant d'écrire tout cela à son fils, préférant lui laisser le plaisir de la surprise. Cependant, par moments, une vague inquiétude l'assaillait. Si Pietro, découragé par la froideur et l'hostilité d'Alice, par son refus de l'accompagner à New-York, s'était laissé consoler par la belle Diana ? Pourvu qu'il ne fût pas trop tard !...

Finalement, on avait dû se contenter d'une copie exacte adaptée à la taille d'Alice, pour la robe de satin blanc à paniers, celle de Monna menaçant de tomber en poussière. De même pour le costume de

satin blanc destiné à Pietro, qu'on supposait avoir appartenu à Nicolò.

— Cela m'ennuie de vous voir voyager seule, dit un jour la princesse. Si vous faisiez appel à cette brave demoiselle de compagnie, miss Molesey, qui avait tant d'affection pour vous ?

— Quand je me reporte à cette époque, dit Alice, et que je me rappelle combien j'étais insupportable, je me demande comment quelqu'un a pu avoir de l'amitié pour moi en ce temps-là. Oui, Mole était une bien brave fille. Mais je ne ferai pas appel à ses services. Je désire me rendre seule à New-York pour y livrer seule mon combat. J'échouerais peut-être, et je veux que personne, alors, ne soit témoin de ma honte et de mon désespoir.

— Vous êtes une orgueilleuse, comme Pietro, dit la mère. C'est pour cela que vous vous êtes affrontés si durement. Jamais il n'a voulu accepter aucune aide et a toujours mené seul la lutte pour vaincre ou périr.



La jeune femme s'embarqua une semaine plus tard sur le *Roma*, le même paquebot qui avait emmené le Prince Dantarini à la conquête du Nouveau-Monde. La traversée fut très mauvaise, et Alice ne quitta guère sa cabine.

Elle crut vivre un rêve éveillé en revoyant la statue de la Liberté éclairant résolument le Monde.

Combien différent, ce retour solitaire au bercail, avec le retour triomphal qu'elle avait espéré en compagnie du prince époux !

Cependant n'avait-elle pas satisfait son ambition et réalisé le programme qu'elle s'était tracé en quittant sa patrie, un an auparavant. Elle s'était dit alors : « Je reviendrai mariée à un noble ; j'aurai un titre. » Combien dérisoire, puérile, lui paraissait aujourd'hui cette ambition de vanité. Elle aimait Pietro et l'eût aimé sans doute même s'il n'eût pas été prince. Et elle n'avait plus qu'une seule ambition au cœur : conquérir l'amour de son mari.

Le titre lui importait peu en regard de l'homme : comme elle eût volontiers abandonné son titre de princesse pour n'être que la femme aimée de Pietro !

Par câblogramme, Alice avait retenu, sous le nom de miss Grant, un appartement dans un paisible petit hôtel avoisinant la Cinquième Avenue, près de Washington Square.

Elle s'y installa par une chaude journée, une journée torride. Jamais, même au Lido, Alice n'avait autant souffert de la chaleur. La chaussée chauffait comme une fournaise. Elle prit un bain, changea de robe et se fit conduire en taxi le long de la Cinquième Avenue.

Une émotion : voici la boutique de la grande-duchesse et le magasin de Pietro... Quelle jolie devanture ! Elle reconnaît bien là le goût si sûr de son mari. Chose curieuse : elle n'éprouve aucune honte à lire le nom de Dantarini, en petits caractères dorés, sur la façade. Comme elle a changé, mon Dieu ! C'est effrayant à penser. Pour quel bénéfice ? Si seulement Pietro pouvait lui savoir gré de cette transformation. « Si seulement vous étiez différente, je pourrais vous adorer... » Elle est différente, aujourd'hui.

Des luxueuses autos de maître stationnent devant le magasin.

Pietro est-il dans le magasin, ou bien, chassé par la chaleur, est-il parti pour le bord de la mer, afin d'y passer le *week-end* et de se tenir en forme pour le grand bal masqué vénitien que la grande-duchesse donne le soir même, en son honneur, dans sa propriété de Long-Island?...

« Il a certainement quitté la ville, songea-t-elle. Il doit être chez elle. »

Et Alice, à cette idée, se sentit seule, perdue, abandonnée dans le New-York de son enfance, parce que son mari avait déserté la capitale...

Mais, à ce moment, la porte du magasin s'ouvrit, et elle vit sortir quelques jeunes femmes fort élégantes qui, sur le seuil, se retournèrent pour sourire à celui qui les accompagnait.

Alice ne put distinguer l'homme resté dans l'ombre du magasin, mais aussitôt son cœur battit avec force. Elle songea :

« Pietro est là : les élégantes ne sont pas femmes à se déranger, par une chaude journée de juillet, pour venir acheter des antiquités ruineuses, si elles n'avaient pas, à l'avance, la certitude d'être accueillies par le maître de maison... »

Une tentation terrible la saisit : celle d'entrer et de se jeter dans les bras de son mari. Elle se retint à grand'peine. C'eût été imprudent. Non, mieux valait suivre le plan romanesque conçu par la vieille princesse.

La journée lui parut interminable. Aurait-elle le courage de risquer ce coup d'audace?... Et si Pietro la repoussait? S'il se montrait étonné, froid et distant? Alice sentit qu'elle ne pourrait supporter son mépris ou son indifférence... Elle regarda les perles malades et s'avisa, avec un mouvement de joie, que celles-ci avaient presque retrouvé leur éclat. Heureux présage!

Le soir... L'auto s'engageait dans la longue avenue bordée d'arbres de Judée, qui conduisait à la demeure royale de la grande-duchesse.

Le cœur d'Alice battit avec force. Elle crut défaillir d'émotion. Du courage! Tout son avenir se jouait en cette minute. Elle respira le bouquet de fleurs d'oranger qu'elle tenait à la main et qu'elle avait eu grand'peine à se procurer dans New-York, et crut respirer le parfum capiteux du bouquet que Pietro lui avait offert, le soir de leur mariage, dans le petit salon de l'hôtel *Danieli*.

Alice songea tout à coup que la grande-duchesse Sacha avait dû donner des ordres sévères pour la vérification des cartes d'invitation. Qu'arriverait-il si on refusait de laisser entrer Alice? Ce serait l'anéantissement du beau plan conçu par la vieille princesse.

Une rangée impressionnante de grosses voitures s'alignait déjà devant les grilles et jusqu'au perron de la villa. Alice se pencha à la portière; la brise du

large caressa son visage échauffé sous le masque de velours noir. Une rangée de valets de pied, en livrée bleu de roi, semblait monter la garde devant l'entrée.

Des autos jaillissaient, par les portières ouvertes, des travestis et des dominos masqués, plus luxueux les uns que les autres.

Condamnée à mort et sur le point d'être exécutée, Alice n'eût pas senti son cœur battre avec plus de violence.

« Ils ne me laisseront pas passer », songea-t-elle, éperdue. Et elle frissonna. Mais elle était résolue à entrer, coûte que coûte. Elle serra les dents et se raidit dans le corselet de sa robe de satin blanc à paniers. Alice avait tant pensé à cette soirée qu'elle en était vraiment arrivée à se persuader que tout son avenir se jouait en cette minute.

Il n'y avait plus qu'une auto devant la sienne ; dans une minute, ce serait son tour de descendre ! Si elle avait eu un revolver sur elle, Alice eût été capable de tirer jusqu'au dernier projectile sur les gardes, pour se frayer un chemin au milieu de cette barrière humaine.

« J'ai été sotte de ne pas chercher à me procurer une invitation par une amie, songea-t-elle. C'est de la folie ! »

Trop tard, maintenant !

Un valet de pied ouvrit la portière. Alice sentit qu'elle devenait livide sous son masque de velours noir.

Dans sa bourse de perles, Alice avait glissé deux billets de mille dollars chacun. Si, avec cette somme, elle pouvait corrompre le gardien qui, à l'entrée, se faisait montrer les cartes d'invitation, et qu'elle venait d'apercevoir ? Non, il y avait trop de monde. Impossible !... Et cet homme avait une mine d'inquisiteur.

Le désespoir s'empara de la jeune femme. On ne la laisserait pas entrer.

— Votre carte d'invitation, Madame ? demandait le secrétaire d'une voix polie, mais ferme.

— Je n'en ai pas, balbutia Alice ; veuillez faire

prévenir, je vous prie, le prince Dantarini; il me fera entrer.

— Quel nom dois-je annoncer? demanda l'homme d'un air soupçonneux.

Alice éprouva une brève défaillance. Mais non, elle ne céderait pas. Déclarer son nom, c'était renoncer au beau plan élaboré par la chère vieille princesse.

— Dites au prince qu'une dame qui lui apporte des nouvelles de sa mère, et qui a fait exprès le voyage de Venise à New-York, désire lui parler sans retard, dit Alice avec autorité.

Le secrétaire parut impressionné par le nom du prince et par l'élégance de la jeune femme. Il donna un ordre à un valet de pied qui conduisit Alice dans un petit salon d'attente, au delà du grand vestibule.

— Je vais prévenir le prince Dantarini, dit cet homme. Si Madame veut s'asseoir; je ne serai pas long.

— Bien, dit Alice, j'attendrai.

Elle n'éprouvait plus aucune frayeur. Son destin se jouait en cette minute; advienne que pourrait! Après tout, elle ne pouvait rien souhaiter de mieux que cette entrevue seul à seule avec son mari dans ce salon discret, à l'écart de la foule. Les murs étaient tapissés de brocart rose d'un ton très doux. La silhouette d'Alice se détachait sur ce fond pâle comme celle d'un grand lys pur.

La jeune femme était trop agitée pour s'asseoir. Elle contempla sans les voir les tableaux accrochés aux murs : de beaux Gainsborough.

Les minutes lui parurent interminables. Si Pietro n'était pas encore arrivé au bal? Si Diana, intriguée, venait voir qui était cette « dame de Venise » venue relancer jusqu'au bal le prince Dantarini? Ou bien si Pietro refusait simplement de recevoir la visiteuse anonyme?...

Un quart d'heure s'écoula. Alice se sentait au bord de la crise de nerfs, cette tension était intolérable... A son excitation précédente succédait une

morne dépression. Elle avait joué sa carte et perdu !...

A ce moment, le bruit de la porte s'ouvrant fit pivoter la jeune femme sur ses talons. Elle vit devant elle un magnifique seigneur vénitien, vêtu d'un costume du XIII^e siècle, en satin blanc brodé d'or, qui était le costume des mariés de l'époque. Un petit masque blanc couvrait à moitié son visage. Mais Alice l'eût reconnu entre mille. C'était Pietro... C'était son mari.

Alice avait imaginé que leur rencontre aurait lieu en plein bal, sous l'éclat des lustres, au milieu d'une foule bariolée. Elle imaginait la scène, se voyait faisant son entrée... Pietro reconnaîtrait son costume de mariée. Il serait intrigué et s'approcherait d'elle pour l'interroger ; il lui demanderait d'enlever son masque. Elle se ferait prier..., et ensuite...

Mais tout se passait différemment.

Pietro reconnut en effet aussitôt la toilette d'Alice pour être la robe de nocce de Monna, et il n'eut aucun doute sur l'identité de la jeune visiteuse que cette robe vêtait si harmonieusement.

Il enleva son masque blanc et, sans solliciter la permission de sa femme, ôta le masque qui dissimulait le visage d'Alice.

— Vous êtes venue ! dit-il, ébloui.

Et une expression d'ardeur colora son beau visage.

— Oui, expliqua-t-elle rapidement, je suis venue parce que...

Il mit sa main devant les lèvres d'Alice.

— Une seule raison a pu vous déterminer à entreprendre ce long voyage, dit-il d'un ton joyeux ; Alice, je suis bien heureux...

— Vous êtes content de me voir ? balbutia-t-elle, soulevée d'un espoir confus.

— Ma chérie ! s'écria-t-il, saisissant ses deux mains

Il demanda sans transition :

— Votre auto vous attend ?

— Pourquoi cette question ? interrogea-t-elle, inquiète.

Pietro allait-il la renvoyer ?

— Parce que je veux vous enlever, annonça-t-il gaiement.

— Vous ne restez pas au bal donné en votre honneur ? demanda-t-elle vivement. Vous ne craignez pas de mécontenter Diana ?

— Certes non ! Je vous ai, je vous garde pour moi seul. Attendez-moi une minute, Alice.

— Vous voulez prévenir la grande-duchesse de mon arrivée ? demanda-t-elle, inquiète.

— Moi ? Ah ! mais non ! Cela ne la regarde pas du tout ! Donnez-moi le numéro d'appel de votre auto.

Elle ouvrit sa petite bourse, et il aperçut les deux billets de mille dollars.

— Vous aviez apporté une somme ! fit-il, étonné. Dans quel but ?

Elle avoua en rougissant :

— Pour corrompre, au besoin, le portier, afin d'arriver jusqu'à vous.

— Alice ! murmura-t-il, ému.

Son beau et grave visage reflétait une extase.

Pietro sortit un moment et revint avec une ample cape jetée sur ses épaules.

— L'auto nous attend, dit-il.

Au secrétaire qui montait la garde devant la porte, il confia :

— Monsieur Citters, veuillez faire dire à la grande-duchesse que je suis désolé, mais qu'un empêchement imprévu me prive du plaisir d'assister à la soirée. Je lui en expliquerai demain la raison.

— Ne reviendrez-vous pas tout à l'heure, prince ? demanda le secrétaire, surpris.

— Impossible ; je le regrette vivement.

Mais son accent allègre n'avait rien de désolé.

« Tiens ! tiens ! tiens ! » songea M. Citters en dévisageant la compagne du prince avec curiosité.

Dantarini jeta un ordre au chauffeur et claqua la portière.

— Vous ne connaissez pas le nom de mon hôtel ! s'exclama Alice.

— Je ne tiens pas à le savoir. Je vous emmène chez nous !

— Où est-ce ?

— L'appartement que j'ai fait aménager au-dessus de mon magasin, avec l'espoir de vous y accueillir un jour, un soir comme celui-ci. Vous verrez, le cadre vous plaira, j'en suis sûr.

Elle se mit à rire gaîment. Une allégresse la transportait. C'était donc vrai : son mari l'aimait. Son rêve se réaliserait : Alice serait parmi les élues. Le présage des perles n'avait pas menti.

— Pietro, murmura-t-elle doucement, je vous aime.

— Chérie, dit-il doucement, je vous adore ! Si vous saviez comme j'ai attendu, espéré cette minute ! Mais comme les mois m'ont paru longs, et cette absence interminable... Il me semblait que je ne vous reverrais jamais. Je commençais à perdre confiance...

— Vous espériez donc que je vous rendrais votre tendresse un jour?... demanda-t-elle, étonnée.

— Si je l'espérais !... Cet espoir était devenu une certitude le jour où vous avez accepté de soigner les perles malades. Je me suis dit alors : « C'est un présage ! Si elles guérissent, nous serons heureux. »

— Comme c'est drôle ! Moi aussi, j'ai éprouvé la même impression. Savez-vous, Pietro : les perles retrouvent leur éclat.

— J'en étais sûr, dit-il joyeusement.

— Cependant, dit Alice, pensive, j'ai été bien méchante, bien sotte... Vous avez mieux lu en moi que moi-même. Vous n'avez pas désespéré de votre femme. Comme je vous en sais gré !

— Ma chérie, je n'ai jamais douté de votre cœur. Enfin, je vous ai aimée dès le premier jour et je voulais conquérir votre amour. Si j'ai réussi, je n'ai pas perdu mes peines.

— Et vos fameuses menaces... Vous deviez m'apprivoiser comme une petite tigresse?...

— Ne vous ai-je pas apprivoisée à force de douceur et de tendresse ? demanda-t-il tendrement.

— Oh ! si, Pietro ! Je sentais votre amour m'environner sans cesse comme un parfum, comme une présence. J'essayais de lutter, par sotte vanité, contre cet envoûtement, mais l'amour a été le plus fort. L'amour est contagieux... Je vous aime, mon mari chéri.

— Ma femme bien-aimée ! dit-il avec ferveur, en la serrant dans ses bras.

Elle s'abandonna, confiante, contre son cœur, en fermant les yeux, et leurs lèvres se joignirent dans un baiser de fiancés, un baiser d'époux, leur premier baiser...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 2. *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 8. *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 10. *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 mod., 100 p. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11 bis. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

TOUT EN LAINE (Album n° 1 de la Collection Aurore).
36 pages, 31 modèles. Format 37×25.
3 fr. 75 : franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages d. Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

